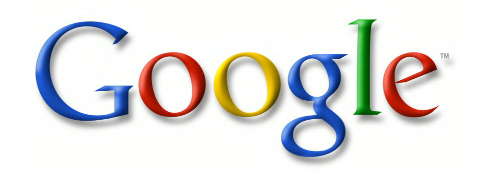
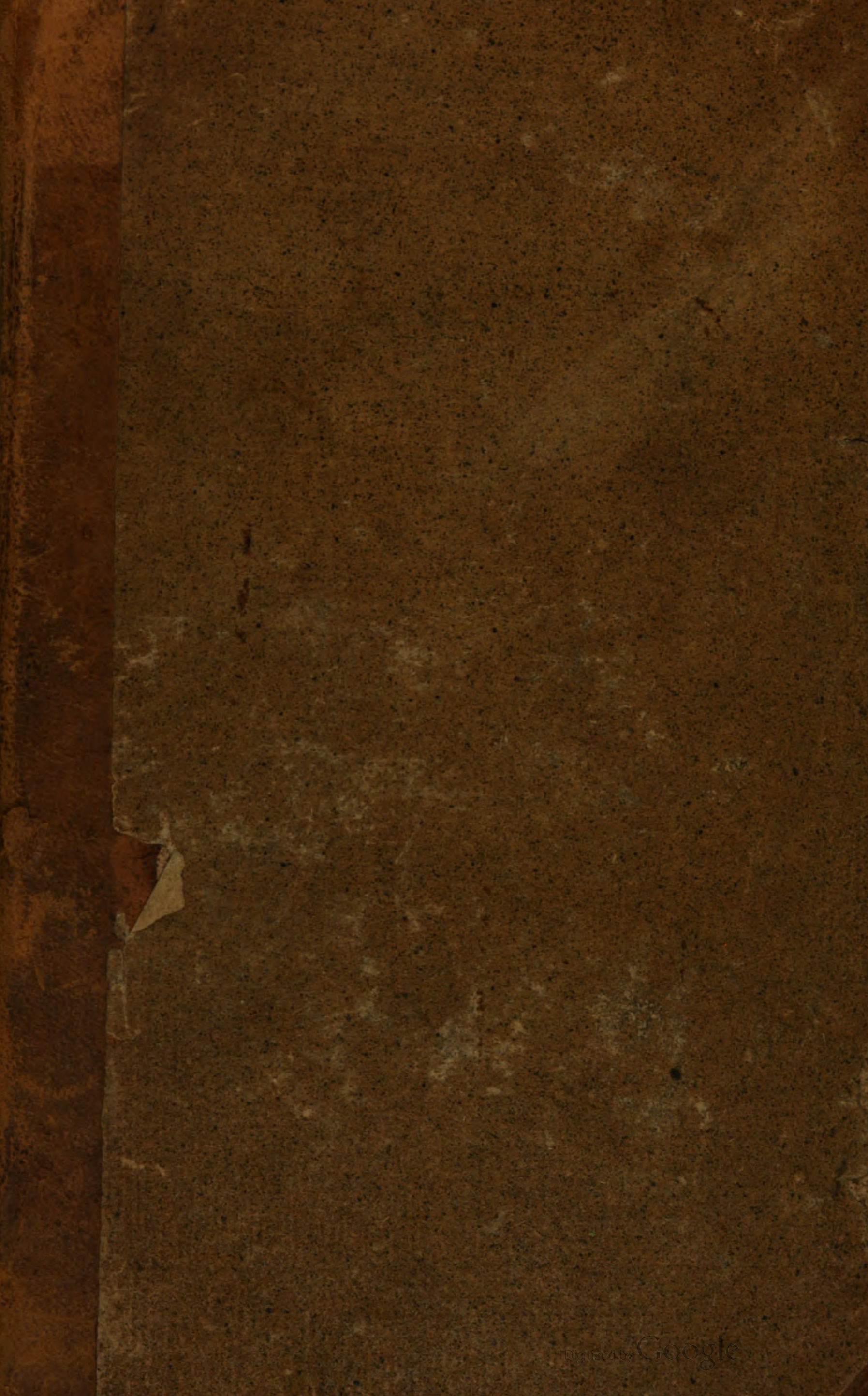
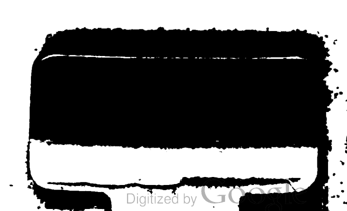








HISTOIRE

DE

GUSTAVE WASA,

ROI DE SUÈDE.

Se trouve à LONDRES

Chez DECONCHY-BOOKSELLER, NEW-BOND-STREET, 93.

HISTOIRE

DE

GUSTAVE WASA, ROI DE SUÈDE;

PAR M. D'ARCHENHOLTZ,

ancien capitaine au service de S. M. le roi de Prusse, et auteur du Tableau de l'Angleterre et l'Italie;

TRADUITE DE L'ALLEMAND

PAR J. F. G. PROPIAC.

TOME II.



IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINE.

A PARIS,

Chez GÉRARD, libraire rue S.-André-des-Arcs, n° 44.

AN XI. — 1803.

HISTOIRE DE GUSTAVE WASA, ROI DE SUÈDE.

LIVRE SEPTIÈME.

ARGUMENT.

Assemblée des états généraux à Stockholm. — Mesures prises pour relever le commerce, et diminuer les revenus et les propriétés du clergé. — Procès de haute trahison fait aux prélats Knut et Sunnanwæder. — Leur exécution. — Hostilités ouvertes du clergé contre le roi. — Résistance opiniâtre de l'archevêque Magnus. — Son bannissement de Suède. — Sévères ordonnances du roi sur les matières ecclésiastiques. — Conjuration secrète du grand maréchal de la cour, Thure Jœnson, et des autres grands du royaume. — Sédition en forme. — Jœns, palfrenier, se fait passer pour le fils de l'administrateur Sture. — Ses mesures hardies, et ses succès. — Part que les Dalécarliens prennent à l'insurrection. — Tentatives de Gustave pour l'appaiser par la voie de la douceur. — Négociations. — Circulaire du roi pour l'arrangement des points de religion. — Mandement violent de l'évêque de Linkœping contre les écrits de Luther. — Excommunication lancée par ce prélat contre deux époux. — Ordonnance de Gustave pour arrêter la puissance des prêtres.

GUSTAVE, dégagé de toute inquiétude du côté de Norby, pensa qu'il était tems de

porter des remèdes salutaires aux maux affreux qui entraînaient la Suède dans une perte inévitable. Il connaissait ces maux, ainsi que les remèdes qui leur convenaient; mais quoiqu'il en eût le pouvoir, il ne voulait rien entreprendre sans le consentement des états. Il les convoqua donc à Stockholm, dans le mois de juillet 1526. Le plus grand de ses desirs était de relever le commerce du royaume, entièrement abattu par Lubeck et les autres villes anséatiques : pour y réussir, plusieurs choses étaient nécessaires; il fallait faire de quelques ports des villes commerçantes, et particulièrement de Gothenbourg, autrefois Læsoë ou Lœdèse; des canaux de communication avec l'intérieur du royaume étaient indispensables : mais, avant tout, on devait s'acquitter avec Lubeck. Ce dernier point était le plus difficile à remplir dans un état pauvre, où tout l'argent se trouvait entre les mains des négocians et des prêtres. Le chancelier, après avoir démontré que la prospérité du royaume dépendait de ces premières mesures, après avoir prouvé l'impossibilité où était le gouvernement de les prendre sans un secours puissant et efficace, proposa de faire verser dans le trésor public les deux tiers de la dîme

ecclésiastique, levée dans les évêchés et abbayes, ainsi que le numéraire qui proviendrait de la fonte de l'argenterie et des cloches superflues des églises. Les sénateurs, sentant bien que les propositions du chancelier pouvaient seules sauver le royaume, y adhérèrent. Mais les négocians suédois, ne consultant que leur intérêt et leurs liaisons particulières avec les villes anséatiques, s'opposèrent de toutes leurs forces à la réussite de ces projets si avantageux au bien de l'état. Cependant on n'en conclut pas moins à cette assemblée un traité de commerce avec la gouvernante des Pays-Bas, et avec la Hollande: traité d'autant plus nécessaire, que la Belgique, qui avait un besoin indispensable de plusieurs productions de la Suède, y portait à son tour du sel, qu'elle tenait à un prix si haut, qu'il répandait la cherté sur toutes les autres denrées.

Les prêtres regardèrent ces délibérations comme l'avant-coureur de leur ruine totale: ils avaient cru que le roi, effrayé de ce qui s'était passé à Upsal, n'aurait jamais la hardiesse de faire de nouvelles tentatives. Tirés, malgré eux, de cette sécurité trompeuse, ils observèrent d'un œil attentif celui qui

dirigeait l'orage, et ne pensèrent qu'à rendre la foudre impuissante dans sa main. Fondant de grandes espérances sur l'intelligente audace de Knut et de Sunnanwæder, ils résolurent de les faire revenir de Norwège. En conséquence, l'archevêque de Drontheim fut prié de demander, pour eux, au roi un sauf-conduit, sous le prétexte que ces prélats desiraient des juges devant lesquels ils pussent prouver leur innocence. D'après les lois ecclésiastiques, le tribunal, destiné à entendre leur justification, ne pouvait être composé que d'évêques; ce qui ôtait toute espèce d'inquiétude aux deux coupables, ainsi qu'à ceux qui les rappelaient. Ils furent tous si persuadés de la validité de ce droit, qu'ils oublièrent d'en faire une condition expresse du sauf-conduit. Gustave acquiesça à la demande de l'archevêque de Drontheim. Knut, qui regrettait tous les momens perdus pour son triomphe et sa vengeance, n'attendit pas que son ami Sunnanwæder, alors malade, fût rétabli, et partit seul pour Stockholm. Mais quel fut son étonnement et son effroi lorsqu'au lieu de comparaître devant un tribunal ecclésiastique intéressé à le trouver innocent, il se vit obligé de répondre à des

juges séculiers, dont l'intégrité lui ôta tout espoir de corruption. On lui représenta ses lettres aux Dalécarliens : il lui fut impossible de les désavouer. Les juges, forts de l'aveu de ce grand coupable, crurent qu'un sauf-conduit ne devait pas le soustraire à la juste vengeance des lois, et, d'une voix unanime, le déclarèrent traître à la patrie, et le condamnèrent à mort. Son exécution fut cependant suspendue. Les amis de Sunnanwæder, craignant de se compromettre en correspondant avec lui, se gardèrent bien de le prévenir de la condamnation de son ami Knut, si bien que ce prélat arriva en Suède sans la moindre défiance. Une ancienne coutume suédoise, qui existe encore aujourd'hui, et dont le malheureux Ankerstrœm, et la comtesse Rudenskiœld ont, de nos jours, éprouvé la barbarie, veut que les criminels soient exposés aux regards du public avec une cruauté qui ajoute à l'horreur de leur supplice. Knut, affublé d'une chasuble toute déchirée, une couronne de paille sur la tête, une épée de bois au côté, et placé à rebours sur un cheval, fut donc obligé d'aller hors de la ville au-devant de son ami Sunnanwæder, et de recevoir, pendant toute la route, les insultes

du peuple, naturellement avide de pareils spectacles, et déployant toujours dans ces occasions une inhumanité révoltante. Son délire, ou plutôt sa fureur, alla si loin dans cette journée, qu'il fit arrêter Knut et Sunnanwæder sur la grande place, et les força de boire avec les valets des bourreaux qui les accompagnaient.

On se peindra facilement la rage que portèrent dans le cœur des prêtres, ces indignes traitemens : tout moyen propre à servir leur vengeance, et à détruire les projets de leurs ennemis, leur parut légitime : les évêques réveillèrent le zèle des curés, des confesseurs et des moines, en leur faisant un tableau fidèle des dangers qui les menaçaient. On vit bientôt le royaume couvert d'une nuée de moines, qui, sous prétexte de pourvoir, par les aumônes des fidèles, à leur propre subsistance, s'introduisirent dans les maisons, enflammèrent les dévots, décidèrent les incertains, ramenèrent les faibles, et disposèrent, par des calomnies aussi adroites que perfides, les esprits à la révolte, en assurant au peuple des villes et des villages que l'intérêt du ciel leur en faisait un saint devoir. Les amis de Gustave ne furent pas

long-tems sans s'apercevoir des progrès des factieux : mais il fallait nécessairement agir avec prudence. Le nombre des prêtres qui tenaient encore à la cour de Rome était trop grand pour que le mal pût être détruit par la force. Le roi préféra donc de chercher à gagner les évêques et les supérieurs des ordres religieux : il promit aux prélats que, s'ils voulaient remettre, de bonne volonté, à l'état les biens de l'église, il les dédommagerait de ces sacrifices par d'autres biens qui deviendraient leur fortune particulière; et par des places et des dignités séculières pour eux et leurs familles. Il ne put réussir qu'auprès des évêques de Strengnæs et de Westeræs, qui s'engagèrent à suivre aveuglément tout ce qu'il voudrait : les autres évêques furent insensibles à ses promesses; ni la séduction, ni les menaces ne purent trouver prise sur Magnus, qui ne voulut jamais se prêter à aucun changement dans la religion. Gustave, irrité de l'opiniâtre résistance de ce prélat, profita des preuves de sa complicité dans des projets de révolte, pour saisir ses biens, et pour le faire enfermer dans un couvent de Stockholm. Cette rigueur ne put ébranler ce prélat inflexible. Le roi eut un

moment le projet de lui faire faire son procès ; mais, changeant tout à coup d'idée, il feignit de lui pardonner, et lui rendit sa liberté et ses biens. Cependant il sentait combien il lui serait avantageux d'ôter au clergé ce chef que rien ne pouvait effrayer ni séduire, et de mettre à sa place un des frères de Pierre sur le siège archiépiscopal d'Upsal. La nécessité et le desir de réussir lui firent quitter un instant son caractère naturel, pour recourir à la ruse ; disons mieux, à la fausseté : il combla d'amitié le prélat qu'il détestait dans le fond de son ame ; et, lui faisant part du dessein où il était de s'unir à la fille du roi de Pologne, Sigismond, il lui proposa d'aller, en qualité d'ambassadeur à cette cour, pour demander la main de cette princesse. Cette proposition combla de joie Magnus, qui vivait depuis si long-tems dans une crainte continuelle, et qui pouvait satisfaire avec sûreté l'envie qu'il avait de quitter à jamais la Suède. Ce prélat convoqua sur-le-champ une assemblée du clergé à Sœderby, lui communiqua la mission honorable dont le roi l'avait chargé, et lui confia que son dessein était, au lieu d'aller en Pologne, de se rendre de suite à Rome, afin d'y travailler,

avec le zèle d'un vrai catholique, aux intérêts les plus chers de la religion : il demanda qu'on lui fournît l'argent nécessaire pour une si longue route, et pour appuyer plus fortement ses représentations auprès du saint-siège. Le clergé lui procura bientôt une somme considérable. L'archevêque enchanté, mit encore, dans de pieuses intentions, la main sur l'argenterie de quelques églises, et quitta la Suède au mois de mai 1527.

Gustave n'attendait que ce départ pour agir avec plus de vigueur : il attaqua ouvertement les supérieurs des ordres religieux qu'il n'avait pu gagner : la plupart étrangers, et presque tous allemands, avaient été envoyés, par les généraux des ordres, pour visiter les couvens, et pour y occuper les places de supérieurs. Le roi fit une ordonnance par laquelle il fut défendu à tout étranger de s'immiscer à l'avenir dans les affaires des ordres religieux en Suède, et qui enjoignit à tout supérieur d'ordres, qui n'était pas originaire Suédois, de quitter aussitôt le royaume. Gustave fit remplir les places vacantes par des personnes sur les sentimens desquelles il pouvait compter. Une autre ordonnance fixa les époques auxquelles les

moines mendians feraient leurs tournées : Il ne leur fut permis de sortir que deux fois par an de leurs couvens, et le tems de leurs quêtes ne dut jamais dépasser le terme de quinze jours. On s'occupa alors du procès de Sunnanwæder. Ce prélat fut conduit à Upsal, où le roi se rendit en personne, et se présenta comme accusateur devant un tribunal composé de sénateurs et d'ecclésiastiques chargés de l'instruction de ce procès. Les évêques et les autres membres du clergé, qui parurent à ce tribunal, partie comme juges, partie comme simples spectateurs, protestèrent ouvertement contre tout arrêt prononcé par des juges séculiers contre un ecclésiastique, et déclarèrent que leur présence ne devait pas être regardée comme une adhésion de leur part. Le roi, sans avoir égard à leur protestation, ordonna aux juges de commencer l'instruction : il accusa Sunnanwæder d'avoir, dans une mission à Dantzick, détourné plusieurs sommes considérables, et d'avoir trahi sa patrie, tant par l'appui qu'il avait donné au jeune Sture, que par ses conseils perfides aux Dalécarliens, et ses correspondances avec Melen et Norby. Les lettres du prélat vinrent à l'appui de

ces accusations ; ce qui décida les juges à le condamner à mort : il fut exécuté le même jour ; on lui trancha la tête, et son corps fut ensuite exposé sur une roue. Quelques jours après, Knut éprouva le même sort à Stockholm.

L'exécution de ces deux prélats fit la plus vive impression sur les catholiques du royaume, qui ne virent dans ces traîtres que des martyrs, victimes de la haine de Gustave pour l'église romaine. Les évêques ne pouvaient pas pardonner qu'on eût fait juger des ecclésiastiques par des séculiers ; mais ce qui les révolta au-dessus de toute expression, fut le spectacle du corps de Knut exposé sur une roue aux regards du peuple de la capitale. Ils crièrent au scandale, à l'hérésie, et cherchèrent à exciter des mouvemens séditieux. Le roi, fatigué de leurs criailleries, fit enlever le corps de ce rebelle, qui fut conduit et inhumé dans un couvent d'Upsal.

Les dévots nombreux répandus dans le royaume, leurs séditieuses lamentations sur la mort de Sunnanwæder et de Knut, le dernier effort des évêques pour soutenir leur puissance expirante, la jalousie de la noblesse contre Gustave, la cherté, la disette,

les nouveaux impôts, étaient autant de matériaux inflammables qui préparaient un incendie général. L'étendard de la révolte, pour flotter sur tout le royaume, n'attendait qu'une main assez hardie pour le déployer. Le grand maréchal Thure Jœuson, homme ambitieux, infatué de lui-même, fier de sa dignité, de ses titres et de sa grande influence sur le clergé qui lui faisait bassement la cour, se mit à la tête des mécontens. Il comptait beaucoup sur l'appui de ses trois fils, qui occupaient des places importantes dans l'état. L'aîné, cependant, lui paraissait peu disposé à servir son ambition : son amitié et son dévouement pour le roi lui inspiraient quelques doutes. Il chercha à gagner sa confiance, et, pour y parvenir, il lui proposa de travailler à lui obtenir la main de Christine. Cette dame, trompée dans ses espérances d'alliance avec Norby, n'en desirait pas moins de rentrer dans les liens de l'hyménée, et l'hommage d'un jeune cavalier, aimable et parent de son premier époux, ne pouvait que flatter son amour-propre et son cœur. Cette affaire se traita avec un si grand mystère, que le roi n'en fut instruit que lorsque les deux époux furent unis. Le

grand maréchal, sans s'être occupé d'obtenir le consentement du roi, s'était adressé directement au pape, pour lui demander des dispenses, qui lui avaient été aussitôt accordées. Le mariage fait, il eut la douleur de voir s'évanouir toutes les espérances qu'il avait fondées sur son fils, qui, repoussant avec horreur ses projets ambitieux et perfides, resta toujours fidèle et soumis à son souverain.

Les premiers jours de l'année 1527, la révolte éclata dans la Smalande. Les impôts, la disette, la cherté, et surtout les prétendus outrages faits à la religion catholique en furent les prétextes. Les officiers du roi éprouvèrent les plus mauvais traitemens, et un des principaux fut massacré par le peuple en fureur. Les Westgoths, excités par les prêtres, s'élevèrent aussi contre la nouvelle doctrine et contre la cherté qui les réduisait à la plus affreuse misère. Le mécontentement, à l'égard de la cherté, était général, et les luthériens mêmes le partageaient. Les dévots ne manquèrent pas de dire que la disette était une punition du ciel, et les prêtres de le répéter du haut de leurs chaires. Gustave employa tous ses soins à faire cesser un mal

qui semble légitimer l'insurrection des peuples, et qui met toujours des armes si dangereuses dans les mains des factieux : il fit venir des grains de Prusse et de Livonie, qui furent vendus dans tout le royaume à un prix raisonnable. Mais un peuple en révolte ressemble à un fleuve débordé que rien ne peut arrêter : il renverse, il détruit tout ce qui se trouve sur son passage, avant que ses flots impétueux ne puissent être calmés. Malgré la sollicitude paternelle de Gustave, les mécontens ne furent pas satisfaits, et un évènement particulier servit encore à nourrir et à prolonger les troubles : la mort de Sunnanwæder n'avait pas détruit l'effet d'une des plus belles inventions de son génie artificieux. Ce prélat était en Dalécarlie au moment où Gustave fit venir de Calmar à sa cour le jeune Nils-Sture, fils du dernier administrateur. Il chercha pendant long-tems dans cette province un jeune homme assez adroit et assez docile pour jouer le rôle important qu'il voulait lui confier : l'étendue de la Dalécarlie, et la simplicité de ses habitans concouraient à favoriser son projet. Il trouva enfin dans la Westmanie un jeune homme intelligent, d'une jolie

figure, doué, en un mot, de toutes les qualités qu'il pouvait desirer. Ce jeune homme, nommé Jœns, né de parens obscurs, et d'une union illégitime, avait été garçon d'écurie chez un seigneur, qui l'avait renvoyé pour cause de vol. Ce fut l'élève que Sunnanwœder se proposa de former, et de faire passer ensuite pour le fils de l'administrateur Sten-Sture. Ce prélat, qui avait été long-tems attaché à cette cour, put facilement mettre son élève au fait des plus petites particularités, et l'instruire tant du nom des personnes qui y avaient figuré, que des rapports qui existaient alors entre elles. Jœns se montra si docile aux leçons de son maître, qu'il fut bientôt aussi bien informé que Nils-Sture lui-même : il eut même assez d'intelligence pour savoir qu'il était pour lui de la plus grande importance de ne jamais trahir son secret ; aussi Sunnanwæder et Knut furent ses seuls confidens. La mort de ces deux prélats parut mettre fin à cette jonglerie ; mais un incident, favorable à Jœns, fit renaître l'espérance dans son cœur ; le jeune Sture mourut à Upsal. Les ennemis de Gustave, qui, comme complices de Sunnanwæder, avaient été instruits par ce prélat de ses

projets sur Jœs, furent enchantés de cette mort : ils répandirent partout que le roi avait voulu attenter à la vie de Nils-Sture ; mais que cet illustre proscrit ayant eu le bonheur de se sauver, le crime ne s'en était pas moins commis sur un autre jeune homme qui avait été tué et enterré à sa place.

Jœs, qui, jusque-là, s'était tenu tranquille dans les plaines de la Dalécarlie, suivit exactement le même plan qui avait si bien réussi à Gustave : il se rendit aux districts de Mora, Lèxand et Orsa, et, sous le nom de Nils-Sture, il harangua les paysans, dont il connaissait le respect et l'attachement pour la mémoire de celui dont il se disait le fils. Il peignit Gustave comme l'ennemi le plus juré de la religion catholique : les églises spoliées, les prêtres arrachés des autels, les prélats périssant sous le fer des bourreaux, furent autant de faits dont il se servit pour attester la haine et la cruauté de ce prince : il chercha ensuite à les attendrir sur son propre sort, en leur disant que le roi, qui craignait de trouver en lui un vengeur de la religion, avait juré sa perte ; que, si, par un miracle, il s'était soustrait à la mort, il en rendait grâce au ciel, dans l'espoir que leur assistance le mettrait à

même d'être un jour, en sauvant sa patrie, le digne fils d'un père qui leur avait été si cher. Il leur raconta les circonstances de sa mort supposée, les superbes funérailles qu'on lui avait faites, et déplora le sort de sa mère et de son frère, qui couraient encore les plus grands dangers à la cour du tyran. Enfin, il fondit en larmes; puis se jetant à genoux, il pria Dieu à haute voix pour le repos de l'ame de son père, et invita les assistans à joindre leurs prières aux siennes. Les paysans, bien éloignés de supposer une pareille tromperie, donnèrent, ainsi que lui, l'essor à leur douleur, implorèrent l'Etre suprême, et décidèrent d'embrasser la défense et la cause du fils de l'administrateur qu'ils avaient tant chéri. On choisit aussitôt les plus forts jeunes gens pour composer une garde autour de sa personne.

Un nommé Gryns, qui était présent à cette espèce de comédie, et qui avait servi long-tems à la cour de Sten-Sture, s'aperçut d'abord de la fourberie. Mais loin de la découvrir, il chercha à la rendre utile à sa fortune : feignant de reconnaître le fils de son ancien maître, il témoigna une joie folle, se prosterna à ses pieds, lui baisa les mains, et fut

le premier qui lui prêta le serment de fidélité. Dès ce moment, il devint le confident intime de Jœns; et comme il savait plusieurs circonstances intéressantes de l'administration de Sten-Sture, il en instruisit l'adroit imposteur, qui sut tirer avantage de ces nouvelles connaissances.

Cet évènement se passa dans la haute Dalécarlie, où le bruit de l'arrivée de Sture ne tarda pas à se répandre, et où les mécontens accoururent de tous côtés. Jœns, enhardi par ses premiers succès, se rendit dans la basse Dalécarlie, dans l'intention d'y débiter les mêmes fables. Mais, à son grand regret, il trouva les habitans de ces plaines aussi peu disposés à le croire qu'à l'entendre: ils lui déclarèrent ouvertement que rien ne pourrait leur faire trahir les sermens qu'ils avaient faits à leur roi. Sans se laisser abattre par leur refus, Jœns tourna alors ses vues du côté de la Norwège, où il savait que son instituteur, Sunnanwæder, avait eu une grande influence. Le nouveau roi de Danemarck était, à la verité, reconnu souverain de ce royaume, mais il n'était pas encore couronné. Jœns, parfaitement instruit de ces particularités, bâtit son plan en conséquence: il

s'adressa à l'archevêque de Drontheim, qui saisit avec empressement une occasion si favorable de satisfaire à la fois sa haine et son ambition. Dans l'espoir que l'élévation de Jœns au trône de Suède lui procurerait le triple avantage de se venger de Gustave, de faire reconnaître l'indépendance de la Norwège, et de rétablir la religion catholique en Suède, ce prélat lui promit de le présenter aux états, de lui entretenir, pendant un an, un corps de trois cents hommes, et de protéger de tout son pouvoir la révolte des Suédois. Il écrivit aussi au roi de Danemarck, et lui fit un tableau si séduisant du parti qu'il pourrait tirer des troubles de Suède, que ce souverain eut la faiblesse d'envoyer Schenkel au fils supposé de Sture, pour le féliciter de sa part, et lui promettre toute espèce d'assistance.

En attendant l'assemblée des états, Jœns parcourut la Norwège, en visitant tour à tour les seigneurs de ce royaume. La recommandation de l'archevêque le fit recevoir partout avec les égards et le respect dûs au rang qu'on lui supposait : la fortune sembla s'attacher à ses pas. Se trouvant chez une dame, veuve d'un des plus illustres seigneurs

de Norwège, nommé Henrichson, il eut la hardiesse de faire la cour à la fille unique de cette dame. Son hommage ayant été favorablement reçu, il s'adressa à la mère, qui, enivrée par l'espoir de voir un jour sa fille sur le trône de Suède, consentit à cette alliance : les noces furent célébrées avec la plus grande pompe. Jœns reçut de sa belle-mère de magnifiques présens, entre autres une chaîne d'or, qui lui tombait de la tête jusqu'aux pieds, et dont il se plut à se parer toutes les fois qu'il se présenta devant le peuple.

Les états de Norwège s'assemblèrent : Jœns s'y présenta, y tint un beau discours, et trouva les députés disposés à le servir. Ses réclamations sur quelques sommes dues à son prétendu père par la Norwège, furent reçues avec faveur : les états lui accordèrent des troupes, et nommèrent des agens, qui furent chargés de veiller à ses intérêts à Drontheim. Jœns alors retourna en Dalécarlie, où il trouva les communes de Mora, Orsa et Lexand dans les mêmes dispositions à son égard. Espérant que les habitans desbasses plaines, le voyant à la tête d'une armée, prendraient plus de confiance en lui,

il envoya des députés à Rætterwik, Tuna et Gagnef. Les habitans de ces communes, ne sachant comment se tirer d'un pareil embarras, délibérèrent long-tems, et répondirent enfin que, décidés à ne combattre ni pour ni contre Jœns, ils resteraient neutres. Mais les trois communes d'Hedemora, Skedwi et Husby, situées dans la montagne de Cuivre, montrèrent plus de courage : peu effrayés de l'approche des troupes norwégiennes, ses habitans déclarèrent qu'ils demeureraient fidèles à Gustave, et, se disposant à la plus vigoureuse résistance, ils exhortèrent les communes révoltées à abandonner un imposteur, et les menacèrent de les traiter en ennemies si elles persistaient à lui prêter assistance. Ces menaces ne firent aucun effet sur les habitans de la haute Dalécarlie. Mais les communes qui étaient restées neutres, enhardies par l'assurance d'être soutenues, se réunirent aux montagnards. Cela jeta la consternation parmi les partisans de Jœns. Mais lui, qui n'avait à risquer qu'une vie mise depuis long-tems à prix, les invita à reprendre courage, et, pour inspirer plus de confiance, il fit battre des grandes et des petites pièces de monnaie ornées de trois couronnes,

et sur lesquelles on voyait le nom de Nils-Sture et les armes de Suède.

Est-il un spectacle plus triste que celui d'un peuple uni par la conformité du langage, vivant sous l'empire des mêmes lois et des mêmes coutumes, prêt à s'entr'égorger pour un misérable né dans le crime et dans la fange? Les montagnards firent ce qui dépendit d'eux pour éviter un si grand malheur : ils invitèrent tous les habitans de la Dalécarlie à se rendre à Mora, le berceau de la révolte, afin d'examiner mûrement une si importante affaire. Les six communes fidèles se trouvèrent au rendez-vous; les trois autres y manquèrent. Les habitans mêmes de Mora, déjà sous la tente, et déterminés à faire la guerre, refusèrent de revenir dans leurs foyers. L'assemblée des six communes n'en décida pas moins de poursuivre partout les rebelles; mais, afin de n'avoir aucun reproche à se faire, elle leur députa quatre vieillards, chargés de tout employer pour les engager à mettre bas les armes. Ces respectables vieillards se hâtèrent de remplir une mission dictée par le vrai patriotisme et l'humanité. Ils furent écoutés avec beaucoup d'attention; mais ni la sagesse de leurs exhor-

tations, ni la crainte de leurs menaces ne purent changer les sentimens de ces hommes dominés par l'esprit de parti. Le seul fruit qu'ils retirèrent de leur démarche, fut de jeter de l'incertitude sur Jœns, et d'obtenir que les neuf communes feraient une trève de trois mois, pendant laquelle on enverrait des députés à Stockholm, pour prendre sur son compte tous les renseignemens nécessaires. On ignora, pendant long-tems, ces grands évènemens dans la capitale. Gustave lui-même n'en fut informé que très-tard : on lui avait bien parlé de l'apparition d'un faux Sture dans la Dalécarlie, et des dispositions favorables que les paysans montraient pour cet imposteur; mais il crut au-dessous de lui d'ajouter foi à des bruits populaires, et resta dans les mêmes sentimens jusqu'à l'arrivée des députés montagnards. Dès qu'ils lui eurent appris ce qui se passait dans leur province, il y fit passer aussitôt des troupes, et remit à celui qui les commandait une lettre de Christine, qui déclarait formellement que son fils Nils-Sture était véritablement mort, et que celui qui se faisait passer pour lui était un vil imposteur. Les troupes de Gustave arrivèrent en Dalécarlie, et les deux

partis ne furent bientôt plus séparés que par la rivière de Dal. On fit une trève, on convint d'entrer en négociation, et plusieurs personnes de marque s'étant décidées à aller trouver les rebelles pour leur démontrer leur erreur et leur démence, on leur demanda des ôtages, qu'ils consentirent à envoyer. Nilson porta la parole, et, leur jurant sur sa tête qu'ils étaient le jouet et la dupe de la plus insigne tromperie, il leur fit entrevoir les suites funestes d'une révolte aussi inconsidérée, et condamnée par leurs voisins mêmes. Il leur conseilla d'avoir recours à la bonté du roi, s'ils ne voulaient voir fondre sur eux la Suède entière, décidée à les anéantir. Il leur fit ensuite lecture de la lettre de Christine, qui produisit le plus grand effet sur l'esprit des paysans. Jœns, qui se trouvait parmi les rebelles, et qui ne s'était pas attendu à cette dénégation de sa prétendue mère, en fut d'abord troublé; mais se remettant presque aussitôt, il répondit, avec une hardiesse inouie, qu'il n'était point étonné d'être renié par sa mère, qui rougissait d'avouer pour son fils le fruit de l'amour que son père Sten-Sture avait eu d'elle avant son mariage. Les paysans,

paraissant alors se repentir d'avoir donné trop aveuglément leur confiance, se rassemblèrent pour délibérer : mais quelques têtes chaudes dirent qu'au lieu de s'occuper à reconnaître l'identité de Jœns, il fallait plutôt faire savoir au roi les justes plaintes que les Dalécarliens faisaient de son administration. Cet avis ayant été généralement adopté, les rebelles déclarèrent qu'ils ne mettraient bas les armes que lorsque le roi aurait acquiescé à leurs demandes : ils envoyèrent à ce sujet deux députés, nommés Ewert et Hanson, à Stockholm : le premier était ecclésiastique. Nilson et les autres sénateurs parurent satisfaits de ces arrangemens, et les troupes se retirèrent.

Ces plaintes et ces demandes étaient renfermées dans douze articles, dont la plupart, concernant les monnaies et le commerce, matières absolument étrangères à ces paysans, leur avaient été insinuées par des hommes pleins d'astuce et de méchanceté. Les autres plaintes portaient sur l'augmentation des impôts, sur la cherté des vivres, sur le projet qu'on avait de pardonner à Trolle, si justement banni du royaume, sur l'abolition des couvens, sur la protection accordée

à la religion luthérienne, sur la célébration de la messe en langue latine, et sur la nouvelle manière de couper les habits. Gustave eut la bonté de répondre aux députés sur tous ces points : il leur démontra que les circonstances malheureuses où s'était trouvé le royaume, avaient seules nécessité l'augmentation des impôts, qui n'étaient point fixés par sa propre volonté, mais du consentement des états : il leur dit qu'on ne pouvait, sans la plus grande injustice, l'accuser de la cherté des vivres, puisqu'il avait employé tous les moyens de la faire cesser : il leur déclara qu'il n'avait nulle idée de la nouvelle doctrine, et qu'il n'en connaissait aucune qui ne renfermât les paroles de Dieu même : il les assura qu'il ne voyait qu'avec peine les habits étrangers adoptés dans le royaume; mais que chacun était libre de s'habiller comme bon lui semblait : il leur jura qu'il était parfaitement d'accord avec eux sur le compte de Trolle, qu'il regardait comme l'auteur de tous les maux qui avaient désolé et qui désolaient encore la Suède : enfin, il les invita à ne jamais oublier ce qu'ils avaient déjà souffert, et à se tenir en garde contre ceux qui avaient un si grand intérêt à les

tromper. Après cette réponse, les députés repartirent pour la Dalécarlie.

On fit auprès des rebelles une nouvelle tentative afin de les engager à rentrer dans leur devoir : dix députés partirent de la Smalande et de la Westmanie pour aller leur porter des paroles de paix. Mais toutes ces démarches furent vaines : ni la réponse du roi, ni les représentations les plus sages ne purent faire d'impression sur eux : ils répondirent constamment qu'ils étaient décidés à ne jamais abandonner Jœns, qui avait eu l'adresse et le bonheur de dissiper toute espèce de soupçon sur la légitimité de sa naissance. Mais leurs voisins les ayant menacés de nouveau de les attaquer avec toutes leurs forces, Jœns commença à craindre que l'issue ne lui fût défavorable : en conséquence, il conseilla aux paysans de se rapprocher du roi, et de remettre la défense de sa cause à des tems plus heureux. Dociles à ses conseils, ils consentirent à mettre bas les armes, si on leur accordait les cinq conditions suivantes : 1°. de laisser sortir librement Jœns du royaume ; 2°. d'oublier entièrement le passé ; 3°. de ne point tolérer le luthéranisme ni aucune autre nouvelle doctrine ; 4°. de défendre les habits

nouveaux ; 5°. de condamner à être brûlés ou à perdre la vie par quelque autre supplice, tous ceux qui mangeraient de la viande les vendredis et samedis. Gustave répondit que, tout éloigné qu'il fût de composer avec des rebelles, il consentait cependant à leur accorder les deux premiers articles; mais que les habits que l'on portait à la cour ne devant point occuper des paysans, et les affaires de religion étant au-dessus de leur intelligence, il leur refusait les trois autres. Les rebelles, satisfaits de cette réponse, posèrent les armes, et retournèrent dans leurs foyers. Jœns, surnommé par eux *Daljunker*, (jeune homme de la plaine) partit pour la Norwège.

Le roi, persuadé que les ennemis de la nouvelle doctrine se faisaient un devoir de jeter dans les esprits une confusion aussi fatigante que dangereuse, envoya une circulaire dans le royaume, où il déclarait que, s'étant fait suffisamment instruire des dogmes de la religion, il exhortait tous les Suédois, amis de l'ordre et de la paix, à fermer l'oreille à la calomnie. Il disait dans cette lettre que les changemens opérés dans la religion étaient aussi nécessaires au bien du christianisme qu'à celui du royaume ; que la puissance

immense du pape se trouvait en contradiction avec les lois divines et le bonheur des peuples ; que plusieurs souverains avaient déjà secoué ce joug honteux ; que la plupart des coutumes et cérémonies religieuses, consacrées par la superstition, avaient été inventées par des prêtres paresseux et trompeurs, qui avaient trouvé par là le moyen de vivre et de s'engraisser, au sein de la mollesse et de l'indolence, du fruit des sueurs du peuple, trop faible et trop crédule.

Cette lettre du roi produisit le plus grand effet, et fixa l'incertitude de bien du monde en faveur des principes de Luther. Il parut en même tems une traduction du Nouveau-Testament en langue suédoise, qui fut lue avec une avide curiosité par toutes les classes du peuple. Depuis ce moment, on vit chaque jour des prêtres renoncer à leur état, en embrasser un autre, et prendre dans une femme une douce compagne, une sensible amie, qui, en leur donnant les titres sacrés d'époux et de pere, les rendit dociles aux paroles du créateur à nos premiers parens. Les couvens furent bientôt déserts. Les Dominicains seuls, qui n'avaient pas obéi à l'ordre du roi de quitter la Suède, et qui avaient encore un

grand couvent à Stockholm, cherchèrent à soutenir l'honneur du froc, en prêchant sans relâche contre la nouvelle doctrine. Gustave, se trouvant assez fort pour agir contre eux avec vigueur, s'empara de leurs revenus, et leur enjoignit de sortir de leur couvent. Contraints de se séparer, ils allèrent quêter de porte en porte; mais ne recevant aucun secours des habitans de la capitale, devenus en grande partie luthériens, ils cherchèrent et trouvèrent dans le travail des moyens plus honorables de subsistance.

Brask, un des plus zélés catholiques du royaume, et qui, depuis le départ de l'archevêque Magnus, s'était mis à la tête du clergé, essaya de tirer la religion catholique de l'état désespéré où elle se trouvait : de sa pleine puissance et autorité, il fit un mandement, par lequel il défendait dans toute la Suède les écrits de Luther; défense qu'il appuyait sur le bannissement de cet innovateur par Charles-Quint, et sur les meilleures réfutations de sa doctrine. Aveuglé par un zèle fanatique, il osa prier le roi de l'aider dans l'exécution de son mandement. Gustave ne lui répondit qu'en abolissant l'imprimerie de Suderkœping, d'où était sorti cet écrit

trompeur. Brask le fit alors imprimer en Danemarck, et distribuer dans tout le royaume. Le roi en défendit expressément la distribution. Le prélat ne perdit pas courage: croyant trouver dans la personne de Henri VIII, roi d'Angleterre, qui était un grand partisan de l'église romaine, un antagoniste digne de Gustave, il poussa l'insolence jusqu'à l'inviter publiquement à défendre la doctrine de Luther contre ce souverain. Cette invitation fut, comme on doit bien se l'imaginer, rejetée avec le mépris qu'elle méritait.

L'expérience nous a appris depuis longtems qu'il est plus facile d'ôter tout à fait la religion à un peuple que d'y faire des modifications. Ce qui s'est passé devant nos yeux nous confirme dans cette opinion: pour détruire la religion catholique en France et dans plusieurs autres pays habités cependant par des peuples fanatiques, il a suffi de quelques décrets et de quelques hommes assez hardis pour les lancer. Le luthéranisme, au contraire, fruit d'une sage et mûre réflexion, n'a fait que des progrès bien lents chez les nations qui l'ont adopté: en Suède même, où le génie du souverain, la position du pays et l'impuissance du pape Clément VII, vivement

pressé dans Rome, semblaient le favoriser, il n'a marché que pas à pas, et triomphé qu'après un laps de tems considérable.

Gustave s'empressa d'achever le grand ouvrage qu'il avait si bien commencé : l'autel du fanatisme était abattu, la puissance de ses ministres affaiblie, mais il y avait encore des couvens et des moines, qui, protégés et soutenus par les évêques, cherchaient à conserver, autant qu'ils le pouvaient, leurs droits et leurs privilèges. Un évènement, arrivé à Wadstena en 1527, éleva une grande contestation entre la puissance civile et ecclésiastique, et attira l'attention de tout le royaume : un jeune homme de cette ville, nommé Tyste, était amoureux de la fille d'un marchand, et desirait de s'unir avec elle : il s'adressa aux parens de sa maîtresse, leur demanda sa main, et fut assez heureux pour obtenir leur consentement. Le jour de la cérémonie était fixé, et les jeunes amans attendaient avec impatience le moment qui devait combler leurs vœux, lorsque les parens de la demoiselle changèrent tout à coup d'avis ; mais elle, toujours constante, conserva les mêmes sentimens, et resta dans les mêmes intentions. Craignant les suites d'une passion d'autant plus violente

qu'elle éprouvait de la résistance, les parens forcèrent cette infortunée d'entrer dans un couvent, et d'y prononcer des vœux. Le jeune homme trouva le moyen de l'enlever de cette horrible prison, et, étant enfin parvenu à vaincre ses scrupules, il devint son époux.

L'évêque de Linkœping, enchanté de pouvoir saisir l'occasion de déployer la force de la puissance ecclésiastique, fit chercher partout ces deux époux. Ses recherches ayant été infructueuses, il prononça leur bannissement à perpétuité, et défendit à tous fidèles de communiquer avec ces profanateurs, qu'il déclara impies et hors de la loi.

Ces malheureux vinrent à Stockholm, se jetèrent aux pieds du roi, et implorèrent son appui. Gustave les reçut avec bonté, leur promit sa protection, leva le bannissement, et ratifia leur mariage.

Le roi, sans perdre de tems, fit prendre une note exacte des revenus non-seulement des couvens encore existans, mais de toutes les églises en général, et ordonna qu'on en surveillât l'administration. Il fut défendu de nommer à l'avenir à aucun prieuré, ni à aucun

bénéfice sans son consentement. Il ôta aussi aux évêques le droit de juger les procès entre ecclésiastiques, et reprit d'une main assurée la balance de la justice.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

ARGUMENT.

Assemblée extraordinaire des états à Westeræs. — Derniers efforts de résistance du clergé catholique. — Scènes sérieuses de différens genres arrivées dans l'assemblée des états. — Discours du roi, et son abdication. — Triomphe de ses ennemis. — Délibérations. — Déclarations des bourgeois et des paysans. — Décision des états. — Envoi de députés à Gustave, pour l'engager à changer de résolution. — Réponse négative de ce prince. — Troubles et confusion. — Heureux succès d'une nouvelle tentative. — Décision importante de l'assemblée des états. — Destruction légale de la puissance du clergé. — Manifeste du conseil d'état. — Voyage de Gustave pour l'exécution des décrets du sénat. — Fureurs de l'évêque de Linkœping, et sa fuite hors du royaume. — Mauvais succès d'une visite de ce prélat fugitif au roi de Pologne, Sigismond, pour l'engager à prendre les armes contre la Suède. — Démarches de Christiern pour obtenir des secours. — Inquiétudes de Frédérik. — Sa conduite amicale envers la Suède. — Mesures audacieuses de Jœns pour propager la révolte. — Marche du roi contre les Dalécarliens. — Fin de la sédition. — Fuite de Jœns à Rostock. — Son procès et son exécution.

La majorité de la nation parut très-satisfaite de voir la puissance des évêques abattue ; et Gustave, pour mettre fin à un combat qui n'avait déjà duré que trop longtems, assembla extraordinairement les états

à Westeræs. Le clergé, qui savait bien que le roi ne cherchait que l'occasion de le perdre tout à fait, fut frappé d'effroi à cette nouvelle, et resta long-tems incertain s'il assisterait à cette assemblée. Il décida enfin de s'y rendre en grand nombre, afin de pouvoir y balancer le parti de Gustave, qui, de son côté, avait pris les moyens de le rendre redoutable. Tous les ordres de la magistrature, les seigneurs des différentes provinces, les personnes attachées à la cour, les généraux et les premiers officiers de l'armée, offraient une masse imposante avec laquelle il était difficile de lutter. Le roi avait fait, en outre, inviter secrètement plusieurs officiers particuliers de se rendre à Westeræs, afin d'insister auprès des états sur le paiement de l'arriéré de leur solde.

Malgré les noirs présages qu'offroit aux évêques une assemblée ainsi composée, ils étaient bien loin de s'attendre à l'humiliation que Gustave leur préparait. Dans un grand repas que ce monarque donna aux quatre ordres du royaume, les évêques voulurent occuper les places d'honneur, droit qu'ils n'avaient pas même voulu céder aux administrateurs; mais le roi fit placer auprès de lui les sénateurs

et les premiers seigneurs du royaume; les évêques et les autres membres du clergé furent renvoyés parmi la petite noblesse, les bourgeois et les paysans. Plusieurs raisons engageaient Gustave à se conduire ainsi : il voulait humilier les évêques, montrer clairement au peuple que leur règne était passé, et flattant en même tems l'amour-propre de la noblesse, la mettre en opposition avec le clergé, pour profiter ensuite de leur mésintelligence. On connaissait peu alors ce qu'on appelle aujourd'hui le bon ton de la société, c'est-à-dire, cet art de dissimuler, et de dire souvent tout l'opposé de ce que l'on pense. D'après cela, on ne doit pas être étonné que cette offense faite au clergé n'ait été, pendant tout le repas, le sujet de la conversation : il s'éleva entre les convives des querelles violentes, dans lesquelles le roi lui-même se mêla, et prit le prétexte de faire aux évêques les remontrances les plus sévères et les plus dures.

Blessés jusqu'au vif dans l'endroit le plus sensible, les prélats dévorèrent leur colère, et gardèrent le plus morne silence. Mais le lendemain ils s'assemblèrent avant l'ouverture des états dans l'église cathédrale, et,

après en avoir fermé toutes les portes, ils délibérèrent sur les moyens de se venger, d'une manière éclatante, du sanglant outrage qu'ils venaient de recevoir. Brask, laissant un libre essor à toute sa fureur, s'écria que si l'excommunication, devant laquelle tant de souverains avaient tremblé, conservait encore quelque force, il fallait en frapper le roi impie qu'ils avaient trop long-tems ménagé. L'évêque de Westeræs, malgré son dévouement à Gustave, ne crut ni devoir, ni pouvoir répondre. Mais celui de Strengnæs observa à ses collègues que, dans les circonstances présentes, les moyens de rigueur, loin de produire des fruits salutaires, ne feraient, au contraire, qu'aggraver encore les malheurs. Il déclara même qu'il était prêt à remettre à Gustave son château, persuadé qu'un roi guerrier saurait mieux le défendre contre les ennemis de la nation, qu'un prêtre dont le devoir était d'être pacifique. L'évêque de Linkœping lui fit, à ce sujet, les plus vifs reproches, et lui demanda de quel droit il disposait des biens de l'église, comme de sa propre fortune. Il finit par le conjurer de ne point se séparer de ses collègues, et de se réunir à eux pour défendre les droits de la

religion. Il rappela aux autres évêques, qui montraient une lâche indifférence, le serment qu'ils avaient fait au pape, et leur montra le mépris dans lequel ils étaient tombés, par leur faiblesse, aux yeux du roi et de la nation : il les menaça de l'excommunication, s'ils ne sortaient pas de cette apathie impardonnable, et leur dit que le plus petit des dangers était la colère du roi; que celle du pape était le plus grand de tous, et le seul que pussent redouter de vrais catholiques, qui ne devaient compter aucuns sacrifices, quand la palme du martyre pouvait en être le prix. Son discours fit le plus grand effet. Tous les évêques et les ecclésiastiques présens jurèrent, au pied de l'autel, de ne consentir à aucun changement dans la religion. Le serment fut rédigé par écrit; chacun le signa, y apposa le sceau de ses armes, et on le déposa dans l'église même, sous la pierre d'un tombeau. Animés par l'espoir de la victoire, les évêques se rendirent dans la salle d'assemblée, où ils trouvèrent, contre toute attente, un grand appui dans la personne du grand maréchal Thure Jœnson : ce seigneur, ennemi juré de Gustave, avait le droit, en qualité de président de la

noblesse, de répondre le premier, au discours par lequel le roi devait faire l'ouverture des états. Les évêques s'emparèrent tellement de son esprit, en flattant adroitement sa vanité, qu'il consentit à céder cet honneur à l'évêque de Linkœping.

Ce fut le chancelier Anderson qui porta la parole au nom du roi. Il fit, dans un discours profondément raisonné, l'histoire du règne de Gustave, et exposa les motifs de la conduite qu'il avait tenue jusqu'à ce jour. Il démontra ensuite la nécessité d'augmenter les revenus de l'état, afin de mettre le roi à même d'entretenir la marine, l'armée, les ambassadeurs, les juges, et de pourvoir d'une manière honorable aux dépenses de sa cour. Il prouva que la recette actuelle ne permettait pas de fournir à ces différentes parties d'administration, puisque les revenus ne montaient qu'à 24,000 marcs, y compris 50 last de fer, et la dépense à 60,000. Il dit qu'il était tems d'imprimer dans l'esprit public le respect pour les lois, sans lequel elles restaient toujours languissantes et infructueuses, et de commander à tous les ordres de l'état une obéissance aveugle à l'autorité légitime. Il ajouta qu'il fallait mettre plus

d'ordre et de sévérité dans l'administration des douanes, si l'on ne voulait pas entraîner celle des mines dans une ruine totale. Il parla de la justice qu'il y aurait à tirer la noblesse de la pauvreté où elle languissait, en lui rendant les biens que des ancêtres trop faibles avaient, par une piété mal entendue, donnés à l'église. Enfin, il finit par demander que les places fortes et châteaux, qui se trouvaient entre les mains du clergé, fussent remis au gouvernement, et par déclarer que ce n'était qu'à ces conditions que le roi consentait à tenir encore les rênes de l'état.

Quand le chancelier eut fini de parler, tout le monde s'attendait à entendre la réponse du grand maréchal, et l'étonnement fut presque général lorsque l'on vit l'évêque de Linkœping occuper sa place. Ce prélat dit qu'il était chargé de déclarer, au nom de ses collègues, que, fidèle au serment fait au pape, jamais le clergé ne consentirait à ce qu'il fût fait aucun changement qui pût porter atteinte aux droits sacrés et inviolables de l'église. Puis prenant un ton assuré, et pathétique en même tems, il s'écria : « Qu'il est douloureux pour nous de ne pou-« voir faire le sacrifice qu'on nous demande,

« et qui doit, dit-on, assurer la prospérité
« du royaume ! Mais, hélas ! les biens de
« l'église ne nous appartiennent pas : ils sont
« un héritage confié à nos soins, que nous
« devons surveiller, et dont nous devons
« garantir la possession à son légitime maî-
« tre, le saint siège. »

Gustave s'était bien attendu à cette résistance de la part du clergé ; mais il comptait sur la noblesse, à laquelle il procurait de si grands avantages. Plus sa confiance était grande, et plus son étonnement fut marqué quand il entendit le grand maréchal, de son propre mouvement, et sans avoir consulté les seigneurs qui l'entouraient, déclarer que toute la noblesse partageait les sentimens de l'évêque de Linkœping. Quelques seigneurs de la Gothie occidentale, fanatisés par leurs nions religieuses, et enhardis par la déclaration du grand maréchal, approuvèrent hautement la résistance et les scrupules du clergé. Personne dans l'assemblée n'osa les contredire. Alors Gustave se levant, dit : « Puisque mes ordres ne sont pas exécutés,
« et toutes mes propositions rejetées, puis-
« qu'on me rend responsable de la cherté,
« de la disette et des maux qui accablent

« le royaume, puisqu'on me fait des crimes
« de mes actions les plus innocentes, je des-
« cends du trône, et renonce à jamais au
« fardeau de la couronne. Lorsque je suis
« monté sur ce trône que vous m'avez offert,
« lorsque, cédant à vos prières, j'ai pris en
« main les rênes du gouvernement, je n'ai
« pas prétendu porter en vain le nom de
« roi, et obéir, lorsque c'est à moi de com-
« mander. Qu'on me rende mon patrimoine
« que j'ai engagé, que j'ai fondu pour ve-
« nir au secours de mon ingrate patrie, je
« quitte aussitôt la Suède, et vous jure de ne
« plus vous importuner par ma présence. »
En finissant ces mots, les larmes le suffo-
quèrent, et le forcèrent de quitter l'as-
semblée.

On a peine à concevoir comment le grand
maréchal osa se permettre de prononcer dans
une affaire si importante, sans recueillir les
avis de ceux dont il n'était que le simple
interprète. Mais ce qui paraîtra encore plus
inconcevable, c'est que les seigneurs présens,
au mépris de leur propre intérêt, et de la
protection assurée que leur promettait la pré-
sence du roi, n'eurent pas assez de courage
pour contredire Jœnson, et pour le rappeler

à son devoir. La pusillanimité que montra, dans cette occasion, la noblesse suédoise, n'a pas, soit dit à son honneur, laissé de traces, et deux cent cinquante ans plus tard, ce corps respectable, sous le règne de Gustave III, a bien effacé la tache dont il s'était couvert.

Dès que le roi se fut retiré, le silence le plus profond régna dans l'assemblée. Les seigneurs, les bourgeois, les paysans, étaient consternés. Les ennemis de Gustave, au contraire, et le clergé, pleins d'un doux espoir, laissaient, malgré eux, briller leur joie: ils voyaient déjà, dans l'abdication et dans le départ de Gustave, la religion catholique reprendre sa splendeur, leur rendre leur influence, et le luthéranisme terrassé. Peu à peu le silence fit place à un bruit sourd, qui, se changeant bientôt en un tumulte général, empêcha le chancelier d'obtenir la décision qu'il demandait à grands cris à l'assemblée, et tout le monde, las de se disputer sans s'entendre, quitta la salle.

Cependant les différens partis ne se séparèrent pas : celui du roi se rendit au château ; le clergé, ainsi que ceux qui avaient embrassé sa cause, suivirent le grand

maréchal, qui les conduisit dans sa maison. Devenu encore plus vain par cette espèce de victoire, Jœnson traversa les rues au bruit des tambours; et quand il passa sous les fenêtres du roi, il affecta de les faire battre plus fort, et poussa l'insolence jusqu'à crier: « Honni soit celui qui voulait me rendre « payen, hérétique, luthérien ! »

On employa, des deux côtés, la nuit entière à délibérer : la bourgeoisie, presque toute devenue luthérienne, et vivement offensée du mépris que le clergé avait affecté en se voyant forcé de se mettre à table près d'elle, se déclara pour le roi, et rendit le lendemain cette déclaration publique. Le clergé s'empressa de la combattre. La noblesse, tranquille spectatrice de ces débats, gardait toujours la neutralité. Mais l'orateur de la bourgeoisie voulant terminer la querelle, s'écria avec véhémence que les bourgeois étaient décidés à adhérer aux propositions de Gustave, et à lui conserver la foi qu'ils lui avaient jurée; que si, nonobstant leur délibération, on voulait semer la discorde et allumer le flambeau de la guerre civile, ils soutiendraient seuls le roi, et lui fourniraient les moyens d'entretenir la ma-

rine et l'armée. Les paysans, qui, jusques-là, n'avaient pris aucun parti, se rangèrent de celui des bourgeois, et jurèrent qu'ils verseraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour Gustave.

Le clergé alors commença à perdre courage, et son espérance s'évanouit tout à fait lorsque Sommar, évêque de Strengnæs, homme généralement estimé, les invita à la concorde et à la paix. « Tremblez, leur dit-« il, de l'état où la Suède va être réduite ! « Le départ du roi la plongera dans la plus « horrible anarchie, et réveillera d'abord « l'ambition des princes étrangers ! bientôt « nos côtes et nos ports seront menacés par « les flottes et les armées ennemies, et nous « n'aurons plus de chef pour les repousser ! « Quel est le Suédois, ami de sa patrie, qui « puisse penser sans frémir à cette abdica-« tion de Gustave ? Quel est celui d'entre « nous qui soit assez ingrat pour oublier les « services éminens qu'il nous a rendus, et « les obligations qui nous enchaînent à lui ? « Où trouver, où prendre les sommes con-« sidérables qui lui sont dues ? Pense-t-on « pouvoir en refuser le paiement à celui qui « est encore à la tête d'une armée formidable

« qui l'adore, et dont il peut conserver le
« commandement pour garantie ! Mais je
« suppose qu'il soit possible de trouver cet
« argent, connaissez-vous quelqu'un plus
« digne que lui de porter la couronne! Ah !
« mes chers collègues, abjurons à cet esprit
« de haine et de vengeance qui prépare à
« l'état les plus grands malheurs ! que le
« patriotisme enflamme nos ames ! Renon-
« çons de nous-mêmes à des droits et à des
« privilèges qui, pour être consacrés par le
« tems, n'en sont pas moins injustes et con-
« tradictoires avec l'esprit de la religion : hâ-
« tons-nous de venir au secours du royaume
« épuisé, et méritons, regagnons, par un noble
« désintéressement, la considération et la
« haute estime dont nous avons toujours
« joui. » L'impression que fit ce discours fut si
grande, que Jœnson, Brask et aucun membre
du clergé ne se hasardèrent d'y répondre.

Croirait-on cependant que tout cela se terminât, pour le moment, par une facétie qui
prouve bien les usages de ces tems d'ignorance ? Quelques partisans de Luther proposèrent, comme un moyen de rétablir l'union,
de permettre à deux théologiens, d'opinions
différentes, de discuter, en présence de

l'assemblée, les points les plus importans de la religion. Cette proposition fut acceptée. Les deux antagonistes ordinaires, Pierre Olof et Galle, se présentèrent dans l'arène. Après avoir d'abord disputé s'ils parleraient en latin ou en suédois, Pierre Olof ayant préféré la dernière de ces langues, et Galle la première, les deux docteurs prolongèrent leur contestation jusqu'au soir. Les assistans, horriblement fatigués d'entendre parler si long-tems sur des matières auxquelles la plupart ne comprenaient rien, se séparèrent en donnant la victoire à Olof.

L'impossibilité d'un plus grand mal engagea le clergé à former encore une nouvelle tentative; mais elle échoua à sa naissance par la déclaration formelle que firent les bourgeois et les paysans de traiter en ennemis ceux qui s'opposeraient encore aux ordres du roi. Les paysans, surtout, joignirent à leur déclaration des menaces si imposantes, que le grand maréchal et ses créatures pensèrent qu'il était prudent de quitter pour quelque tems la ville.

Le départ de Joenson fut le signal de la paix : on ne s'occupa plus que des moyens d'engager Gustave à remonter sur le trône. Le chancelier Anderson et Pierre Olof,

auxquels on savait que le roi était sincèrement attaché, furent choisis pour remplir la mission importante de lui porter les regrets, le repentir et les vœux de l'assemblée : ils furent chargés de l'assurer que l'on suivrait aveuglément ses volontés, de le supplier de rejeter loin de lui l'idée d'un départ qui les désespérait, et d'avoir la générosité d'oublier ce qui s'était passé. Tout le monde s'imaginait que Gustave, touché de cette démarche, consentirait à reprendre la couronne : les députés mêmes, qui croyaient parfaitement le connaître, n'y mettaient aucun doute; mais quelles furent leur surprise et leur douleur quand ils le virent dans des dispositions bien différentes ! L'ingratitude et la pusillanimité de la noblesse, le triomphe momentané dont ses ennemis avaient joui en sa présence, l'air d'indifférence et de mépris avec lequel on avait écouté ses propositions, avaient fortement affligé son cœur. Bien décidé à quitter la Suède, il reçut les députés avec une extrême froideur, et ne leur répondit que ce peu de mots : « Je suis las d'être votre roi. » Leur éloquence, leurs prières, leurs larmes furent vaines, et ils ne purent obtenir d'autre réponse.

Moins l'assemblée s'était attendue au peu de succès de sa députation, et plus elle fut consternée quand elle apprit le refus du roi. L'anarchie et tous les maux qui l'accompagnent, s'offrirent à l'instant à leurs esprits effrayés. On invita le sénateur Knut Anderson, qui, de tout tems, avait été dévoué au roi, et l'évêque de Strengnæs, dont le sage discours avait réuni les opinions de l'assemblée, à faire une nouvelle démarche auprès de lui : ils s'en chargèrent. Gustave les reçut avec les égards garans de l'estime particulière dont il les honorait; mais persista toujours dans le dessein qu'il avait de renoncer à jamais à la couronne.

A cette fatale nouvelle l'assemblée se sépara. Un trouble affreux régnait dans tous les cœurs; on voyait sur tous les fronts les soucis et la plus sombre inquiétude : les bourgeois, les paysans étaient saisis d'un morne effroi : la noblesse, qui était enfin sortie de sa léthargie, sentait ses fautes, et prévoyait les suites fâcheuses qui pouvaient en résulter. Le château fut, dès ce moment, assiégé par les députations de tous les ordres, et elles ne cessèrent que lorsque le roi eut enfin donné une réponse qui laissait quelque espoir. Per-

sonne ne pouvait mieux que lui calculer les maux que causerait sa retraite. Sa sensibilité vivement affectée, son amour-propre cruellement blessé, combattirent en vain dans son cœur : son patriotisme l'emporta, et le fit triompher de toutes les autres considérations.

Trois jours se passèrent dans la plus horrible inquiétude, et dans cette agitation douloureuse que donnent l'espérance et la crainte. Le quatrième Gustave vint à l'assemblée : tout le monde courut au-devant de lui ; et comme on le suppliait de vouloir bien pardonner, il répondit avec bonté : « Tout est déjà oublié. » On s'occupa sur-le-champ des affaires, qui se traitèrent d'après ses plans, et sans éprouver la moindre contradiction.

Les délibérations suivantes furent prises :

1°. Qu'on réprimerait, le plutôt possible et avec des moyens puissans, les troubles de la Dalécarlie, ainsi que ceux dont plusieurs autres provinces étaient agitées ;

2°. Qu'on augmenterait les revenus de la couronne par ceux des évêchés, des chapitres et des couvens ;

3°. Qu'on laisserait au roi le pouvoir absolu de mettre telles bornes qu'il jugerait

convenablees à la puissance et à la fortune des évêques;

4°. Qu'on lui confierait tout ce qui regardait l'administration, l'augmentation ou la diminution des couvens et des églises, sous la condition de pourvoir à l'entretien et à la subsistance des moines qui seraient réformés;

5°. Que la noblesse rentrerait dans tous les biens qui avaient été donnés ou vendus par leurs aïeux aux couvens et aux églises;

6°. Que les revenus des évêques seraient fixés; que ces prélats remettraient au roi les teaux qu'ils occupaient, licencieraient leurs troupes, et ne se mêleraient plus à l'avenir des affaires du gouvernement;

7°. Que leur nomination serait confirmée par le roi, et non par le pape;

8°. Que les contestations qui s'éleveraient parmi le clergé ne seraient plus portées à Rome, mais jugées dans le royaume.

On abolit aussi dans cette assemblée l'inviolabilité des prêtres, ainsi que les amendes encourues par ceux qui travaillaient le dimanche, ou qui anticipaient sur le mariage. On fit plusieurs ordonnances sur la manière de célébrer le service divin, sur la confession, sur les écoles publiques, sur la division des

paroisses, sur l'installation des prédicateurs, sur leur juridiction, leur droit d'hérédité, etc.

L'assemblée fit ensuite paraître un manifeste propre à éclairer le peuple sur ces grands changemens, et sur les motifs qui les avaient occasionnés. Les nouveaux devoirs imposés aux ecclésiastiques y étaient détaillés d'une manière précise et intelligible. Quelque haine et quelque vengeance que nourrît encore le clergé, qui regardait ces évènemens comme un songe malfaisant et trompeur, la tranquillité ne fut pas troublée : les évêques mêmes, instruits que le roi avait le dessein de les exclure du sénat, évitèrent cette humiliation, en se retirant de bonne volonté, et prenant pour prétexte la diminution considérable de leurs revenus.

Gustave mit à exécution, en présence même de l'assemblée, une de ses plus importantes délibérations : il somma l'évêque de Strengnæs de lui remettre le château de Tymelsoé. Ce prélat s'empressa de s'y engager par une déclaration formelle. L'évêque de Skara montra la même docilité pour son château de Leckoë. Mais l'évêque de Linkœping, qui était possesseur du superbe château de Munkeboda, ne pouvait se résoudre à un pareil sacrifice :

lorsque le roi lui adressa la parole à ce sujet, il n'eut pas la force de lui répondre. Le grand maréchal, qui était de retour à Westeræs, et qui avait perdu de son arrogance et de ses prétentions, supplia le roi de prendre en considération l'âge avancé de ce prélat, et de lui laisser son château sa vie durant. Gustave, qui connaissait la méchanceté profonde et tortueuse de ces hommes, et qui était informé de tous leurs desseins, ne crut pas, par devoir, refuser positivement, et promit d'accorder cette grâce si l'évêque lui donnait caution, comme quoi il n'entreprendrait rien contre sa personne, et ne quitterait pas son château sans sa permission. Huit des plus illustres seigneurs s'offrirent de répondre de sa conduite. Le roi consentit alors à ce qu'il retournât à Munkeboda, aussitôt que ses troupes en auraient pris possession, et fit entrer à son service quarante personnes de la suite de ce prélat, qui se hâta de profiter de la permission qui lui avait été accordée. Il existait encore dans le royaume quarante-deux couvens : on en réforma tout de suite trente-un. Quatre couvens d'hommes, et sept de femmes furent conservés pour servir d'asile aux moines et aux religieuses hors d'état de vivre dans le monde.

C'est ainsi que se termina la fameuse assemblée de Westeræs, dont les délibérations anéantirent la puissance ecclésiastique, qui étendait, depuis 460 ans, son empire sur la Suède. Malgré la sagesse de ces délibérations, elles furent, dans la suite, la source des plus grands troubles.

Gustave, afin de hâter et d'assurer l'exécution du plan qu'il méditait depuis si longtems, parcourut le royaume, accompagné d'Olof et de plusieurs ministres luthériens, qu'il fit prêcher devant lui dans les principales églises; ce qui fut le coup de la mort pour la religion catholique. On lui remit partout un tableau exact des revenus des évêchés, prieurés et couvens, et il les déclara appartenir dès ce moment à la couronne. Il disposa cependant de quelques-uns de ces revenus en faveur de ceux qui avaient le mieux servi sa cause, et des premiers officiers de l'armée. Plusieurs écrivains font monter à treize mille le nombre des terres et fiefs qui furent enlevés au clergé.

Le roi se rendit aussi à Munkeboda. Brask, qui était remis de sa peur, et qui avait déjà combiné de nouveaux projets, vint à sa rencontre, témoigna un vif repentir de sa

conduite passée, et pria Gustave de lui faire la grâce de rester quelques jours chez lui. Ce monarque y ayant consenti, l'artificieux prélat, profitant d'un moment où il vit Gustave échauffé par la bonne chère et le vin, déploya un front moins sévère et plus confiant : il lui représenta combien était déshonorante la caution qu'on avait exigée de lui, par le doute qu'elle jetait sur son attachement et sa fidélité pour sa personne, et le conjura de le relever de cette obligation diffamante. Le roi, qui ne vit devant lui qu'un homme humilié qui ne pouvait plus lui inspirer de craintes, écouta plutôt sa générosité que sa politique, et accorda au prélat soumis ce qu'il avait refusé au chef de parti révolté. Il poussa même encore plus loin la complaisance : Brask ayant eu l'adresse de lui persuader qu'il était nécessaire de conserver en Gothie, où un gouverneur danois commandait encore, la cour ecclésiastique dans toute son intégrité, comme une sanction de ses prétentions politique sur cette province, il eut la faiblesse de le charger de chercher, pendant la première visite qu'il ferait des églises, les titres et actes dont ces prétentions pouvaient être appuyées.

Loin de penser à une visite des églises,

Brask ne cherchait que les moyens de quitter la Suède, en emportant toute sa fortune : il remplit ses coffres de ses objets les plus précieux, s'empara de tout l'or et l'argenterie qui se trouvaient dans la cathédrale de Linkœping, et partit pour la Gothie, où les grands changemens opérés à Westeræs n'étaient pas encore connus. Sous le masque imposant de visitateur, il montra partout une sévérité qu'il croyait nécessaire à ses intérêts; il chassa les ministres luthériens, mit la main sur les titres des églises et des couvens, et se fit donner par les communes des sommes et des présens considérables. Ainsi chargé de trésors, il s'embarqua pour Dantzick. A son arrivée, il écrivit à Gustave que la tempête l'avait jeté dans cette ville à son retour de Gothie, et qu'il y était retenu par une maladie grave. Il lui manda que les changemens qu'il avait commandés lui faisaient grand tort chez l'étranger, et portaient une vive atteinte à son honneur. Poursuivi par cet esprit de discorde qui ne l'avait jamais quitté, il adressa aussi une lettre au clergé de son diocèse, dans laquelle il l'exhortait de s'opposer de toute sa force aux progrès du luthéranisme.

Brask trouva à Dantzick son ancien collègue

Magnus, qui ayant jugé à propos de remplir à la lettre la mission dont il était chargé par Gustave, avait demandé, de sa part, au roi de Pologne, la main de sa fille. Les premières conditions de cette alliance étaient faites : Sigismond devait joindre au don de la princesse sa fille, une dot de 100,000 florins polonais, mais sous la condition que Gustave s'engagerait à ne pas quitter la religion catholique. Magnus se voyait déjà au faîte des grandeurs, et croyait l'abolition du luthéranisme certaine. Gustave, sans daigner répondre à de pareilles propositions, écrivit au sénat de Dantzick qu'on ne devait ajouter aucune foi aux bruits calomnieux que les évêques fugitifs se plaisaient à répandre. Il manda aussi à Brask que, s'il voulait revenir en Suède, et exposer ses sujets de plaintes au sénat, il lui donnerait un sauf-conduit ; mais que, s'il prolongeait son absence, on nommerait aussitôt à son évêché.

Les deux prélats firent alors une tentative qui prouvait bien le désespoir où ils étaient réduits : ils proposèrent au roi de Pologne la couronne de Suède, s'il voulait embrasser la défense de la religion catholique. Tout en exagérant à ce souverain l'éclat et la gloire

qu'il retirerait d'une si belle entreprise, ils cherchèrent à le séduire par des idées de justice, en lui disant qu'il avait, comme descendant de Waldemar, des droits légitimes et incontestables sur le trône de Suède. L'impuissance de ceux qui offraient cette couronne, l'éloignement du pays qu'on proposait de conquérir, la difficulté de l'exécution, et l'impossibilité de conserver en même-tems, en cas de succès, les couronnes de Pologne et de Suède, firent rejeter cette proposition. Magnus, honteux de la mauvaise réussite de ses négociations, partit pour Rome, où il mourut dans la pauvreté. Brask alla dans le Mecklenbourg, où, sans exposer sa personne, il arma, avec l'argent qu'il avait apporté de Suède, des vaisseaux qui exercèrent sur les côtes le métier de pirates. Ces vaisseaux furent pris par les Lubeckois, qui firent pendre tout l'équipage. Sans amis, sans secours, sans appui, sans argent, ce prélat n'eut d'autre ressource que celle de chercher un couvent qui voulût bien le recevoir. Il en trouva un en Pologne, où il passa le reste de sa vie sans faire parler de lui, et où il mourut onze ans après sa fuite de Suède.

Christiern était toujours errant, tantôt

auprès de son beau-frère l'électeur de Brandebourg, tantôt en Saxe, et tantôt en Brabant : il assista souvent, à Wittemberg, aux sermons de Luther, qui firent tant d'impression sur son esprit, qu'il adopta sa doctrine, dont il s'était jusque là montré l'ennemi si déclaré. Il engagea aussi sa femme et sa sœur Isabelle, électrice de Brandebourg, à abdiquer la religion catholique. Mais cette conduite indigna l'empereur, le seul dont il pût attendre encore un appui véritable. Tous ses efforts pour le calmer ayant été vains, il alla le trouver à Augsbourg, et renonça entre ses mains au luthéranisme. Fatigués des fréquentes et coûteuses visites de ce souverain détrôné, ses puissans protecteurs s'employèrent pour obtenir du Danemarck un traitement qui pût fournir à son entretien. Cette demande ayant éprouvé de grandes difficultés, on en revint au plan soutenu fortement par l'empereur romain Ferdinand, de le faire remonter à main armée sur le trône.

Frédérik ne tarda pas à être instruit des projets que l'on formait contre lui : plein d'inquiétude, il envoya des ambassadeurs à Stockholm, pour se lier encore plus étroitement à la Suède, conformément au traité de

Malmoé. Gustave répondit que, quoique son royaume ne fût pas menacé, il n'en garderait pas moins les conditions du traité. Il se plaignit cependant de Frédérik, qui les avait enfreintes en accordant des secours à l'amiral Norby, et en protégeant le faux Nils-Sture. Les ambassadeurs excusèrent de leur mieux le passé, et firent les plus belles promesses pour l'avenir. Le roi ayant paru satisfait, ils envoyèrent aussitôt des couriers à l'évêque de Drontheim, et aux autres protecteurs de Jœns, pour les engager à livrer cet imposteur à Gustave.

Les délibérations de l'assemblée de Westeræs, et les changemens qu'elles avaient apportés dans la religion avaient singulièrement servi la cause de Jœns dans la Dalécarlie: des mécontens de toutes les classes, nobles, bourgeois, prêtres, moines, vieillards, femmes, enfans, s'étaient réfugiés dans cette province, où la plupart, faute d'asile, erraient dans les montagnes qui retentissaient de leurs plaintes contre Gustave. Les commandans militaires avaient déjoué tous les projets de l'imposteur, qui, comme nous l'avons déjà dit, était parti pour la Norwège. Afin de tenir les esprits dans une agitation et une

inquiétude continuelles, Joens avait fait courir le bruit de la mort de Gustave, qui devait, ajoutait-on, être remplacé par le comte de Hoga, originaire allemand. Il avait confirmé cette fausse nouvelle par une lettre adressée de Norwège aux Dalécarliens, et qui commençait ainsi : « Moi, Nils-Sture, fils légitime de « Sten-Sture, administrateur de Suède, par la « grâce de Dieu et la protection de Saint-Erik, « à tous les habitans de Siller, ainsi qu'à ceux « des plaines orientales, occidentales et des « montagnes, salut. » Dans cette lettre, il calomniait Gustave, qu'il comparait à Christiern, et qu'il mettait même au-dessous de ce tyran : il profitait de la prétendue mort de ce monarque pour rappeler les grands services qu'avait rendus son père, et paraissait ne pas douter que les Dalécarliens et tous les honnêtes Suédois ne le nommassent administrateur du royaume, promettant d'exempter, pendant trois ans, de tous impôts ceux qui se déclareraient pour lui.

Ses partisans, suivant la coutume du pays, assemblèrent les paysans dans les églises, et y lurent publiquement sa lettre, qui ne manqua pas de faire, sur ces esprits faibles et bornés, l'impression qu'il en attendait :

l'insurrection fut générale; et dans la persuasion qu'il allait arriver de Norwège à la tête d'une armée, plusieurs d'entre eux se portèrent sur les frontières, afin d'éclairer et faciliter sa route à travers les montagnes.

Il ne restait plus au roi d'autre parti que celui de la rigueur: il rassembla la plus grande partie de ses troupes, et, se trouvant à la tête de 14,000 hommes, il marcha contre les Dalécarliens, s'étant fait précéder d'un ordre aux habitans de s'assembler à un jour fixe à Tuna. Les paysans, qui n'étaient pas encore préparés à aucune espèce de défense, et qui n'avaient même ni armes, ni chefs, ne pouvaient tenter de résister à une force si majeure; d'ailleurs ils craignaient que le roi, irrité de leur désobéissance, ne livrât leur pays à la discrétion du soldat: en conséquence, ils se rendirent à Tuna. Gustave ayant fait entourer le district par ses troupes, et placer plusieurs pièces de canon dirigées contre le lieu de l'assemblée, ordonna la lecture de l'acte signé par tous les sénateurs du royaume, qui déclarait les Dalécarliens traîtres à la patrie, et qui les menaçait, s'ils ne rentraient dans leur devoir, de la vengeance des Suédois, qui se leveraient en masse pour venir exterminer

jusqu'au dernier des rebelles. Le sénateur Brynteson, après cette lecture, leur demanda une réponse décisive; et, leur montrant les canons braqués sur eux, dit: « Votre vie dé« pend dans ce moment de votre conduite. » Les paysans, reconnaissant leurs torts, demandèrent grâce, et nommèrent ceux qui les avaient égarés. Gustave, croyant, avec raison, qu'un exemple de sévérité était indispensable, et pouvait seul prévenir de nouveaux troubles, fit arrêter les plus coupables, qui, après un court interrogatoire, furent décapités. Quand les Dalécarliens virent couler le sang de leurs pairs, ils poussèrent un cri lamentable, et, se jetant à genoux, s'écrièrent en tendant leurs mains suppliantes vers le roi: Pardon! pardon! Gustave, se rappelant alors que c'était dans ces mêmes plaines qu'il avait trouvé les premiers secours et les premiers amis, fit suspendre toute l'exécution, et accorda un généreux pardon. Les paysans lui jurèrent de nouveau une fidélité à toute épreuve, et écrivirent aux Helsingeois, leurs voisins, pour les engager à suivre leur exemple; ce qui arriva dès que le roi se présenta chez eux.

Gustave se trouvait avec une armée con-

sidérable, pour ce tems-là, aux frontières de la Norwège. Le peuple de ce royaume n'était pas éloigné de se réunir aux Suédois, et les gouvernans ne pouvaient opposer qu'une faible résistance. Il lui était donc facile de s'en rendre maître; la politique même le lui commandait : mais ses principes de loyauté le retinrent, quoique la conduite de Frédérik semblât le dégager de ses engagemens avec lui. Il voulut cependant ne pas laisser ignorer ce qu'il était en état de faire, et écrivit à ce sujet à l'évêque de Drontheim. Ce prélat, inquiet et tremblant à l'approche de Gustave, n'avait pas attendu cette espèce d'avertissement pour faire partir Jœns, en lui conseillant d'aller attendre en Allemagne un tems plus heureux et plus favorable. Il eut cependant l'impudence de soutenir au roi l'identité de cet imposteur, en lui faisant part de son éloignement. Gustave, alors bien convaincu que l'on conservait toujours l'espérance de faire servir cette fourberie à de plus grands desseins, ne quitta plus de vue ce dangereux fugitif.

Jœns débarqua à Rostock : se croyant en sûreté dans cette ville, qui était alors anséatique, il imita la conduite de Gustave à Lubeck. Erichson avait trouvé les Lubeckois

mécontens de Christiern; Jœns trouva les habitans de Rostock irrités contre Gustave, qui cherchait à anéantir les droits et les privilèges des villes anséatiques: profitant de cette disposition des esprits, qui semblait lui présager un favorable accueil, il fit annoncer son arrivée au sénat, et lui demanda, en qualité de fils de l'administrateur Sten-Sture, secours et protection. Quelque inimitié que les Rostockois eussent pour Gustave, ils furent assez politiques pour ne pas se laisser séduire, et, dans la crainte d'une rupture ouverte avec la Suède, dont ils redoutaient la puissance naissante, ils différèrent de donner une réponse à Jœns, et profitèrent de ce délai pour prévenir Gustave de son arrivée. Le roi fit partir tout de suite un de ses secrétaires, nommé Gyler, avec ordre de porter plainte, de sa part, au sénat de Rostock contre l'imposteur, qui fut arrêté et mis entre les mains de la justice.

Gustave fit briller, dans cette occasion, la noblesse et la générosité de son caractère. Le calme était revenu en Suède, et le passé était couvert d'un voile épais, que la soumission des instigateurs des troubles, et le pardon qu'on leur avait accordé jetaient sur leur conduite.

Sture Jœnson et ses complices n'avaient pas été inquiétés : mais l'arrestation de Jœns dans une ville étrangère, de ce Jœns qui était le confident intime de leurs complots séditieux, les glaça d'un mortel effroi. En effet, ce malheureux, dans un entretien avec le secrétaire Gyler, lui découvrit le fil de toutes les conjurations, et lui nomma les principaux chefs, parmi lesquels se trouvaient plusieurs seigneurs et même quelques sénateurs. Gustave pouvait certainement, sans s'exposer au reproche d'avoir exercé une vengeance particulière, perdre d'un seul coup ses ennemis, en les livrant, comme criminels d'état, à la rigueur des lois : mais cette sévérité, devenue inutile, répugnant à son cœur, il fit pour eux ce que le meilleur ami aurait à peine osé faire ; il tarit les sources qui pouvaient conduire à la connaissance de leurs crimes, et se contenta de faire accuser Jœns d'un vol de 40 marcs, qu'il avait commis autrefois chez son maître Anderson. Ce crime prouvé, les juges condamnèrent le coupable à avoir la tête tranchée ; arrêt qui fut exécuté en présence de Gyler. C'est ainsi que finit le rôle d'un jeune homme à qui la nature avait donné de grands talens, et qui, dans des

circonstances plus heureuses, aurait peut-être joui d'un meilleur sort. Né dans la fange, élevé au milieu des forêts et des chevaux, il eut cependant l'art de se conduire avec une intelligence marquée sur le nouveau théâtre où la fortune l'avait placé, et d'y paraître digne du rang qu'on lui supposait. Ce jeune hommemontra toujours de la constance, du courage, de la présence d'esprit, et une force de caractère qui lui méritèrent la confiance, l'amour et l'estime de ceux qui servirent sa cause : la gloire seule d'avoir été pendant long-tems le rival heureux de Gustave lui donne des droits à la célébrité, et son exemple nous fait voir, d'une manière terrible, le peu d'intervalle qu'il y a en révolution du trône à l'échafaud.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

ARGUMENT.

Le calme rétabli en Suède. — Affaires de religion. — Etat des églises catholiques dans ce royaume. — Couronnement du roi à Upsal. — Cartel extraordinaire. — Démarches du Danemarck pour aplanir ses difficultés avec la Suède. — Traité fait à Lœdesœ entre ces deux puissances. — Concile d'Œrebro. — Voyage d'un dominicain suédois en Allemagne pour convertir Luther. — Mariage de Gustave avec la princesse Catherine de Saxe. — Etat de l'instruction publique en Suède. — Moyens employés pour hâter les progrès des lumières. — Correspondance de Gustave avec Luther et Mélanchton. — Nouveaux soulèvemens dans la Gothie occidentale et la Smalande, sous la conduite du grand maréchal de la cour Jœnson et de Haraldi, évêque de Skara. — Déposition de Gustave par les révoltés. — Le sénateur Bryntesson nommé roi par eux, et présenté au peuple à Larf. — Déclaration contradictoire et inattendue du peuple. — Fin de la révolte. — Aveuglement et sécurité des conjurés. — Fuite en Danemarck du grand maréchal et de l'évêque de Skara. — Assemblée des états à Strengnæs. — Jugement des conjurés. — Renouvellement des droits féodaux. — Demande et enlèvement des cloches. — Tumulte à Westeræs. — Nouveau soulèvement dans la Dalécarlie. — Son peu de durée. — Zèle du roi pour augmenter l'agriculture, le commerce et l'industrie nationale. — Traité de commerce avec la Hollande et les Pays-Bas.

Jamais Gustave, depuis son avènement au trône, n'avait encore joui d'un calme si long: il en profita pour mettre de l'ordre dans toutes

les parties de l'administration, et particulièrement dans celles de l'église. Le siège d'Upsal était vacant : les évêques de Strengnæs, Skara et Abo n'étaient pas sacrés, et le peuple tenait infiniment à cette cérémonie. Jusque là le pape, ou un de ses représentans, avait pu y présider : tout commerce avec la cour de Rome étant depuis long-tems interrompu, et les Suédois, (pour me servir de l'expression du vatican) devenus hérétiques, et par conséquent séparés de la communion catholique, on ne pouvait ni se hasarder à demander une exception à la règle, ni se flatter de l'obtenir. L'évêque de Westeræs avait, à la vérité, reçu le *pallium* du pape lui-même : mais sans une commission formelle du souverain pontife, il eût regardé comme un crime de donner la consécration à un autre évêque. Le roi leva ces scrupules par un ordre absolu, auquel le prélat obéit sans résistance.

L'exercice public de la religion offrait un singulier spectacle : peu affermis sur les articles de foi, les hommes, même les plus instruits de la nation, avaient peine à comprendre toutes les finesses et tous les détours de la théologie. Quoique l'on eût déjà adopté la simplicité du culte luthérien, les temples

offraient encore aux yeux le faste imposant des cérémonies du culte catholique. La différence d'opinions était surtout sensible dans les provinces : les prêtres célibataires, pleins de haine pour ceux qui étaient mariés, frémissaient d'horreur quand ils les voyaient célébrer le sacrifice de la messe, et quand ils entendaient, dans les baptêmes, mariages et enterremens, adresser en même tems à Dieu des prières catholiques et luthériennes, comme si toutes les manières d'invoquer l'Etre suprême n'étaient pas également bonnes. Le peuple ne voyait qu'avec peine la suppression de l'eau dans le sacrement de baptême, et celle de l'huile dans celui de l'extrême-onction. Quoique la nouvelle doctrine anéantît l'existence du purgatoire, ceux qui l'avaient adopté croyaient encore à ce lieu de peines, et faisaient constamment des prières pour le repos des ames de leurs parens et de leurs amis; les femmes surtout, naturellement plus sensibles et plus constantes dans leur tendresse, ne voulaient pas perdre le consolant espoir d'être encore utiles, après leur mort, à ceux qu'elles avaient chéris pendant leur vie : toute l'éloquence des ministres luthériens fut avec elles en défaut. En un mot, le peuple, qui

ne pense et n'agit jamais par lui-même, et qui s'en rapporte plus volontiers à ce qui frappe ses sens, tenait fortement à ces vaines cérémonies, dont les plus inintelligibles, par une contradiction ordinaire à l'espèce humaine, paraissent toujours les plus belles et les plus saintes.

La grande vénération qu'on avait généralement pour la célébration de la messe empêcha Gustave de la supprimer. Les nouveaux réglemens portaient qu'on la dirait en langue suédoise : aussitôt que le peuple comprit les prières qu'elle renfermait, elle lui devint insupportable ; cela donna même naissance à quelques troubles : afin de parer à cet inconvénient, le roi ordonna qu'elle serait indifféremment célébrée en langue suédoise ou latine, suivant la volonté des ecclésiastiques. Ce moyen, dont il avait bien prévu le succès, remplit son but : presque tous les prêtres, jaloux de lui faire leur cour, se décidèrent pour la langue suédoise, de façon que le peuple, rassuré par la liberté accordée aux ministres du culte, s'accoutuma peu à peu à cette innovation.

On fixa enfin au mois de janvier 1528 le couronnement qu'on attendait depuis si long-

tems. Le jour même de cette auguste cérémonie, le roi, voulant connaître les sentimens du sénat sur son administration, le fit assembler, et le pria de lui dire avec franchise ce qu'il en pensait. Quelques sénateurs, fidèles à la religion catholique, le conjurèrent de ne pas montrer tant de sévérité dans l'exécution des délibérations prises à l'assemblée de Westeræs, et lui témoignèrent le desir ardent qu'ils avaient de voir les couvens rétablis, le mariage des prêtres défendu, les jours d'abstinence et de jeûne observés, etc. Le roi, sans daigner répondre à leurs demandes, se rendit en grande procession à l'église cathédrale, où il prononça son serment au pied de l'autel, en présence des évêques de Westeræs, Skara, Strengnæs et Abo; serment dans lequel tous les droits de l'église catholique furent anéantis ou changés. L'évêque de Skara célébra la messe, et eut l'honneur de sacrer le roi: celui de Strengnæs prêcha. Au retour de la procession, un héraut d'armes jeta des pièces de couronnement parmi le peuple. Les fêtes, d'après les coutumes et les usages de ces tems, ne consistèrent pas en opéra, pantomimes, concerts, mascarades, bals et feux d'artifice; mais en

festins et en jeux de chevalerie, au milieu desquels treize seigneurs des plus illustres familles du royaume furent faits chevaliers.

Ces fêtes furent aussi ornées par un spectacle assez commun alors : deux colonels, nommés Sasse et Péderson, le premier allemand, et le second suédois, avaient offert leurs hommages à une veuve charmante, nommée Rynnings. Cette dame déclara que son cœur et sa main ne seraient jamais que le prix du courage, et qu'elle ne les donnerait qu'à celui qui vaincrait l'autre dans le tournois. Les deux rivaux, animés par deux grandes passions, l'amour-propre et l'amour, combattirent long-tems en présence de la cour et de leur belle, en laissant la victoire incertaine : elle se déclara enfin pour le Suédois, qui devint l'époux de la charmante veuve.

Dans l'intention de mettre fin à plusieurs difficultés encore existantes entre Frédérik et Gustave, cinq sénateurs danois se rendirent en Suède. On disputa long-tems sans s'entendre ni s'accorder ; mais les députés n'en vinrent pas moins à bout de remplir leur but principal, qui était d'obtenir de Gustave des secours contre Christiern. Frédérik calculait bien mal ses véritables intérêts, puisque dans

le besoin qu'il avait de s'unir étroitement avec une puissance qui pouvait assurer son trône encore chancelant, il paraissait éviter de faire renaître cette confiance réciproque sans laquelle toute union n'est qu'un frêle édifice que le premier orage peut renverser. Malgré cette conduite peu adroite de Frédérik, Gustave, qui se trouvait dans une position qui le mettait à l'abri de toute inquiétude de la part de Christiern, fut, dans cette occasion, la victime de cette bonhomie et de cette faiblesse qui furent toujours des taches remarquables dans sa conduite politique, et on conclut, au mois d'août 1328, un traité entre la Suède et le Danèmarck, qui fixait les secours que les deux rois se fourniraient en cas d'attaque de Christiern. Sans se plaindre du passé, sans s'occuper d'obtenir réparation des atteintes portées aux conventions précédentes, sans aplanir pour l'avenir les difficultés, Gustave montra une indifférence impardonnable, et se contenta de remettre aux députés un grand écrit qui renfermait les différens objets de contestation, auquel, comme on doit bien le penser, la cour de Copenhague ne fit que des réponses vagues et insignifiantes.

Le desir le plus ardent de Gustave était de s'éloigner peu à peu des Lubeckois, et de rendre le commerce de son royaume indépendant de celui de ces avides marchands. Il rendit à cet effet plusieurs ordonnances, et accorda une protection particulière à ceux qui établirent dans ses états des salines, et qui s'occupèrent de la culture des choux, des raves et du houblon, articles que la Suède avait jusque là tirés de l'étranger, et qu'elle était obligée de payer en numéraire suédois, qu'on ne recevait qu'au dessous de sa valeur. Il fit élever des auberges sur les grandes routes, et il fut bientôt possible de voyager dans des voitures de poste d'un lieu à un autre. Enfin, tout ce qui rapprocha les Suédois des nations policées, devint bientôt l'objet de ses soins paternels : il renouvela et augmenta infiniment les privilèges de la ville de Stockholm, en lui cédant la propriété de ses faubourgs, ainsi que celle des chantiers, moulins et étangs qui se trouvaient dans sa banlieue. Il conféra à ses magistrats le droit de juger, d'après leur conscience, dans les cas non prévuspar la loi : le *gilostube*, c'est-à-dire le lieu où s'assemblaient les négocians, devint un asile assuré, et il fut

défendu, sous les plus fortes peines, de le violer; et comme il voulait rendre sa capitale la ville la plus florissante du royaume, il ordonna que, dorénavant, aucun vaisseau des puissances du Nord ne pût débarquer ses marchandises dans un autre port que celui de Stockholm.

Il conclut aussi des traités honorables, et avantageux en même tems, avec la Hollande et la gouvernante des Pays-Bas; traités qui donnèrent à ses sujets une grande liberté de commerce. Le premier article portait que le numéraire de Suède aurait le même cours en Hollande que dans le royaume même.

Gustave ne pouvait pas souffrir le mélange dangereux et fatigant des cérémonies catholiques et luthériennes : il desirait que le service divin se fît d'une manière uniforme. Dans l'espoir de parvenir à le régler au gré de ses voeux, il assembla, en 1529, un concile géneral à Œrebro, capitale de la Néricie : outre les évêques, il s'y trouva des députés de toutes les principales communes du royaume : le chancelier Anderson y présida pour le roi. La confession d'Augsbourg, qui décida et termina, l'année suivante, les affaires de religion én Allemagne, n'avait

pas encore paru. Les Suédois peu éclairés cherchèrent en vain le fil qui pouvait les faire sortir du labyrinthe dans lequel on prenait plaisir à les perdre. Les prêtres seuls décidèrent donc des questions présentées au concile, et la plupart, soit préjugé, soit intérêt, ne voulurent pas se prêter à aucun changement. Le chancelier trouvant des obstacles auxquels le roi ne s'était pas attendu, n'osa pas prononcer le nom de Luther, et encore moins attaquer les cérémonies du culte catholique. La célébration de la messe, l'adoration des saints, la consécration de l'eau bénite et la confession furent conservées : on diminua seulement les jours de fêtes, et l'on permit la lecture et l'explication publique de la Bible. Le roi aurait bien pu employer la force dans cette circonstance; mais il préféra de laisser au tems, qui triomphe de tout, le soin d'achever son ouvrage.

Un évènement particulier va prouver combien les idées des hommes sont versatiles, et faire voir le peu de fond que l'on doit faire sur leur stabilité. Un dominicain, nommé Nicolas Hwitt, natif de Calmar, et député au concile d'Œrebro, avait hautement déclamé contre Luther et sa doctrine : indigné

contre cet innovateur, il avait résolu d'aller en Allemagne, dans l'intention de le combattre, et l'espérance de le convertir. Mais, arrivé à Wittemberg, il changea tout à fait d'opinion : frappé de l'éloquence de Luther, et de la profondeur de ses raisonnemens, il abjura la religion catholique, et revint en Suède, où il épousa une religieuse, et se montra un des plus zélés partisans du luthéranisme. Gustave le nomma évêque de Linkœping.

Ce monarque, affermi sur son trône, desirat y faire asseoir à ses côtés la princesse de Saxe, Catherine, de la maison de Lauenbourg, dont la sœur Dorothée venait d'épouser le prince héréditaire de Danemarck, Christian, fils de Frédérik. Le penchant que montrait la maison de cette princesse pour la religion luthérienne avait décidé son choix, plutôt que les nœuds qui l'avaient unie à la nouvelle cour de Copenhague. Il pria la comtesse de Hoya, sa sœur, de se rendre en Saxe, afin d'y négocier cette affaire. Le duc Magnus, père de la princesse, qui craignait encore des revers dans la fortune de Gustave, donna, après quelques réflexions, son consentement à cette alliance, se promettant

cependant de la retarder sous différens prétextes. Le roi, fatigué des délais qu'on lui faisait éprouver, envoya une flotte en Saxe pour chercher la princesse. Le duc, toujours incertain, et sans égard pour la galanterie de Gustave, demanda que l'on différât jusqu'au printems suivant. Le roi, justement offensé, fit déclarer au duc, par Siggesson, commandant de la flotte, que, si la princesse ne partait pas sur-le-champ, il renoncerait à jamais à son alliance. Cette espèce de menace décida le duc, qui consentit au départ de sa fille. L'arrivée de la princesse à Stockholm fut célébrée par toutes les fêtes alors en usage, et le jour du mariage de ces augustes époux fixé. Mais il fallait un archevêque pour la célébration, et le siège archiépiscopal d'Upsal était vacant. Les évêques et le clergé s'assemblèrent par ordre du roi dans la capitale, et, malgré la résistance du parti catholique, le ministre luthérien Laurent Pierre, fut nommé à l'archevêché d'Upsal. Gustave, afin de lui donner plus de considération encore aux yeux du peuple, lui fit épouser une de ses proches parentes, et lui permit d'avoir une garde de 50 hommes.

Depuis que Gustave tenait dans ses mains

les rênes de l'état, il avait été toujours si occupé, que l'instruction publique ne s'était pas encore ressentie de sa sollicitude pour tout ce qui pouvait rendre son royaume florissant et policé. Il n'y avait dans toute la Suède que trois misérables académies, une à Skara, et les deux autres à Linkœping et à Strengnæs. La théologie scholastique, la philosophie d'Aristote et le droit canon étaient les seules sciences qu'on y enseignait. L'administrateur Sten-Sture n'avait obtenu qu'avec beaucoup de peine, en 1476, la permission du pape d'établir une université à Upsal, et cette université avait eu, depuis cette époque, si peu d'importance, qu'elle n'en méritait pas même le nom. Les papes, par une adroite politique, avaient toujours exigé que les jeunes gens qui se destinaient aux études allassent à Rome, afin de pouvoir faire semer et germer dans leurs ames les mêmes principes. Aussi toutes les nations y avaient-elles un collège, usage qui s'est conservé parmi les catholiques jusqu'à la prise de cette ville par les Français. Malgré les fréquentes querelles des papes et des Suédois, cette institution s'était encore soutenue; mais du moment que tous les liens avec le saint-siège fu-

rent rompus par les progrès du luthéranisme, elle tomba d'elle-même. Jaloux de remédier au mal véritable qui résultait du défaut d'instruction, Gustave multiplia les imprimeries; ce qui inspira au peuple le goût de la lecture et de l'étude : il entretint une correspondance suivie avec Luther, Mélanchton et plusieurs autres théologiens célèbres, et dut à leurs conseils des idées qu'il fit tourner à l'avantage et à la prospérité de ses sujets. Des prédicateurs instruits, recommandés par eux, et cédant à l'appât des dignités et des récompenses, quittèrent l'Allemagne, et vinrent en Suède se mettre à la tête des académies, des collèges et des écoles publiques. D'après cela, on ne croirait jamais que des plans si sagement conçus aient pu éprouver de la résistance, si l'on ne connaissait l'empire si puissant de l'usage, de l'opinion et des préjugés.

Après le départ de Brask, Haraldi, évêque de Skara, était devenu l'orateur du clergé : ce prélat, qui avait toujours été attaché au parti de Gustave, céda..t à de mauvais conseils, changea tout à coup d'opinion et de conduite. Le grand maréchal Thure Joenson, qui vivait dans la Gothie occiden-

tale, et qui, entouré de puissans partisans, y méditait des projets de révolte, était parvenu à exciter le ressentiment et la vengeance de ce prélat, en lui peignant sous les plus noires couleurs l'ingratitude de Gustave, qui, par une injuste préférence, avait fait nommer Laurent Pierre à l'archevêché d'Upsal. Parmi les seigneurs westgoths qui conjuraient avec le grand maréchal, se trouvaient Oloffon, Erichson et Bryntesson, nouvellement élevés au rang de sénateurs.

Haraldi ne tarda pas de donner des preuves des nouveaux sentimens dont son cœur était agité. Gustave lui avait recommandé particulièrement les prédicateurs luthériens arrivés d'Allemagne, et témoigné le desir de les voir nommer aux places de curés. Bien loin de suivre, à cet égard, les intentions du roi, Haraldi fit abattre leurs chaires, fermer leurs écoles, et les chassa de la province. Cet acte de violence fut accompagné d'une lettre pastorale, qui déclarait nulles toutes les délibérations prises à Westeræs, frappait d'hérésie les projets de Gustave, et appelait le jugement du pape sur cette grande affaire.

Pendant que les conjurés ecclésiastiques, cachés sous le voile de la religion, sonnaient

partout le tocsin, les séculiers se disposaient à prendre les armes. Il était facile aux seigneurs suédois, par le droit qu'ils avaient sur leurs vassaux, de rassembler en un moment une force armée : en conséquence, les révoltés se trouvèrent bientôt à la tête de mille hommes, avec lesquels ils s'emparèrent du grand chemin près de Hofwa, afin de fermer toute communication avec Stockholm, et de pouvoir ensuite agir avec sûreté. Dès que les habitans de la Smalande, naturellement inquiets, eurent appris cette insurrection, ils prirent les armes, massacrèrent les officiers du roi, et occupèrent les passages les plus importans de leur province. La comtesse de Hoya revenait à cette époque de Saxe : elle n'eut pas plutôt mis le pied dans la Smalande, qu'elle se vit arrêtée avec toute sa suite. La ville de Jœnkœping voulut se signaler dans cette révolte : elle écrivit une circulaire, au nom de toute la Smalande, aux habitans de la Gothie orientale et de la Dalécarlie, pour les engager à suivre son exemple. Gustave, dans cette circulaire, était peint comme un tyran barbare, qui, non content d'avoir fait périr, de la manière la plus cruelle Knut et Sunnanvæder, avait violé tous les sacremens,

abattu les églises, volé les couvens, dispersé les évêques, et dépouillé ses sujets.

Plus aveuglés que prévoyans, les habitans de la Smalande nommèrent bourgmestre de Jœnkœping Nils Arwidson, et le choisirent bientôt après pour leur chef. Ce seigneur, toujours fidèle à Gustave, n'accepta ces places que pour mieux l'instruire de ce qu'on tramait contre lui. Le grand maréchal invita ses trois fils à embrasser sa cause; les deux plus âgés, Jean et Lars, étaient sénateurs, et le plus jeune, Jœran, grand prévôt de la cathédrale d'Upsal. Celui-ci se réunit à son père; mais les deux autres remirent sa lettre au roi, sans l'avoir décachetée. Inconsolables de la conduite de l'auteur de leurs jours, et de celle de leur frère, ils ne tentèrent aucune représentation auprès du premier, dont ils connaissaient le caractère entier et infléxible, mais ils écrivirent au dernier, et le conjurèrent de renoncer à ses perfides desseins. Gustave, voulant donner à ces deux frères une preuve non équivoque de sa satisfaction et de son attachement, eut la bonté d'écrire de sa main à Jœran, pour l'exhorter à rester tranquille. Sourd aux représentations de ses frères, insensible à la clémence du roi, cet

ecclésiastique arma cent hommes, qu'il conduisit en Helsingie, excitant partout le peuple à se soulever, et publiant le manifeste de son père. A l'exemple de Brask, il chassa tous les ministres luthériens, et fit arrêter les officiers du roi à l'instant où ils étaient à l'église : ils furent conduits, par ses ordres, à Boldnæs, et gardés par ses gens dans la cour du presbytère : mais un brave curé de la paroisse voisine de Norrala, nommé Erik, indigné de la conduite des rebelles, entreprit de délivrer les prisonniers, et eut le bonheur d'y parvenir. Il assembla les habitans de sa paroisse, leur peignit avec chaleur l'injustice de l'insurrection, leur rappela leurs devoirs et leurs sermens, et les électrisa, au point qu'ils consentirent à le suivre et à marcher contre Jœran. Arrivé à Boldnæs, il assiégea le presbytère : les gardes, effrayés, rendirent la liberté aux prisonniers, et le grand prévôt, se voyant abandonné, se sauva, par une porte de derrière, dans une forêt voisine. Erik, qui ne voulait pas laisser sa victoire infructueuse, refusa de donner quartier aux soldats de Jœran, s'ils ne remettaient ce chef rebelle entre ses mains. On le poursuivit; il fut bientôt arrêté et conduit à Stockholm.

La révolte continuait toujours, et les conjurés poussaient même l'audace jusqu'à s'occuper du choix d'un nouveau roi. Le grand maréchal Jœnson aurait bien desiré s'asseoir sur le trône; mais, connaissant le peu d'attachement du peuple pour lui, il porta fortement, soutenu dans ses desseins par l'évêque Haraldi, les regards des conjurés sur un de ses parens nommé Bryntesson, d'un esprit et d'une éloquence rares, et dont le mérite devait réunir les suffrages des Suédois.

Ce seigneur, qui devait à Gustave son élévation au rang de sénateur, et qui était comblé des bienfaits de ce monarque, eût la faiblesse d'accepter la couronne qui lui était si indiscrètement offerte : sans attendre même que le succès eût légitimé une entreprise si téméraire, il s'entoura de gardes, tint une cour brillante, donna des récompenses nationales, et invita tous les Suédois à porter leurs plaintes devant son tribunal suprême. Il prit le titre imposant de protecteur de la religion catholique, et fit une proclamation dans la Gothie, par laquelle il enjoignait à tous les nobles, bourgeois et paysans propriétaires dans cette province,

de se rendre, le 27 avril 1524, à Larf. On y accourut de tous côtés. Jœnson, dans un discours, dont il se promettait le plus grand effet, peignit la conduite de Gustave sous les plus affreuses couleurs, le déclara, en sa qualité de grand maréchal du royaume, indigne de la couronne, et annonça le choix d'un nouveau roi, qui devait, disait-il, ramener le bonheur et la consolation dans les campagnes, relever les couvens, rappeler les évêques, et rendre à l'église son antique splendeur. Il finit par annoncer à l'assemblée que, sitôt qu'elle aurait rétracté le serment fait à Gustave, on lui présenterait un monarque digne de gouverner le royaume. On remarqua pendant tout son discours, et particulièrement pendant les dernières phrases, un mécontentement général, auquel on ne s'était pas attendu. Les paysans, dont la morale se ressent toujours de la simplicité dans laquelle ils vivent, et qui ne trouvaient rien que de juste et de légitime dans leur révolte contre le roi, regardèrent cependant comme un crime l'abjuration de leurs sermens. L'évêque de Skara, qui craignait que leurs scrupules ne nuisissent à ses projets, prit la parole pour les lever,

et leur dit : « Si vous vous faites un cas de
« conscience de l'abjuration de vos sermens,
« je vous en relève, et m'engage solem-
« nellement à obtenir du saint-père la con-
« firmation de la dispense que je vous
« donne aujourd'hui. »

Le prélat, qui comptait fermement sur l'approbation du peuple, se vit trompé dans son attente : il arriva même que la tournure qu'il avait voulu donner à cette affaire déplut aux mécontens. Les partisans de Gustave, s'apercevant de cette disposition des esprits, reprirent courage, et s'écrièrent : « Qui d'entre
« nous peut être assez injuste pour accuser le
« roi ? N'avons-nous pas eu sous son règne
« toute la protection que nous avions droit
« d'en attendre ? sa déclaration seule ne
« doit-elle pas nous tranquilliser, et nous
« interdire l'examen d'une doctrine que
« nous ne sommes pas en état de juger ?
« On nous propose de choisir un nouveau
« roi ; mais avant de prendre ce parti, ne
« devons-nous pas examiner si de pareils
« changemens sont réellement avantageux à
« la nation ? de quoi pouvons-nous nous
« plaindre ? irons-nous, lorsque nous jouis-
« sons, grâce à la sagesse du gouvernement,

« des douceurs de la paix, nous replonger
« dans les malheurs de la guerre? Ah! re-
« jettons plutôt les conseils perfides de ceux
« qui ne se disent nos amis que pour nous
« égarer. Et vous, nobles, vous qui par-
« tagiez de bonne foi notre erreur, re-
« noncez à un plan dont tout Suédois doit
« craindre les suites funestes; rendez à Gus-
« tave une confiance qu'il n'a jamais mé-
« rité de perdre: votre repos, votre inté-
« rêt, tout vous l'ordonne. Mais craignez,
« si vous tardez plus long-tems à vous dé-
« clarer en sa faveur, que cette assemblée,
« émue par la vérité de mon discours, ne
« vous compte parmi ses ennemis. » A ces
mots, on entendit de toutes parts le peuple
s'écrier: « Gustave est notre roi; nous vou-
« lons qu'il règne sur nos personnes, comme
« il règne sur nos cœurs, et nous jurons
« de le défendre contre ceux qui voudraient
« méconnaître son autorité. » Après cette
déclaration formelle, qui porta le trouble
et l'effroi dans l'ame des conjurés, le peuple
se sépara. Les premiers, cependant, s'esti-
mèrent fort heureux de ce que l'orateur
du peuple n'avait pas eu l'idée de les faire
arrêter pour les livrer au roi. . . . . .

Sitôt que les habitans de la Smalande eurent appris l'issue de cette assemblée, ils perdirent courage, mirent bas les armes, et rendirent la liberté à la sœur du roi, qui reprit à l'instant la route de Stockholm. Il est bon de faire connaître une des causes qui influa le plus sur les évènemens de Larf : les Dalécarliens avaient été invités à faire cause commune avec les révoltés; mais loin de répondre à cette invitation, ils s'étaient assemblés à Tuna, où ils avaient déclaré formellement qu'ils désapprouvaient cette insurrection, et fait passer une circulaire aux habitans de la Smalande et de la Gothie occidentale, pour les engager à rentrer dans le devoir.

Gustave, qui avait bien prévu que cette révolte ne serait pas de longue durée, avait tout observé d'un œil attentif, sans prendre aucunes mesures défensives : il s'était contenté de se faire instruire des démarches des conjurés, et avait été si bien servi, que plusieurs de leurs lettres étaient tombées entre ses mains. Quoique cette dernière circonstance leur fût inconnue, le grand maréchal, l'évêque Haraldi, et les autres conjurés se livrèrent au plus grand

désespoir ; mais rien n'égala celui de Bryntesson, qui fut contraint de renoncer à la majesté royale, et de renvoyer sa garde et sa suite. Sentant la nécessité de songer à leur propre sûreté, tous ces chefs étaient sur le point de quitter la Suède, lorsqu'une circulaire du roi, dans laquelle, sans nommer directement personne, il invitait les habitans du royaume à ne point prendre de part à l'insurrection de Larf, les rassura. Ils pensèrent ou que le roi n'était pas bien informé de ce qui venait de se passer, ou que, du moins, il n'avait point contre eux de preuves légales : ils changèrent alors de dessein, et résolurent de rester tranquillement dans leur patrie.

Les habitans de la Smalande, ainsi que ceux de la Gothie occidentale, avaient, à la vérité, renoncé à toute idée d'insurrection ; mais cédant aux instigations des prêtres, ils se crurent autorisés à profiter de l'erreur qu'ils avaient commise, pour former des demandes, espérant que le moment était favorable pour les obtenir : ils envoyèrent donc des députés à Stockholm, qui témoignèrent au roi le desir qu'avaient leurs commettans de voir leurs anciennes

lois conservées, la religion catholique dans toute son intégrité, et un oubli général du passé. Plusieurs sénateurs furent d'avis de rejeter avec mépris leurs demandes : mais Gustave, toujours porté à la douceur, y acquiesça, avec la restriction que les délibérations prises à Westeræs auraient leur plein effet.

Le grand maréchal apprit enfin que les lettres qu'il avait écrites à ses fils étaient entre les mains du roi : trop fier pour implorer son pardon, il prit la fuite, accompagné de l'évêque de Skara. Tous deux se mirent sous la protection du roi de Danemarck. Les autres chefs de la révolte, ne manquant pas de jeter toute la faute sur les fugitifs, saisirent cette occasion pour reparaître à la cour. Gustave, voulant donner aux fils du grand maréchal une preuve de son attachement et de sa reconnaissance pour leur fidélité, eut la bonté d'écrire à leur père, lui assurant l'oubli du passé, et un asile assuré dans ses terres, s'il voulait revenir à Stockholm. Jœnson se contenta de répondre de bouche au courrier qui lui apporta la lettre du roi : « qu'il ne « desirait aucun pardon ; que son plan avait

« été de renverser Gustave du trône ; qu'il « y persistait et y persisterait jusqu'à la « mort. »

Gustave, n'étant pas dans l'intention de punir les autres conjurés, voulut cependant leur donner un moyen de lui prouver leur repentir : il demanda aux sénateurs Oloffon, Thure Erichson et Bryntesson une adhésion, par écrit, aux délibérations de Westeræs. Craignant qu'une pareille adhésion ne fût envisagée comme un aveu de leur faute, ces coupables sénateurs eurent l'imprudence de se refuser aux desirs de Gustave, et d'en appeler à une assemblée des états pour y mettre leur innocence dans tout son jour.

Le roi consentit à leurs demandes avec d'autant plus d'empressement, qu'une assemblée des états était pour le moment indispensable. Ils furent convoqués à Strengnæs en 1529. Gustave y fit part lui-même des griefs qu'on lui reprochait, et répondit en particulier sur chacun d'eux : il communiqua à l'assemblée les raisons qui l'avaient déterminé à diminuer le luxe des évêques, ainsi que les revenus de l'église, et à abolir la plus grande partie des couvens. Quant au reproche qu'on lui faisait d'avoir épousé une princesse pro-

testante, il dit qu'il s'était cru permis de faire un acte sur lequel les lois de l'état ne prononçaient rien.

Après la réponse du grand maréchal, il ne restait d'autre parti au roi que de remettre aux états l'examen de la conduite de ce grand criminel : son procès fut instruit, et l'arrêt porté contre lui s'étendit aussi sur l'évêque de Skara, et les condamna tous deux à perdre la fortune, l'honneur et la vie. Bryntesson et les autres chefs de la révolte qui étaient restés tranquillement dans le royaume, ne durent plus s'attendre à être ménagés. Le premier, dans la ferme persuasion qu'il n'existait point de preuves contre lui, chercha à se justifier, jura qu'il n'avait pris aucune part à l'insurrection de Larf, et dit que, si sa conscience n'avait pas été tranquille, il aurait accompagné le grand maréchal et l'évêque de Skara dans leur fuite. Gustave écouta sa justification sans l'interrompre; mais quand il eut cessé de parler, il le pressa de faire l'aveu de son crime, et d'en implorer le pardon, lui promettant d'étendre cette faveur sur ses amis, Oloffon et Erichson. Ce conseil n'ayant fait aucun effet, le roi dit : « Hé bien! puisque vous re-
« fusez une grâce que je voulais vous accorder

« encore, quelle peine voulez-vous encourir si « l'on vous prouve que vous êtes coupables ? « — Celle que prescrit la loi, répondirent-ils : « la mort. » Le roi alors leur montra leurs lettres, qui dévoilaient la trahison dont ils s'étaient rendus coupables. Frappés comme d'un coup de foudre, ils tombèrent à ses pieds : mais il était trop tard ; ils furent condamnés à mort, et conduits à Stockholm pour y être décapités. Les frères de Thure Erichson, cependant, firent tant auprès du roi, qu'ils obtinrent sa grâce.

Le grand maréchal et l'évêque de Skara étaient oubliés, et s'ils fussent restés tranquilles, Gustave eût peut-être renoncé à jamais au dessein de les poursuivre ; mais ces misérables, qui ne respiraient que haine et vengeance, gagnèrent des scélérats, et les payèrent pour incendier les châteaux de ceux qui s'étaient montrés les plus zélés partisans du roi. Ce nouveau crime ne tarda pas à être découvert. Gustave, justement irrité, demanda que les coupables lui fussent livrés. Frédérik chercha de vaines excuses pour s'y refuser. Mais les représentations de la cour de Suède devenant plus sérieuses, le monarque ordonna à

Bryntesson et à l'évêque de Skara de quitter sur-le-champ ses états. Trolle fut compris dans cet ordre, et se réfugia, ainsi que les deux premiers, chez Albrecht, duc de Mecklenbourg, parent de Christiern, qui se fit un plaisir de les recevoir.

La pénurie où se trouvait le trésor public, la nécessité de former des établissemens, et surtout les obligations qu'on avait contractées avec Lubeck, (obligations qui, faute d'être remplies, mettaient les Lubeckois dans le cas de s'emparer de la marine suédoise) forcèrent Gustave d'avoir recours à un moyen inexcusable dans d'autres circonstances. Parmi ceux qui avaient trempé dans la dernière conjuration, plusieurs, aussi coupables que Bryntesson et Oloffon, méritaient le même sort : on leur accorda la faculté de se racheter de la peine de mort par des amendes, qui furent versées dans le trésor public. Le bourgmestre de Wadstena se trouva encore fort heureux d'y sacrifier la plus grande partie de sa fortune.

Si les besoins de l'état exigèrent de Gustave cette condescendance à l'égard des coupables, ils lui donnèrent aussi lieu de faire à la noblesse de justes réclamations sur des sommes annuelles que, depuis la guerre civile, elle

s'était crue dispensée de payer. Des forêts immenses, qui couvraient la plupart des provinces du royaume, lui avaient été données dans le neuvième siècle à titre de fiefs relevans de la couronne, sous la condition de verser, dans le trésor royal, une somme déterminée : le roi demanda l'exécution des traités faits par ses prédécesseurs, ou sa rentrée dans les fiefs. La noblesse, qui redoutait les recherches qu'occasionneraient de semblables mesures, s'assembla, et convint avec le chancelier de payer dix marcs d'argent pour chaque terre devant un cens à la couronne. Cela produisit une somme assez considérable, mais insuffisante pour le vide qu'on avait à remplir. Il fallut chercher d'autres ressources : le roi se décida à prendre dans toutes les villes la seconde cloche de chaque église, et obtint à ce sujet l'agrément du grand chapitre d'Upsal. En conséquence, le jour de la Saint-Jean, 1530, il partit de chaque ville une cloche, qui fut conduite à Calmar et à Suderkœping, pour y être embarquée et transportée à Lubeck. Les villes étant peu nombreuses, ce secours ne suffit pas encore : on se vit donc forcé de le demander également aux villages ; mais on laissa la liberté aux paysans de racheter leurs cloches

pour un prix convenu. Dans les villages où il ne s'en trouva qu'une, ils ne payèrent que demi-droit. On leva aussi sur eux la dîme ecclésiastique : ce qui se fit sans obstacle, par la longue habitude qu'ils avaient de cet impôt.

La crainte que le clergé ne profitât de la simplicité du peuple pour donner une fausse interprétation à l'ordonnance qui concernait les cloches, fit prendre quelques précautions dont on eut lieu de s'applaudir. On envoya dans les différentes provinces du royaume des hommes jouissant de la faveur du peuple, pour leur représenter la nécessité de cette ordonnance, et l'avantage qu'il en retirerait par la diminution de ses charges envers l'état. Les députés ne manquèrent pas de lui observer que les cloches n'étaient point une chose sacrée, mais un instrument dont on était convenu de se servir pour appeler les fidèles au service divin. Les Dalécarliens ne firent aucune résistance, et laissèrent paisiblement dégarnir leurs clochers ; mais les prêtres, toujours attentifs aux moindres mouvemens de Gustave, ne tardèrent pas à changer les dispositions de ces bons habitans : ayant à leur tête un des plus riches propriétaires de la Dalécarlie, nommé Mans Nilson, ils se réunirent

aux ennemis de Gustave, et fomentèrent une révolte, dont ils avaient déjà jeté les premières semences en d'autres lieux. Pour réussir dans leurs desseins, ils répandirent parmi les Dalécarliens des lettres de Thure Jœnson, de Brask, d'Haraldi et de Trolle, dans lesquelles Gustave était traité de tyran, d'ennemi de la religion, et où on annonçait l'arrivée très-prochaine de Christiern, marchant contre la Suède à la tête d'une armée impériale.

Nilson, qui de grand partisan du roi était devenu son plus mortel ennemi, était en correspondance secrette et suivie avec les fugitifs rebelles, et secondait leurs desseins de toutes ses forces. La haute considération dont il jouissait en Dalécarlie engagea ses habitans à le choisir pour leur chef; mais il refusa cet honneur. La première démarche des révoltés fut de se porter sur Westeræs, pour y reprendre les cloches qu'ils avaient livrées sans contrainte et sans regrets. Oubliant l'issue de leur dernière insurrection, le bel exemple de fidélité qu'ils avaient donné, et la conduite généreuse de Gustave envers eux, ils se précipitèrent en foule dans la ville. La présence du roi ne les empêcha pas de se livrer aux plus grands désordres, de s'exhaler en reproches contre

lui, et de maltraiter le grand bailli Erichson et les autres magistrats qui voulurent leur faire quelques représentations. Gustave, qui n'avait pas assez de troupes auprès de lui pour agir d'une manière efficace, et qui connaissait le caractère des paysans, que la crainte seule pouvait vaincre, resta tranquille spectateur d'un tumulte dont la cause n'était pas bien importante, et qui n'était au fond qu'un simple délit de justice. Le mauvais exemple des Dalécarliens ne fut cependant pas suivi : les autres provinces donnèrent leurs cloches, ou payèrent, ce qui remplit le but, en fournissant les moyens de s'acquitter envers les Lubeckois.

Le peu de résistance que les Dalécarliens trouvèrent à Westeræs les rendit plus téméraires, et fut cause qu'ils se portèrent aux derniers excès : ils se dispersèrent en petites bandes, et pillèrent les châteaux du roi, ainsi que ceux de ses partisans; ils envoyèrent une circulaire dans tout le royaume, où ils invitaient les Suédois à se rendre à Arboga, pour y prendre la défense de la religion. Cette circulaire, qui commençait ainsi : *Nous, travailleurs aux mines de cuivre, et habitans réunis de la Dalécarlie*, finissait par ces mots : *Cette circulaire doit*

aller d'homme à homme par tout le royaume, au risque de la fortune et de la vie. Gustave, qui était sans inquiétude sur le compte des autres provinces, suivit dans cette circonstance un plan tout particulier : il laissa agir les Dalécarliens, qui s'attendaient toujours à le voir arriver avec des troupes, et qui s'étaient préparés à le recevoir ; mais ils furent trompés dans leur attente, et ne virent paraître personne. Tout le monde était dans l'étonnement de cette inactivité du roi, lorsque l'évènement prouva bien sa prudence et la profondeur de sa politique. Aussi répondait-il toujours à ceux qui lui parlaient des progrès des rebelles : « C'est aujourd'hui le tour des « Dalécarliens, le mien viendra ensuite. » En effet, les Dalécarliens, accoutumés au travail, furent bientôt las de cette vie oisive; ils commencèrent à regretter leurs femmes, leurs enfans, leurs chaumières, et quittèrent peu à peu leur chef, pour aller retrouver des objets si chers. Ils voulaient, à la vérité, avant de s'en retourner dans leurs plaines, faire deux conditions à Gustave; la premiere, « qu'il n'enverrait jamais de troupes « sur leurs frontières, sans leur consente- « ment ; » la seconde, « que tous les com-

« mandans et magistrats de la Dalécarlie « seraient naturels du pays. » Mais personne n'ayant été assez hardi pour oser porter ces conditions à Stockholm, la révolte cessa par la retraite des révoltés.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE DIXIÈME.

ARGUMENT.

Nouvel armement de Christiern secouru par les Hollandais, et départ de sa flotte pour la Norwège. — Son débarquement auprès d'Opslo. — Prise de Carlsborg et de Congel. — Activité des Suédois fugitifs. — Arrivée d'une flotte danoise en Norwège. — Défaite de Christiern, et sa position critique. — Assassinat du grand maréchal Jœnson. — Pourparlers et traité entre Christiern et l'amiral danois Gyllenstierna. — Violation du traité, et arrestation de Christiern. — Rupture avec la Hollande, à cause des secours fournis par elle à Christiern. — Tranquillité en Suède. — Les Dalécarliens punis de leur dernière révolte. — Mort de Frédérik, roi de Danemarck. — Evènemens à Lubeck. — Conduite de cette ville avec la Suède. — Ses suites. — Trahison du comte de Hoya, et sa fuite de Suède. — Destin du jeune Sture en Allemagne, et son patriotisme. — Dispute pour la couronne de Danemarck. — Guerre des Lubeckois contre le nouveau roi de Danemarck Christian, pour le rétablissement de Christiern. — Christian, proclamé roi en Jutland et en Fionie. — Marche d'une armée, commandée par Christophe d'Oldenbourg, en Sélande et en Scanie. — Arrivée d'une flotte danoise aux côtes de Sélande. — Christiern, prisonnier, proclamé roi. — Sort de la flotte suédoise dans la mer Baltique. — La ville de Lubeck bloquée. — Suites de ce blocus. — Projet de renverser Gustave de son trône. — Négociations manquées entre Christian et le comte d'Oldenbourg. — Entrée des Suédois en Scanie. — Grande bataille près d'Helsinbourg, où les Danois et les Suédois réunis obtiennent l'avantage. — Suites intéressantes de cette victoire. — Défaite des ennemis près d'Odensée. — Mort du comte de Hoya et de Trolle. — Projets de Meyer contre la Suède. — Son arrestation et son exécution. — Voyage de Christian à Stockholm. — Traité entre les deux souverains. — Paix séparée conclue entre le Danemarck et Lubeck. — Mauvais traitemens que l'on fait éprouver aux Suédois.

Une petite guerre survenue entre deux princes de la Frise occidentale, mais qui fut

bientôt suivie de la paix, remit à Christiern les armes à la main : aidé d'un secours de 40,000 florins que lui fit passer l'empereur, et de plusieurs sommes considérables qu'il avait empruntées en Hollande, il prit à sa solde les troupes des deux princes pacifiés, et se trouva, par ce moyen, à la tête de 10,000 hommes et de trente vaisseaux de guerre, avec lesquels il partit en octobre 1531, de Mardyk. Quoiqu'il fût assez vraisemblable qu'il porterait toutes ses forces sur le Danemarck, il voulut avoir l'air de menacer aussi la Suède. Frédérik, plein d'inquiétude, s'adressa à Gustave, qui lui refusa les secours qu'il lui demandait, sous le prétexte qu'il était forcé de pourvoir lui-même à sa propre défense.

Le plan de Christiern était de marcher d'abord contre la Norwège : ce royaume, où Trolle s'était rendu d'avance afin d'y préparer les esprits, promettait une conquête prompte et facile. Les Suédois fugitifs, et particulièrement le ci-devant grand maréchal Jœnson, avaient confirmé Christiern dans cette idée flatteuse, lui disant que le peuple, au désespoir des changemens faits à la religion, l'attendait comme son libérateur. Ils

l'assurèrent que les troupes mêmes viendraient, dès qu'il paraîtrait, se ranger sous ses drapeaux, les partisans de Gustave ne consistant qu'en un très-petit nombre d'officiers luthériens, enrichis des dépouilles de l'église. Ces belles paroles séduisirent Christiern, au point de lui faire penser qu'on oublierait ses perfidies et ses cruautés. Son début cependant ne fut pas heureux : la tempête jeta sa flotte sur les côtes de la Hollande ; plusieurs de ses vaisseaux périrent, et lui-même fut sur le point d'être englouti dans les flots. Malgré ces obstacles, il parvint, avec la plus grande partie de sa flotte, jusqu'à Opslo, (1) où il débarqua. Il vit à son arrivée qu'il n'avait rien à craindre, non-seulement des troupes trop peu nombreuses pour lui résister, ni des habitans naturellement peu disposés en faveur de Frédérik, mais tout à espérer d'un parti, à la tête duquel étaient l'archevêque de Drontheim et plusieurs autres évêques, tous puissans dans le pays. Le grand maréchal Jœnson et Haraldi le secondèrent

(1) Château fort, situé vis-à-vis les îles Danoises, réunion ordinaire des princes du Nord dans leurs guerres contre le Danemarck.

aussi de tout leur pouvoir, et cherchèrent, en faisant circuler des écrits séditieux sur les frontières de la Suède, à y exciter une insurrection ; mais leurs tentatives furent vaines, et leurs écrits ne firent aucune impresssion.

Aussitôt que l'on fut informé du débarquement de Christiern à Opslo, les évêques, les sénateurs et les premiers magistrats de la Norwège se hâtèrent de se rendre dans cette ville, pour montrer leur soumission à ce roi, bien indigne de tant d'égards. Les premiers ordres de ce barbare furent l'incarcération de ses ennemis, et la saisie, en son nom, des revenus de l'état. Il divisa ses troupes, dont une partie s'empara d'Olofsborg, ainsi que des châteaux de Carlsborg et de Congel. Celle qui marcha contre Bohus et Agershus entoura ces deux châteaux, mais ne put s'en emparer : la dureté de l'hiver, qui se fit sentir vivement cette année, empêcha de suivre pour le moment les opérations militaires.

Gustave, sans perdre de tems, envoya des troupes aux frontières de la Norwège, ainsi que des lettres d'exhortation aux habitans de la Scanie et de la Hollande, pour les engager à rester fidèles à Frédérik. L'ambassadeur de

ce dernier ne cessait de représenter au roi de Suède la nécessité d'agir de concert avec un ennemi commun, dont l'attaque, disait-il, était plutôt dirigée contre ses états que contre ceux de son maître. Sans croire à ce danger, Gustave n'en consentit pas moins à prendre avec Frédérik les mesures de défense nécessaires, dans l'intention de dissiper un rassemblement de Suédois mécontens, qui s'était formé auprès de Christiern.

Incertain du parti que Gustave prendrait dans cette circonstance, le pusillanime Frédérik avait quitté sa résidence, et s'était sauvé dans le Holstein. Sa fuite avait laissé le royaume en proie aux plus grands troubles: les rênes de l'état étaient entre les mains de quelques sénateurs divisés d'opinion et d'intérêts qui, plus occupés de leurs disputes que de s'opposer aux progrès de Christiern, lui avaient donné tout le tems de s'établir fortement en Norwège. Dès qu'il y crut sa puissance assez affermie, ce monarque ne cacha plus les projets qu'il avait sur la Suède, et déclara, dans un manifeste répandu avec profusion par les agens de Trolle, que, corrigé par l'infortune, il espérait pouvoir réparer ses erreurs en embrassant la dé-

fense de la religion catholique contre celui qui s'en montrait le persécuteur. Ceux d'entre les Dalécarliens, qui n'avaient pas encore adopté le luthéranisme, dupes de tant d'hypocrisie, n'attendaient que son arrivée pour se réunir à lui : mais la neige qui couvrait alors la chaîne de montagnes qui sépare la Norwège de la Dalécarlie, empêcha cette réunion si desirée. On en vint cependant plusieurs fois aux mains sur les frontières. Christiern ne fut pas heureux dans ces différentes attaques, et les succès constant qu'obtinrent sur lui les Suédois, lui ôtèrent tout le courage nécessaire à l'accomplissement des grands projets qu'il avait conçus.

Au printems de l'année suivante, on vit paraître dans la mer Baltique une flotte danoise, à laquelle s'étaient réunis quelques vaisseaux de Lubeck. Cette flotte se trouvait, sous les ordres de Gyllenstierna, évêque d'Odensée, homme inepte, incapable de commander, et qui, loin de profiter des avantages que lui donnait la position critique de Christiern, trembla devant l'ennemi qu'il aurait pu si facilement détruire. Tous ses exploits se bornèrent à mettre à terre les troupes qu'il avait à bord, et à

brûler dans le golphe de Bohus, quelques vaisseaux de transport que Christiern y avait fait entrer. Cependant le débarquement des troupes danoises remplit de terreur l'ame du tyran, qui se voyait déjà environné par elles, au milieu des montagnes et des neiges. Il n'osa pas hasarder le combat : cette pusillanimité le perdit. Dans l'impossibilité de se procurer des vivres, la disette se fit sentir d'une manière effrayante dans son armée : ses soldats, périssant de froid et de misère, murmurèrent d'abord, et ne connurent bientôt plus de discipline ; des corps entiers, ayant leurs officiers à leur tête, passèrent du côté des Danois. Christiern, qui avait trop compté sur les belles promesses des Suédois fugitifs, reconnut son erreur : furieux contre Jœnson, qui avait le plus flatté ses espérances, il éclata contre lui en reproches ; et le lendemain d'une scène violente qu'ils eurent ensemble, on trouva le corps de ce dernier sans tête, au milieu de la rue. On pensa généralement qu'il avait été assassiné par Christiern lui-même. Telle fut la fin d'un homme qui, élevé au rang de grand maréchal du royaume, aurait pu jouir toute sa vie de la considération attachée à cette place éminente, mais

qui, cédant à deux funestes passions, l'ambition et la vengeance, perdit, en se révoltant contre son bienfaiteur, la fortune, l'honneur et la vie ; exemple frappant et terrible pour les ingrats, qui échappent rarement au châtiment que mérite un crime qui déshonore l'humanité.

L'arrivée d'une armée suédoise en Norwège acheva de porter le désespoir dans le cœur de Christiern, qui, après avoir mis le feu à son camp, se sauva à Opslo, d'où il écrivit à Gyllenstierna pour entrer en négociation avec lui. Le traité qu'ils conclurent, au mois de juillet 1532, renfermait les conditions les plus singulières. Il y était dit :

1°. Que Christiern obtiendrait un sauf-conduit pour se rendre à Copenhague, afin d'y signer une convention avec Frédérik lui-même :

2°. Que, jusqu'à la signature de ladite convention, la partie méridionale de la Norwège resterait au pouvoir de Christiern, et qu'aucun de ceux qui avaient pris parti pour lui ne seraient ni recherchés ni punis.

3°. Que, dans le cas où Frédérik décéderait avant que ces arrangemens fussent terminés, Christiern pourrait, si les Danois y consen-

taient, remonter sur le trône, et qu'on lui en faciliterait même tous les moyens.

Christiern, habile à profiter de la faiblesse de Gyllenstierna, à qui Frédérik avait donné des pleins pouvoirs, demanda et obtint également un sauf-conduit pour deux cents personnes de sa suite. Par ce moyen, Trolle et les autres Suédois rebelles purent retourner en sûreté en Danemarck.

Gustave ne fut instruit de ce traité, si préjudiciable aux intérêts des deux royaumes, que lorsqu'il fut conclu. Ne pouvant s'y opposer pour l'instant, il cacha son ressentiment, et permit même aux troupes danoises de passer par la Suède pour se rendre dans leur patrie.

Aussitôt que Christiern eut reçu son sauf-conduit, il partit pour Copenhague. Mais à son arrivée, il se vit cruellement trompé dans son attente : loin de lui permettre de débarquer dans la capitale, comme on en était convenu, on lui enjoignit de faire voile vers le Holstein, lui disant que Frédérik l'attendait dans cette province, pour finir avec lui les négociations entamées. Ce dernier, dont l'effroi se trouvait tout à fait calmé, ne voulut pas reconnaître le sauf-conduit : il

prétendit qu'il avait été donné sans son autorisation, et que, dans tous les cas, il se croyait dispensé de tenir sa parole, puisque Christiern avait le premier manqué à la sienne en répandant chez l'étranger, au mépris des conditions faites avec Gyllenstierna, des écrits injurieux à sa personne. Il s'appuya encore d'une protestation de Gustave contre tout ce qui s'était passé. En conséquence, Christiern fut arrêté et conduit au château de Sunderbourg, où on le traita avec la dernière rigueur.

Il serait difficile d'exprimer la joie générale que causa l'arrestation d'un monstre souillé des crimes les plus horribles. Gustave lui-même ne vit pas d'un œil indifférent la chûte de son ennemi, et l'impossibilité où il était de former de nouvelles tentatives : il joignit ses instances à celles des états de Suède, de Danemarck et de Holstein, pour obtenir de Frédérik un engagement par écrit de ne jamais lui rendre la liberté. Les villes anséatiques exprimèrent le même vœu. L'empereur et les autres parens de Christiern, las de prendre le parti d'un lâche sans honneur et sans foi, l'abandonnèrent à son déplorable sort, et ne tentèrent rien pour le tirer de

captivité. Il arriva à Christiern ce qui arrive ordinairement à ceux qui tombent dans le malheur : ses amis, si toutefois on peut donner ce nom à Trolle et aux Suédois mécontens qui s'étaient réunis à lui, le laissèrent gémir sous le poids de ses chaînes, et, ne pensant qu'à leur propre sûreté, quittèrent le Danemarck, pour chercher un asile dans le Mecklenbourg.

Les Hollandais, qui avaient fondé un grand espoir sur le bonheur des armes de Christiern, s'étaient crus dispensés de tenir leur traité d'alliance avec Gustave, et avaient donné à son ennemi les secours les plus soutenus. Gustave voulait absolument leur déclarer la guerre ; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'on parvint à le détourner de cette résolution, et à rétablir l'union entre les deux puissances. Il n'était pas moins mécontent de Marie, gouvernante des Pays-Bas : mais cette princesse lui donna les plus grandes assurances que ni elle ni ses sujets, en général, n'avaient pris aucune part aux entreprises de Christiern, et lui promit de faire punir, suivant la rigueur des lois, quelques particuliers qui, malgré ses défenses, s'étaient permis une conduite si condamnable et si contraire à ses sentimens.

Toute inquiétude de la part de l'étranger étant dissipée pour la Suède, Gustave crut qu'il était tems de punir les Dalécarliens, qui croyaient fermement que leur dernière insurrection était oubliée ; il se mit à la tête d'un corps de troupes assez considérable, et se trouva, au mois de janvier 1523, sur les frontières de la Dalécarlie, avant que les habitans eussent eu la moindre nouvelle de son approche. Assez heureux pour surprendre dans leur demeure les deux principaux chefs, Mans Nilsson et Persson, il fit une proclamation par laquelle il enjoignit aux Dalécarliens de se trouver à jour fixe, à Falun, le lieu le plus peuplé de la montagne de Cuivre. Ses soldats, adroitement dispersés, reçurent l'ordre de conduire de force, au lieu du rendez-vous, ceux des habitans qui feraient résistance ; et il dirigea tellement leur marche, que les paysans se trouvèrent environnés de toutes parts. Il se présenta à l'assemblée, et lui reprocha, d'un ton ferme et imposant, l'oubli du pardon qu'il avait déjà tant de fois accordé, et celui de la promesse solemnelle qu'on lui avait faite à Tuna. Il déclara que c'était sa dernière revue, et que la Dalécarlie deviendrait un

désert, *où ni coq ni chien ne se feraient entendre*, si elle ne rentrait pas à l'instant dans le devoir. Les Dalécarliens se conduisirent dans cette occasion comme dans la dernière; ils tombèrent tous aux pieds du roi, et implorèrent sa miséricorde. Gustave se montra sourd à leurs prières, et insensible à leurs larmes. Les sénateurs leur représentèrent alors la grandeur de leurs torts : ils en convinrent unanimement, et jurèrent qu'ils ne se porteraient plus à de pareils excès. Après avoir passé toute la journée à genoux, et dans l'inquiétude s'ils obtiendraient leur pardon, ou s'ils subiraient la punition due à leur faute, le roi daigna les relever, et leur faire grâce, mais sous la condition qu'ils nommeraient à l'instant ceux qui les avaient excités à la révolte : ils obéirent. Plusieurs chefs furent aussitôt arrêtés, et un d'eux subit, en leur présence, le supplice de la roue : le riche Mans Nilsson fut conduit à Stockholm, et remis à un tribunal, qui le condamna à perdre la vie.

Une révolution, qui se fit dans le gouvernement de Lubeck, fournit à Gustave l'occasion de secouer le joug honteux que lui avait imposé cette ville. Ses habitans, paisi-

bles possesseurs de presque tout le commerce du Nord, avaient joui pendant trois siècles, des plus grands avantages; mais l'époque qui devait mettre fin à leur puissance était arrivée. Un nommé Wollenweber, homme méchant et borné, était parvenu, à force d'intrigues, aux premières dignités de la république; il avait écarté du sénat tous les honnêtes gens, et l'avait rempli de ses créatures. Dès ce moment, le système politique des Lubeckois avait entièrement changé; ils voulaient interdire aux Hollandais tout commerce dans la mer Baltique, et prescrire des lois au Danemarck et à la Suède; ils poussaient même l'injustice jusqu'à demander aux Danois, que le détroit du Sund fût fermé aux Hollandais. Frédérik venait de mourir; et comme ses enfans se disputaient la couronne, les états de Danemarck répondirent au sénat de Lubeck qu'ils ne pouvaient rien décider sur une affaire si importante, tant que le royaume resterait sans chef. Les Lubeckois alors s'adressèrent à Gustave, pour l'engager à déclarer, de concert avec eux, la guerre aux Hollandais. La réponse de ce souverain fut négative. Les Lubeckois, irrités de son refus, lui demandèrent alors le paie-

ment des sommes qu'ils avaient avancées pour lui pendant son séjour à Lubeck. Le roi rit d'une pareille demande, et fit aux Lubeckois l'énumération de l'argent qu'ils avaient tiré avec tant d'usure de la Suède. Ils crièrent à l'ingratitude, et, aveuglés par la colère, mirent l'embargo sur tous les vaisseaux suédois qui se trouvaient dans leurs ports. La cargaison de plusieurs, consistant en cuivre et en fer, appartenait personnellement à Gustave, qui usa aussitôt de représailles : tous les bâtimens et toutes les marchandises appartenant à Lubeck furent saisis, par ses ordres, dans toute l'étendue du royaume, et les privilèges dont jouissait cette ville abolis dans le même jour. Les Lubeckois ne s'occupèrent plus que de vengeance, et dirigèrent tous leurs soins à la faire tourner à leur avantage. Ils disputèrent long-tems sur les moyens qu'ils emploieraient, lorsque Wollenweber réunit enfin les opinions, en leur disant « que Lubeck pouvait bien « déposer un roi qui n'avait monté sur le « trône que par son secours. » Ils décidèrent donc de s'adresser à un fils de l'administrateur Sture, qui voyageait avec une permission de Gustave, et de lui ouvrir le chemin

au trône de Suède, et même à celui de Danemarck, qui était encore un sujet de contestation. Ce plan qui avait besoin d'un protecteur, en trouva bientôt un puissant dans le perfide beau-frère de Gustave, le comte de Hoya. Ce seigneur, excité par l'ambition la plus injuste, n'avait pas cessé de conspirer en secret contre un souverain qui, en le comblant de bienfaits, et en lui accordant la main de sa soeur, lui avait donné sur les seigneurs suédois une préférence impardonnable. Les Lubeckois, qui connaissaient sa façon de penser, ne craignirent pas de lui communiquer leurs desseins : ils le trouvèrent très-disposé à les servir, et les accords furent faits de part et d'autre. Gustave fut informé à tems de cette conjuration. Trop cruellement blessé pour pouvoir retenir sa colère, il écrivit au comte dans les termes les plus forts, et lui ordonna de se rendre aussitôt à sa cour. Mais celui-ci sentant bien le danger auquel il s'exposerait en obéissant, chargea à la hâte trois vaisseaux de ses objets les plus précieux, et engagea sa femme à s'embarquer avec lui, lui persuadant qu'il se rendait à Stockholm. Ne trouvant pas prudent de prendre directement la route de Lubeck, il fit d'abord voile vers Reval. Ce fut

dans cette ville que la mort lui enleva son épouse, ce qui finit de rompre tous les liens qui l'attachaient à Gustave. Après avoir fait rendre les derniers devoirs à sa malheureuse compagne, il alla par terre à Lubeck. Pendant ce tems-là, on faisait le siège de son château de Wibourg. Gerstenberg, qui y commandait, se défendit long-tems, et n'en remit les clefs que lorsqu'on lui eut accordé la permission de partir, et d'emmener avec lui quatre vaisseaux.

Le jeune Swante Sture se trouvait alors à la cour du comte de Saxe de Lauenbourg: on parvint, à force d'adresse, à le faire venir dans un petit endroit situé sur le territoire de Lubeck. Le général Meyer, un des nouveaux gouvernans de cette république, l'y attendait: il fit son possible pour éblouir ce jeune homme, en lui faisant les propositions les plus brillantes: il chercha à lui prouver les droits incontestables qu'il avait au trône de Suède: il lui parla avec un respect affecté de son père, de l'amour que les Suédois portaient à sa mémoire, amour qui rejaillissait sur lui, par l'espoir qu'on avait qu'il lui ressemblerait un jour: il lui fit part des dispositions où étaient les Lubeckois de placer la couronne sur sa tête, et il finit par lui dire

qu'on ne lui demandait pour cela que son simple consentement. Etonné d'un semblable discours, ce brave jeune homme ne dissimula pas le mécontentement qu'il lui causait : il répondit que son devoir envers sa patrie et son légitime souverain, lui imposait la loi de fermer l'oreille à de si belles propositions. Le général, emporté par son zèle, lui dit avec humeur que, s'il ne voulait pas les accepter, on saurait bien l'y contraindre : menace bien extraordinaire, puisqu'une couronne en était l'objet. Sture, peu effrayé de la colère de Meyer, persistait dans son refus, lorsqu'il vit paraître une troupe de cinquante cavaliers qui l'entourèrent et le conduisirent prisonnier à Lubeck. Les magistrats furent contraints de le loger tour à tour, et de veiller sur sa personne. Mais ces mesures de rigueur cessèrent bientôt, et on lui permit de se promener dans la ville sur sa parole d'honneur de n'en pas sortir. Les Lubeckois employèrent tous les moyens qu'ils crurent capables de le séduire : ils lui firent de magnifiques présens, et lui rendirent les mêmes honneurs qu'à un roi ; ils firent aussi passer en son nom des lettres en Suède, croyant par-là exciter le peuple à la

révolte ; mais il refusa constamment de les signer, et ne fit rien qui pût faire soupçonner qu'il prenait quelque part au rôle qu'on voulait lui faire jouer. Meyer, désespérant d'en venir à ses fins avec un jeune homme d'une vertu si austère, craignit que le moment où on lui rendrait la liberté, ne lui devînt funeste : en conséquence, il chercha à le perdre, et crut y parvenir en faisant arrêter sa correspondance avec le duc de Lauenbourg, persuadé qu'on y trouverait quelque chose contre le gouvernement de Lubeck. Mais son attente fut déçue : on n'y vit rien que de très-innocent. A force de sollicitations et d'instances, Sture obtint enfin sa liberté ; mais avant de la lui accorder, on exigea de lui une assurance par écrit que ni lui, ni les siens, ni même ses amis, ne tireraient jamais vengeance de ce qui s'était passé. A ces conditions les portes de la ville s'ouvrirent pour ce brave et rare jeune homme. Mais le sénat lui donna, avant son départ, une preuve bien forte de sa bassesse et de son avarice, en reprenant tous les présens qu'il lui avait faits. Les Lubeckois furent donc forcés de renoncer, malgré eux, à leurs projets sur la Suède. Voyant alors le Danemarck

sans maître, et agité par des troubles intérieurs, ils crurent pouvoir profiter de l'état de faiblesse où se trouvait ce royaume pour l'attaquer. Les Danois recoururent à Gustave, et firent avec lui une alliance connue sous le nom de *paix éternelle*, par laquelle les deux royaumes s'engagèrent à se défendre réciproquement contre les Lubeckois; et afin d'éviter toute espèce de mésintelligence à l'avenir, on convint que toute contestation serait portée devant un tribunal composé de douze juges choisis dans les deux royaumes, qui prononceraient en dernier ressort. Cette alliance ne fit que redoubler la fureur des Lubeckois, qui conçurent alors le plan de tirer Christiern de sa prison, et de le remettre sur le trône de Danemarck, se réservant néanmoins toutes les conquêtes qu'ils seraient dans le cas de faire dans le cours des opérations qui devaient assurer le succès de cette entreprise. Christophe, comte d'Oldenbourg, parent du prisonnier, prit le commandement des troupes chargées de cette expédition : sur la promesse qu'on lui fit de lui fournir des hommes et de l'argent, il s'engagea à délivrer son parent, et à dédommager amplement les Lubeckois de leurs

avances, par les conquêtes qu'il ferait, pour leur compte, tant en Danemark qu'en Holstein. Les conventions signées, le comte recruta à la hâte 4000 hommes, et fit demander à Christian, duc de Holstein, la liberté de Christiern, retenu prisonnier dans ses états, avec menace d'y entrer en ennemi si on le refusait. Le duc répondit que Christiern n'étant pas son prisonnier, mais celui des Danois et des Suédois réunis d'opinion à cet égard, il n'était pas en sa puissance de disposer de sa personne. Christophe, après cette réponse, entra dans le Holstein, où il n'éprouva que peu de résistance : il pilla, mit tout à contribution, et s'empara de plusieurs places fortes. Dans cette position, il menaça les Danois d'entrer en Danemarck s'ils ne reconnaissaient Christiern pour leur roi. Les Danois alors rassemblèrent toutes leurs troupes, et les envoyèrent dans le Holstein, afin d'empêcher l'ennemi d'y faire de nouveaux progrès. Par ce moyen, ils dégarnirent considérablement le Danemarck. Les Lubeckois, profitant de cette circonstance, parurent tout à coup avec vingt-trois vaisseaux de ligne sur les côtes de la Sélande : Wollenweber commandait la marine, et Meyer, les

troupes de débarquement. Trolle, le comte de Hoya et plusieurs autres Suédois révoltés, tant nobles que prêtres, étaient aussi à bord. La crainte que causa l'apparition subite de cette flotte, jointe à celle qu'inspiraient déjà les troupes du comte Christophe, répandit une alarme générale dans le royaume. Le comte, traversant les terres, se rendit en Scanie : arrivé à Lunden, il y fit proclamer Christiern, envoya des ordres en Norwège pour l'y faire reconnaître, et exerça partout une autorité royale.

Le duc de Holstein ne demeura pas spectateur tranquille de ces évènemens : il reçut de Brunswick, du Mecklenbourg et de Lunebourg 1600 hommes de cavalerie et 2000 d'infanterie : en peu de tems, il reprit toutes les places occupées par l'ennemi, s'empara de Travemunde, brûla une grande quantité de vaisseaux, et parvint à entourer Lubeck. Il s'adressa aussi au roi de Suède, pour le prier de venir à son secours. Ce monarque était trop intéressé à s'opposer au rétablissement de Christiern pour refuser le duc ; et d'ailleurs, sa dernière alliance avec les Danois lui faisait un devoir d'embrasser leur défense : il envoya donc en Danemarck 1500

hommes d'infanterie, 700 de cavalerie, et une flotte composée de dix vaisseaux. Il écrivit aux Scaniens pour les exhorter à rester fidèles aux fils de leur roi Frédérik, et à choisir le fils aîné de ce monarque pour lui succéder. Mais les choses avaient bien changé de face en Danemarck ! le peuple, excité dans plusieurs provinces par les prêtres catholiques, s'était montré tellement disposé en faveur de Christiern, que ceux mêmes qui tenaient à Copenhague les rênes du gouvernement avaient été forcés d'écrire à Gustave que ses secours devenaient inutiles, Christiern étant partout reconnu roi. Loin de se laisser abattre par une aussi fâcheuse nouvelle, Gustave invita la noblesse du Jutland et de Fionie à la constance, s'engageant à la seconder de toutes ses forces. Sa fermeté produisit l'effet qu'il en avait attendu : les Danois fidèles s'assemblèrent au Jutland, et proclamèrent roi de Danemarck, Christian, fils aîné de Frédérik. Cet exemple fut suivi en Fionie. Gustave fit alors tout ce qui dépendait de lui pour soutenir son beau-frère sur le trône où il venait de le placer : il fit partir pour la Scanie une armée considérable, et, malgré l'état peu florissant de ses finances, il envoya au

nouveau monarque, sous l'escorte de trois vaisseaux de guerre, mille marcs d'argent et 4106 gros écus. Il détacha aussi une flotte commandée par l'amiral Flemming, en Prusse et en Poméranie, afin d'y recruter pour Christian des soldats et des matelots. Mais cette flotte éprouva une horrible tempête qui la dispersa, et fit couler bas plusieurs vaisseaux. Ceux qui eurent le bonheur d'échapper à la fureur des flots, dirigèrent leur route vers Dantzick, et, au mépris des traités faits avec le sénat de cette ville, s'emparèrent, non-seulement des vaisseaux lubeckois, mais de tous ceux qu'ils rencontrèrent, sans en excepter même ceux de Dantzick. Cette conduite peu convenable eut les suites les plus fâcheuses : tous les Suédois qui se trouvèrent à Dantzick furent arrêtés et jetés en prison; l'amiral ne fut pas plus exempt que les autres de cette mesure de rigueur. Le plus grand vaisseau de la flotte suédoise, *le grand Cravel*, destiné à porter 1300 hommes, fut attiré par ruse dans le port : aussitôt entré, on le désarma, et on le livra au pillage. Les habitans de Dantzick égalaient ceux de Lubeck en insolence et en orgueil. L'impuissance et le peu d'intelligence qui régnait

ordinairement entre les princes voisins des villes anséatiques, contribuaient encore plus que leurs richesses, à leur donner cette influence politique dont elles ont joui si longtems : on recherchait leur amitié ; on craignait leur haine ; et les égrads qu'on avait pour elles étaient presque toujours reçus avec une hauteur inexcusable. Bien fortifiées et en état de soutenir un siège, ces villes, pour être réduites, auraient exigé de grandes dépenses et des armemens considérables, tandis que leurs ressources concentrées étaient plus promptes et plus effectives que celles des princes obligés de se réunir pour les attaquer. Le sénat de Dantzick ne vit donc aucun danger à braver Gustave, et ne craignit pas de s'exposer à son ressentiment, en laissant languir dans les prisons, comme des criminels,. son amiral ainsi que les premiers officiers de sa flotte. Les deux partis irrités s'en voulurent longtems, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le duc Albrechct de Prusse, le margrave de Brandebourg et le roi de Danemarck parvinrent, par leur médiation, à mettre fin à cette querelle.

Mais revenons au duc de Holstein : ce prince, sans posséder les qualités de Scipion,

et sans avoir peut-être entendu parler de lui, se conduisit avec la même adresse, et obtint des résultats aussi heureux : au lieu d'aller au secours de ses alliés, il rassembla toutes ses forces, afin d'inquiéter les Lubeckois dans leurs propres murs. La prise de Travemunde et un pont placé près de la ville sur la Trave lui en fournirent les moyens. Il parvint par-là au but qu'il s'était proposé. Les Lubeckois rappelèrent aussitôt leurs troupes de Danemarck, et conclurent avec Christian la paix pour ce qui concernait le Holstein, refusant toujours de le reconnaître pour roi de Danemarck. Malgré le départ de leurs troupes, les choses allèrent toujours dans ce royaume au gré de leurs desirs : Christophe y conserva la supériorité; après s'être emparé de la Fionie, il attaqua le Jutland, point de réunion de ses ennemis. A peine fut-il entré dans cette province, que 6000 paysans, révoltés contre les nobles, se réunirent à lui : il profita de ce renfort, pour livrer près de Aalbourg, bataille aux alliés, sur lesquels il remporta une victoire éclatante.

Délivré de toute inquiétude pour le Holstein, Christian ne s'occupa plus que de voler au secours de ses alliés en Danemarck:

ses forces consistaient en 4200 hommes, avec lesquels il arriva dans ce royaume. Les Lubeckois, de leur côté, renforcèrent l'armée de Christophe par des corps de troupes, à la tête desquels étaient le général Meyer et le perfide comte de Hoya. Ce dernier avait conçu un projet qui plaisait fort aux Lubeckois : ce projet tendait à renverser Gustave de son trône, pour y placer le comte Albrecht de Mecklenbourg. A cet effet, on devait embarquer une grande quantité de troupes mecklenbourgeoises pour la Suède. Mais des changemens opérés dans le sénat de Lubeck, en détruisant l'influence politique du parti de Christiern, firent échouer ce projet à sa naissance. Dès ce moment, les Lubeckois adoptèrent un nouveau systême, et regardèrent d'un œil indifférent tous les succès que l'on pourrait avoir en Danemarck.

Le duc de Holstein et les Danois, ses partisans, surent mettre à profit un moment si favorable : ils chassèrent le comte d'Oldenbourg du Jutland, et soumirent bientôt après les paysans révoltés. Le duc et le comte desirèrent enfin de se voir et de se parler : le premier, qui ne voulait que régner en paix sur les états de son père, proposa au comte

une somme assez considérable s'il voulait retirer ses troupes du Danemarck. Mais ébloui par le succès de ses armes, Christophe demanda que le royaume fût partagé entre les deux prétendans, et que dans ce cas, Christian se contentât du Jutland, et laissât Christiern la Fionie, la Scanie et la Norwège. Ces conditions humiliantes furent rejetées avec le mépris qu'elles méritaient : les deux princes, très-mécontens l'un de l'autre, se séparèrent, et se disposèrent à recommencer la guerre.

Les Suédois, sous les ordres de Thureson, étaient, pendant ce tems-là, entrés en Scanie, où Christiern avait le parti le plus nombreux. Ils éprouvèrent une vigoureuse résistance, et furent obligés de faire le siège de Warbourg et de Halmstadt. Les habitans de cette dernière ville montrèrent un courage fanatique : les vieillards, les femmes, les enfans firent tomber du haut des remparts des pierres et des matières enflammées sur les assiégeans; ce qui, cependant, n'empêcha pas cette place d'être prise. La Scanie devint alors le théâtre de la guerre : les Lubeckois, commandés par Meyer, les Allemands, par le comte de Hoya, et une partie de l'armée

de Christophe y accoururent. Christian vint aussi se joindre aux Suédois avec 2800 hommes d'infanterie et 1400 de cavalerie. Le 15 janvier 1535 fut un jour mémorable pour les Suédois : dans une bataille, qui eut lieu sous les murs d'Helsinbourg, leur cavalerie décida la victoire : elle enfonça les rangs ennemis, et poursuivit les fuyards jusque dans la ville, où elle mit tout à feu et à sang. Ceux qui échappèrent à cet horrible carnage se jetèrent dans les chaloupes qu'ils trouvèrent dans le port, et gagnèrent le large. Mais les chaloupes étant trop chargées, devinrent bientôt la proie des flots. Le reste de l'armée mit bas les armes.

Les prisonniers, au nombre de 1500, la plupart Allemands, furent en grande partie incorporés parmi les Suédois, sous la condition de servir pendant un mois sans recevoir de solde. Mais le bonheur de cette mémorable journée fut bien troublé par une violente querelle qui s'éleva entre les Danois et les Suédois au sujet de Meyer : les deux armées prétendaient avoir des droits exclusifs sur sa personne ; les Suédois disaient qu'étant les plus forts soutiens de la guerre, tous ces prisonniers devaient leur ap-

partenir. Les Danois répondaient que c'était à eux que Meyer s'était rendu. Gustave espéra pouvoir terminer la querelle en s'adressant directement à la noblesse de Scanie, et en la priant de lui abandonner le prisonnier, desirant être instruit par lui des desseins secrets des Lubeckois. Mais Meyer supplia les Danois de lui arracher plutôt la vie que de le livrer à Gustave : il joignit l'intrigue aux prières, et agit avec tant d'adresse, que les Scaniens poussèrent l'ingratitude jusqu'à refuser un souverain auquel ils avaient de si grandes obligations : en conséquence, Meyer fut conduit au château de Warberg. La négligence du commandant, à la garde duquel il fut confié, lui laissa les moyens d'ourdir une trame, au moyen de laquelle il parvint à faire monter, avec des échelles de corde, quatre-vingts soldats allemands par-dessus les murs de Warberg, et de s'emparer de cette place.

Malgré l'espèce d'insulte qu'on venait de faire à Gustave, on se hasarda à lui demander une augmentation de secours. Christian lui envoya à cet effet des députés, et sept sénateurs Danois assemblés à Lunden, s'adressèrent à lui comme représentans de

l'état. Assez généreux pour tout oublier, Gustave donna aux uns et aux autres l'assurance que, non-seulement il laisserait ses troupes en Scanie, mais qu'il en enverrait encore de nouvelles. Fidèle à ses promesses, il publia, le 9 mai 1535, un manifeste, par lequel il déclarait la guerre à Lubeck : il fit aussi, sur-le-champ, équiper une flotte, et passer 1100 marcs d'argent à Christian.

La victoire remportée près d'Helsinbourg n'avait pas encore procuré de grands avantages. Le comte d'Oldenbourg était maître de Copenhague, de Malmoë et de plusieurs autres ports, qui, soutenus du côté de la mer par les Lubeckois, ne pouvaient pas être attaqués sans flotte. Mais pour le bonheur de Christian, les Lubeckois ayant eu quelques sujets de mécontentement du comte d'Oldenbourg, donnèrent au duc Albrecht de Mecklenbourg le commandement de leurs troupes en Danemarck. La mésintelligence, qui ne tarda pas à éclater entre les deux géraux, donna naissance à des troubles dont Christian, qui était resté constamment dans le Justland, profita pour se rendre maître de la Fionie.

Une flotte suédoise, composée de onze

vaisseaux de guerre, et commandée par l'amiral Swensson, mit à la voile, et fut bientôt renforcée par vingt-un vaisseaux, tant danois que prussiens, qui se réunirent à elle. L'escadre Lubeckoise, qui n'avait que seize vaisseaux de ligne, fut attaquée près de Bornholm : mais craignant de se mesurer avec des forces si supérieures, elle se sauva à Copenhague. Swensson la poursuivit, lui coula bas quelques vaisseaux, et s'empara de douze bâtimens marchands. Mais elle éprouva un bien plus grand échec : attaquée de nouveau par la flotte alliée près de Swenborg, elle perdit encore neuf vaisseaux de guerre, qui tombèrent au pouvoir de ses ennemis.

Cette défaite complette sur mer, et le succès des armes de Christian, qui venait de gagner une bataille en Fionie, rapprochèrent le duc Albrecht et le comte Christophe, et rétablirent la bonne union entre eux. Ils envoyèrent, d'un commun accord, les comtes de Höya et de Tecklenbourg, avec de nouvelles troupes en Fionie. On en vint aux mains près d'Odenzée : Höya et Tecklenbourg s'étaient retranchés derrière leur parc d'artillerie ; mais le général Rauzow les ayant attaqués de front avec son infanterie,

tandis que sa cavalerie les prenait en flanc, les défit, et les laissa tous deux morts sur le champ de bataille, avec 6000 des leurs. Quarante seigneurs et 1642 hommes, tant infanterie que cavalerie, mirent bas les armes, et se rendirent avec six pièces de grosse artillerie.

Ainsi finit le comte de Hoya, que la fortune s'était plue à combler en Suède de ses plus chères faveurs. Placé par elle auprès d'un monarque célèbre, il aurait pu jouir d'un bonheur inaltérable, s'il n'eût fait ses délices de la fausseté, de la trahison et des dissentions civiles. L'heure marquée pour la vengeance céleste sonna aussi pour un autre coupable, dont les crimes répandirent, pendant tant d'années, l'effroi dans le Nord, et le couvrirent de deuil : Trolle, que la soif du sang conduisait dans les combats, fut blessé à mort dans cette affaire, et termina le lendemain son odieuse vie.

Meyer, échappé de sa prison, s'agita de mille manières : il chargea un de ses agens de proposer à Henri VIII, roi d'Angleterre, la couronne de Suède, pourvu qu'il fournît aux frais de la guerre. Ebloui par une si brillante proposition, Henri fit une tentative, à

la vérité bien faible, puisqu'elle se réduisit à envoyer dans le Sund une flotte qui ne remporta aucune espèce d'avantage : il renonça alors à ses projets. Mais l'empereur Charles-Quint, insatiable de conquêtes, les adopta. Cependant les guerres de religion qui désolaient l'Allemagne, l'empêchèrent de procurer aux vastes plans de Meyer tout le succès dont ils étaient susceptibles : dans l'un de ces plans entrait l'assassinat de Gustave. Le secret transpira chez l'étranger ; Gustave fut averti par plusieurs princes d'Allemagne de se tenir sur ses gardes ; mais malgré la précaution qu'il prit, peu s'en fallut qu'il ne fût la victime de cet odieux complot : heureusement pour lui, les conjurés se trahirent dans un repas où ils s'enivrèrent. Réveillé au milieu de la nuit, le roi n'eut que le tems de prendre les moyens les plus prompts et les plus efficaces pour échapper au danger qui le menaçait : on résolut alors de tout tenter pour se rendre maître d'un monstre qui méditait et tentait toujours de nouveaux crimes : le château de Warberg fut attaqué avec des forces considérables, et ne tarda pas à être pris. Meyer, à qui la fuite était impossible, se rendit à discrétion : il fut chargé

de fers, et périt peu de tems après sur l'échafaud.

Gustave donna alors une grande preuve de sa fidélité à garder ses traités : les Lubeckois essayèrent de le séparer du Danemarck, en lui promettant l'entière jouissance de la Hollande et de la Scanie; mais il ne voulut adhérer à aucune de leurs propositions : il n'avait cependant pas lieu d'être satisfait de la conduite de son beau-frère Christian, qui, adoptant les principes de la plupart des princes alliés à cette époque, se faisait un jeu de manquer à ses engagemens, lorsqu'il y trouvait son intérêt. La Sélande et Copenhague étaient encore au pouvoir des ennemis de ce prince; mais il lui était impossible de se passer des secours de Gustave; il craignait cependant de lasser sa patience en lui en demandant toujours de nouveaux : il prit donc le parti de se rendre lui-même à Stockholm, afin de rétablir avec Gustave une harmonie parfaite. On lui représenta en vain le danger auquel il s'exposait : il répondit qu'il avait trop de confiance dans la générosité de ce monarque, pour avoir la moindre crainte, et il partit. On le reçut à Stockholm avec tous les égards dus à son rang, mais

avec une froideur qui, heureusement, ne fut pas de longue durée. Christian s'étant engagé à ne former, comme roi de Danemarck, aucun traité de paix avec les Lubeckois, (quand même il en ferait un comme duc de Holstein,) et à reconnaître à la Suède ses droits sur certaines possessions danoises, Gustave lui promit des secours par terre et par mer, et lui prêta encore la somme de 4300 marcs d'argent, prenant pour gage les places frontières de Bohus, Agerhus et Wick.

Christian, heureux, oublia les services que Gustave lui avait rendus dans l'infortune. Les Lubeckois, las de la guerre, firent avec lui la paix, et reprirent, par le traité qu'ils conclurent, tous leurs privilèges en Danemarck. Gustave ne fut pas même consulté : on convint seulement, après les signatures, qu'il pourrait être compris dans l'alliance s'il voulait adhérer aux conditions qui remettaient les Lubeckois en possession de leurs anciens droits. Christian fut même assez ingrat pour promettre aux Lubeckois, dans le cas où le roi de Suède s'opposerait à la jouissance qui leur était rendue, de ne point lui prêter de secours contre eux. Les intérêts des héritiers du comte de Hoya et de Melen

furent même stipulés par le traité dans des termes injurieux pour Gustave.

Quel fut l'étonnement de ce monarque lorsqu'il eut communication de cette paix déshonorante! Christian chercha en vain à rejeter sa conduite sur la loi impérieuse de la nécessité : Gustave ne put dissimuler son mécontentement, qui s'accrut encore par les nouvelles qu'il reçut de sa flotte stationnée près de Landscrona. Dès que les Danois, qui se trouvaient en Scanie, eurent connaissance de la paix faite avec Lubeck, ils donnèrent un libre cours à leur haine nationale : ils reçurent et cachèrent les déserteurs de la flotte suédoise, et s'opposèrent au passage des vivres, tant pour les troupes de mer que pour celles de terre, de façon que Gustave n'eut d'autre parti à prendre que de rappeler ses vaisseaux et ses soldats, et d'abandonner la Scanie à son sort.

FIN DU LIVRE DIXIÈME.

LIVRE ONZIEME.

ARGUMENT.

Continuation inattendue de la guerre en Danemarck. — Secours donnés par la Suède. — Fin de la guerre. — Mort de la reine Catherine, épouse de Gustave. — Second mariage du roi. — Conduite sévère de Gustave envers l'évêque de Strengnæs. — Le jeune Sture. — Traité de commerce entre la Suède et Lubeck. — Paix conclue pour soixante ans entre la Suède et la Russie. — Nouveau congrès à Copenhague, pour applanir les difficultés entre le Danemarck et la Suède. — Troubles dans la Smalande. — Suspension d'armes avec Lubeck. — Protection accordée à Melen. — Ligue de Smalkalde. — Assemblée du clergé à Œrebro. — Ses délibérations. — Maux causés par la réformation. — Conduite arbitraire de la noblesse. — Etat des études en Suède. — Conseil établi pour juger les affaires ecclésiastiques. — Haute trahison de deux chefs du clergé luthérien. — Assemblée des états à Œrebro. — Délibérations importantes. — Choix du prince Erik pour successeur au trône de Suède. — Un des p[illegible]tendans à la couronne de Suède, le comte Palatin [illegible]dérik, recherche l'alliance de Gustave. — Entrevue du [illegible] de Suède et du roi de Danemarck près de Brœmsebro. — Traité de paix et d'alliance entre ces deux monarques. — Moyens d'augmenter le commerce et l'industrie en Suède. — Alliance avec la France.

CHRISTIAN, ainsi que les Scaniens, ne furent pas long-tems sans s'apercevoir qu'il leur était impossible de se passer de Gustave.

La paix avec Lubeck n'avait pas encore amené le calme dont on s'était flatté, on ne pouvait même prévoir aucune stabilité dans les affaires. Le duc Albrecht et le comte d'Oldenbourg avaient toujours des prétentions sur le Danemarck : le premier fondait ses espérances sur les villes de Rostock et de Wismar, qui n'avaient point pris de part à la paix; le second comptait sur une flotte hollandaise que l'empereur Charles-Quint avait promis d'envoyer à un nouveau prétendant au trône de Danemarck, le comte palatin Frédérik, beau-frère de Christiern. Les Lubeckois avaient licencié leurs troupes dans ce royaume : Albrecht et Christophe les avaient prises à leur solde, et par ce moyen, la force militaire, tant à Copenhague que dans plusieurs districts, n'avait point éprouvé de changemens. Des ambassadeurs étaient venus, de la part de l'empereur, menacer Christian de la guerre, s'il ne cédait à l'instant sa couronne au comte palatin Frédérik. Christian avait d'abord paru peu effrayé de ces menaces; mais ce qui s'était tout récemment passé en Norwège l'avait tiré de sa sécurité : l'archevêque de Drontheim, entièrement dévoué à l'empereur, avait eu la hardiesse

de faire arrêter et mettre en prison les députés de Christian, et de disperser des troupes dans ce royaume, afin d'y faire reconnaître, de gré ou de force, le comte palatin Frédérik pour roi.

Dans ces fâcheuses circonstances, Christian se vit obligé d'avoir recours à Gustave, toujours si disposé à oublier les torts de ceux à qui il pouvait encore rendre service : ce monarque, plein de vertus et d'excellentes qualités, ne fut jamais versé dans l'art trompeur de la politique ; toute espèce de dissimulation et d'intrigue répugnait à la droiture de son caractère. Uniquement occupé de sa gloire, du bonheur de ses sujets, et des moyens d'augmenter la puissance de ses états, sa franchise lui nuisit souvent dans une science qui n'est fondée que sur la fausseté ; et la bonté de son ame, qui, quelquefois, alla jusqu'à la faiblesse, lui fit commettre des fautes impardonnables pour un homme d'état. Par une suite de cette bonté, il jeta un voile sur le passé, et promit de nouveaux secours à Christian. Les états, assemblés à cet effet à Arborga, arrêtèrent qu'il serait fait un armement extraordinaire de terre et de mer. Le gouvernement fournit aux soldats les armes, les

chevaux, six aunes de drap d'Angleterre par homme, ou une somme d'argent équivalente. Mais ces grands préparatifs furent en partie inutiles : quatorze vaisseaux de guerre suédois, qui sortirent au mois de juin 1536, rentrèrent presque aussitôt, sans s'être mesurés avec l'ennemi. Christian, ayant assiégé Copenhague, était parvenu à réduire ses habitans à la dernière extrémité. Sans vivres, sans secours de ses alliés, éprouvant les horreurs de la disette, et tous les malheurs qui en sont ordinairement la suite, cette malheureuse ville n'eut alors d'autre ressource que d'ouvrir ses portes à son souverain, et d'autre espoir que dans sa générosité et sa clémence. Le duc Albrecht et le comte d'Oldenbourg obtinrent la permission de sortir de la ville, mais sous la condition qu'ils viendraient, la tête et les pieds nus, trouver le roi, et se jeter à ses genoux pour implorer leur pardon. C'est ainsi que finit cette guerre, sans qu'on eût eu cette fois besoin de l'intervention de Gustave. Les circonstances étant tout à fait changées, ce souverain fit aussi la paix avec Lubeck.

Ayant perdu son épouse Catherine, avec laquelle il n'avait pas été heureux, puisqu'elle

joignait à une humeur difficile un peu de folie, Gustave voulut essayer si un second choix lui serait plus favorable : il fixa les yeux sur une dame suédoise, nommée Marguerite, fille de l'ancien sénateur et gouverneur de la Gothie orientale, Lejonhufwud, qui avait perdu la vie dans les massacres de Stockholm. Cette dame, d'une beauté rare, était promise au jeune Sture, qui était de retour en Suède. Tous deux s'aimaient ; mais Marguerite, pressée par ses parens, ou, pour mieux dire, éblouie par la couronne qui lui était offerte, trahit son amant et consentit à donner sa main à Gustave. Cet hymen fut célébré à Stockholm au mois d'octobre 1536. Il arriva à cette occasion une scène qui fait tache dans l'histoire de Gustave. Sommar, évêque de Strengnæs, était au nombre des convives invités aux fêtes de la cour : ce prélat, qui, dans beaucoup de circonstances, s'était conduit avec une prudence et une modération dignes d'éloges, qui avait toujours été un grand partisan de Gustave, et qui, peu éloigné du luthéranisme, aurait peut-être adopté cette religion s'il n'eût trouvé de plus grands avantages temporels dans la catholique, avait perdu l'estime et les bonnes grâces de son roi.

Satisfait de trouver l'occasion de le piquer publiquement, Gustave, sachant qu'il faisait élever un palais magnifique, lui demanda « dans quel chapitre de la Bible il était écrit « que l'évêque de Strengnæs devait habiter « un palais de pierre. « Sommar lui répondit : « Dans le même chapitre qui donne aux « rois les dîmes de l'église. » Cette réponse hardie blessa tellement l'amour-propre du roi, qu'oubliant les lois de l'hospitalité, et s'embarrassant peu de troubler la joie d'un si beau jour, il fit aussitôt arrêter l'évêque, et donna l'ordre de le conduire en prison. Sentant bien qu'après une scène si éclatante Sommar ne pouvait plus être que son ennemi mortel, il le destitua de sa dignité épiscopale, et lui nomma un successeur. Sommar ayant resté huit mois en prison, obtint enfin sa liberté. On lui assura une somme assez considérable pour son entretien, et un couvent, où il termina ses jours quelques années après.

Le jeune Sture avait perdu sa maîtresse, Marguerite, qu'il aimait tendrement, et dont il avait été payé de retour. Elle était devenue sa reine : mais l'amour connaît-il les distances, et ne brave-t-il pas tous les dangers ? Ce malheureux amant, quoiqu'il fût

sans espoir, desirait ardemment d'avoir un entretien secret avec celle qui régnait toujours sur son cœur : il trouve enfin l'occasion de lui parler en particulier ; il se jette à ses pieds, et, la voix tremblante, les yeux baignés de pleurs, il prononce le nom d'amour. Gustave entre, et demande, d'un ton sévère, l'explication de cette scène. Quel effroi pour ces amans, et que seraient-ils devenus sans la présence d'esprit de la reine, qui répondit tranquillement : *il me demandait la main de ma sœur Mœrete !* Gustave donna sur-le-champ son consentement à cet hymen, et Sture se vit forcé d'y souscrire. Mais quoique le hasard eût formé ces nœuds, ils furent fortunés, et treize enfans en devinrent les fruits.

Malgré le zèle que Gustave avait témoigné pour Christian, et les obstacles sans nombre que les Lubeckois avaient mis à son élévation au trône de Danemarck, ce dernier montra toujours une prédilection marquée pour les Lubeckois, et fit tant, qu'il parvint à leur faire rendre leur ancienne liberté de commerce en Suède. Le traité qui fut fait à ce sujet ne renfermait que peu d'articles : on convint de part et d'autre de restituer les vaisseaux et les prisonniers ; mais

les Lubeckois furent cependant, ainsi que les autres nations, soumis, pour les objets d'importation, à des droits de péage assez considérables.

Gustave, qui avait tant de motifs pour ne pas se fier à son voisin, craignit que l'alliance de Lubeck avec le Danemarck ne lui fût désavantageuse; il songea donc à assurer ses frontières, au moins du côté de l'orient. En conséquence, il envoya des ambassadeurs à Moscou, qui conclurent, pour soixante ans, la paix avec la Russie. Cette précaution était d'autant plus nécessaire, qu'Yvan venait de montrer, à son avènement au trône, des dispositions hostiles contre la Suède.

Pour mettre fin aux difficultés sans cesse renaissantes, et jamais aplanies, entre la Suède et le Danemarck, on tint un congrès à Copenhague; mais on ne s'arrangea que sur très-peu de points : Christian abandonna à Gustave Warberg, Bahus et le pays de Wick, pour sûreté des sommes que ce monarque lui avait avancées, et renouvela un traité d'alliance par lequel les deux contractans s'engagèrent, dans le cas où un d'eux serait attaqué, à lui fournir 12 vaisseaux de guerre, 1000 hommes de cavalerie, et quatre régimens d'infanterie, entretenus pendant cinq mois.

Malheureusement la Suède n'était pas destinée à jouir encore d'une tranquillité parfaite : les habitans de la Smalande, peuple dur, entêté, uniquement occupé d'agriculture, ne voulaient reconnaître aucunes lois, bravaient l'autorité de la justice, et se portaient à toute sorte de désordres. N'écoutant qu'un sordide intérêt, ils avaient, pendant la dernière guerre, fourni des vivres au comte d'Oldenbourg, et, murmurant sans cesse, depuis la paix, contre la noblesse, ils disaient hautement qu'ils finiraient un jour par s'en défaire tout à fait. Il était tems de faire cesser ces troubles. Gustave rassembla un corps de troupes assez considérable, et le fit marcher contre la Smalande, sous les ordres du grand maréchal Siggeson. La vue des troupes fit sur les habitans de cette province, le même effet que sur les Dalécarliens : ils n'osèrent faire aucune espèce de résistance, et ne pensèrent qu'à demander grace. Elle leur fut accordée, mais avec quelques modes de punition. Les habitans de Mœre, Warns, Kœnigs-Hœrad, qui s'étaient montrés les plus turbulens, furent condamnés à une forte amende, et les chefs conduits prisonniers au château de Calmar. Le reste de la province

en fut quitte moyennant quelques sommes d'argent, et un bœuf qui dut être fourni par quatre têtes de paysans. Anderson et Dacke, comme les plus riches propriétaires, furent condamnés à garder prison jusqu'à ce que toutes les amendes fussent payées.

Gustave ne négligea rien de ce qui pouvait renouer les nœuds de l'amitié entre Christian et lui : pour répondre aux desirs de ce souverain, il fit avec les Lubeckois une armistice de cinq ans, promettant de s'occuper, pendant cet espace de tems, des moyens de consolider la paix avec cette république.

On ne croirait jamais que Christian, après les dispositions amicales de Gustave, après s'être lié avec ce monarque voisin d'une manière si étroite, ait pu encore être un modèle de perfidie et de trahison, si la conduite de ce prince ne justifiait cette opinion défavorable : au mépris des traités les plus saints, les Suédois rebelles trouvèrent non-seulement un asile, mais une protection ouverte à sa cour. Les héritiers du comte de Hoya osèrent redemander la jouissance des fiefs qui avaient appartenus en Suède à ce perfide ; et Melen réclama, comme propriété de sa femme, 15,000 florins, somme alors exorbitante pour

ce royaume. La réponse de Gustave à ces deux demandes fut que, d'après la constitution suédoise, les enfans du comte de Hoya n'avaient aucun droit sur les fiefs non successibles en Suède; mais que, si l'aîné revenait à Stockholm pour y être élevé, il rentrerait dans son héritage maternel. Pour Melen, il dit qu'il ne concevait pas un tel excès d'impudence, puisque, déclaré en Suède criminel de haute trahison, il n'avait à y prétendre que la hache du bourreau.

Malgré ces fermes déclarations de Gustave, Christian admit Melen à sa table le jour de son couronnement, et poussa le manque d'égards jusqu'à le placer en face de l'ambassadeur suédois. Cet oubli des premières convenances, qu'on ne se permettrait pas aujourd'hui, était alors fort commun dans les cours du Nord, encore peu civilisées: on s'y faisait un jeu des offenses les plus graves, qui, devenant l'histoire du jour, étaient regardées par les courtisans comme des plaisanteries fines et du meilleur ton.

D'autres soins attirèrent bientôt l'attention de Gustave et celle des princes qui, comme lui, avaient secoué le joug de la cour de Rome. Le pape, appuyé par l'empereur, convoqua

un concile à Mantoue, afin de prémunir sa puissance contre un anéantissement total. Les rois d'Angleterre, de Suède et de Danemarck ne voulaient plus reconnaître son autorité : Calvin avait prêché sa nouvelle doctrine en France ; ses dogmes, ainsi que ceux de Luther, étaient déjà répandus dans plus d'un état, et toute l'intrigue des princes catholiques, protégée par les têtes couronnées qui étaient restées fidelles au pape, n'avait pu mettre d'entraves aux progrès des innovateurs. Le souverain pontife espérait qu'un concile, où toutes les erreurs seraient dévoilées, les abus corrigés, et les hérésies détruites, remettrait dans ses mains ce pouvoir dont il était si jaloux : mais les princes d'Allemagne, la plupart devenus protestans, refusèrent de reconnaître l'autorité d'un concile qui devait se tenir hors des limites de l'empire garmanique. Mélancthon, cet ennemi juré de Rome, écrivit à tous les souverains antipapistes pour les affermir dans la noble résolution qu'ils avaient prise, et les rois de Suède et de Danemarck se déclarèrent ouvertement contre cette assemblée.

C'est alors que se forma la fameuse ligue de Smalkalde, qui obtint l'approbation de

Gustave, qu'il promit de soutenir, mais dans laquelle il refusa cependant d'entrer, pour des raisons politiques relatives à la situation de ses états. Trouvant alors le moment favorable pour travailler à la réformation, depuis si long-tems l'objet de tous ses vœux, et qu'il n'avait pas encore pu opérer, à cause de l'attachement du peuple pour les cérémonies de l'église, il convoqua tous les ecclésiastiques du royaume à Œrebro : c'est dans cette ville que les usages de l'église romaine qui, huit ans auparavant, y avaient été adoptés, furent abolis. Jusque là le roi n'avait pas encore osé supprimer tout à fait la langue latine dans le service divin; on s'était conjointement servi de cette langue et de la suédoise, mais il en défendit expressément l'usage; et Pierre Olof fit un livre à ce sujet, dans lequel il démontra qu'il était de toute nécessité que les prières fussent intelligibles pour le peuple, et par conséquent faites dans la langue du pays. Gustave créa aussi un nouvel évêché à Wibourg, et nomma évêque d'Abo un habile ecclésiastique, qui avait traduit le catéchisme et les pseaumes en langue finoise.

Gustave avait atteint son but, et obtenu

le fruit de ses longs travaux ; mais deux grands maux, causés par la réformation, vinrent mêler à sa joie une bien grande amertume : les seigneurs, n'étant plus retenus par aucune considération religieuse, et se trouvant délivrés de ce frein imposant, profitèrent de ces circonstances pour satisfaire leur cupidité, et, sans attendre que les tribunaux, chargés d'examiner leurs titres, en eussent reconnu la validité, ils se mirent en possession des biens ecclésiastiques, sur lesquels ils croyaient avoir des droits ; quelques sénateurs même se permirent une conduite si illégale, quoiqu'ils eussent sous les yeux l'exemple du roi, qui soumettait toujours aux tribunaux l'examen de ses prétentions. Le clergé, abattu et consterné, n'osait pas porter ses plaintes. Gustave fit entendre les siennes, et témoigna son mécontentement dans une lettre qu'il écrivit au sénateur Gyllenstierna : « Vous vous comportez » lui disait-il, « vous et vos pareils, comme s'il « n'y avait ni lois ni justice dans le royaume. » Enfin ces abus allèrent si loin, que le roi fut obligé de prendre ouvertement le parti du clergé catholique, et de rendre une ordonnance par laquelle tout différend de cette espèce devait être directement porté à Stockholm,

et jugé après que les chargés de pouvoir des deux parties auraient été entendus. Malgré sa sagesse, cette ordonnance ne fut d'aucune utilité, et devint même préjudiciable au roi : le clergé catholique ne lui en sut aucun gré, et les seigneurs en furent très-irrités, ainsi que les prêtres luthériens, accoutumés à regarder comme gain de cause les pertes, les désagrémens et les mortifications qu'éprouvaient leurs antagonistes.

Le zèle sans bornes des ministres luthériens fut un mal encore plus grand que celui dont nous venons de parler : intolérans à leur tour, ils attaquèrent les pratiques les plus innocentes des catholiques, et crièrent contre tout ce qui ne cadrait pas parfaitement avec leurs dogmes. Les plus grands désordres s'ensuivirent : n'ayant plus de persécutions à craindre, ces ministres voulurent étendre leur puissance, et resserrer celle du roi dans les affaires ecclésiastiques. Gustave se promit bien de s'opposer de toutes ses forces à leurs projets ambitieux : l'occasion s'en présenta même souvent. Mais il s'attira par-là leur haine, et bientôt une violente querelle s'éleva entre lui et les prêtres luthériens, qui prétendaient que tout devait plier devant eux. Les frères Pierre,

que Gustave avait tirés de la poussière, oubliant aussi ses bienfaits, devinrent ses plus cruels ennemis, et répandirent contre lui d'affreuses calomnies. Olof Pierre, ministre à Upsal, osa attaquer, en pleine chaire, son administration, le menacer de la vengeance céleste, et faire imprimer son prêche pour le répandre dans tout le royaume.

Gustave écrivit à l'archevêque une lettre pleine des reproches les plus doux, et des représentations les plus amicales : il lui fit voir, dans cette lettre, combien il était indigne du chef de l'église de tolérer et même d'exciter des troubles : il lui témoigna son étonnement des plaintes qu'il faisait de la modicité des revenus des ministres luthériens, ainsi que du peu d'autorité dont ils jouissaient, lui qui avait si fortement déclamé contre les richesses et la puissance du clergé catholique : il lui déclara qu'il était bien décidé à ne jamais laisser reprendre aux évêques l'épée dont ils avaient toujours fait un si mauvais usage ; il lui rappela ses devoirs, qui devaient se borner à instruire le peuple sans chercher à l'égarer : enfin, il lui défendit expressément de se permettre aucune décision dans les affaires de réformation, avant de l'en avoir

prévenu, et de rien imprimer sans avoir demandé et obtenu son consentement. Cette lettre de Gustave existe encore.

Dès ce moment, toute confiance dans Olof Pierre fut perdue, et le roi se décida à établir un conseil particulier, chargé d'examiner les plaintes, les réclamations, enfin tous les objets relatifs à l'église: il nomma président de ce conseil Norman, enjoignant aux évêques de lui être aveuglément soumis.

Les représentations de Gustave ne firent effet que sur l'archevêque: son frère, Olof Pierre, continua de déclamer hautement contre lui, et de lui reprocher, dans ses prêches, jusqu'à sa conduite domestique, et l'habitude qu'il avait de jurer. Mais il ne s'en tint pas là, et se rendit bientôt coupable de haute trahison, en gardant le secret sur un projet de conspiration dont il eut connaissance. Alors le roi éclata: il le fit arrêter avec un nommé André, grand prévôt de la cathédrale d'Upsal, et ordonna l'instruction de leur procès. L'archevêque, par sa place, se trouva président du tribunal, qui les condamna tous deux à mort. Ils furent conduits à Stockholm pour y être décapités; mais les habitans de cette ville ayant demandé leur grâce au roi, et

s'étant même engagés à l'acheter, il la leur accorda moyennant la somme de 500 ducats hongrois. Par ce moyen, peu honorable pour Gustave, ces deux coupables échappèrent au supplice. Olof Pierre obtint, peu de tems après, la restitution de sa place; mais le grand prévôt fut exilé dans ses terres.

Gustave, qui, si l'on en excepte son voyage à Lubeck, n'était jamais sorti du royaume, avait cependant assez de jugement et de connaissances pour s'apercevoir combien ses états étaient en arrière des autres du côté des sciences et des arts : il s'occupa donc ardemment des moyens de les y faire fleurir. L'université d'Upsal était dans un état déplorable; les collèges, pires encore, manquaient de professeurs : il était impossible d'acquérir, dans tout le royaume, la moindre instruction : aussi les jeunes gens, qui voulaient soigner leur éducation, partaient pour Wittenberg. Le roi, malgré tous les soins qu'il s'était donnés, n'avait jamais pu trouver dans ses états quelqu'un à qui il pût confier les travaux de son cabinet, et avait été forcé de le composer d'Allemands. On trouve dans une lettre écrite de sa propre main au docteur Magni, et datée de Westeræs le 1er août

1538, la preuve évidente de l'ignorance profonde dans laquelle la Suède était alors plongée : « Dieu sait (disait le roi dans cette lettre)
« l'embarras où nous allons nous trouver
« lorsque nous aurons quelque chose à dé-
« mêler avec les autres nations ! Comment
« ferons-nous pour cultiver nos liaisons avec
« les princes d'Allemagne, et entretenir des
« correspondances avec eux ? Le peu de con-
« naissance que nous avons de la langue alle-
« mande nous fera souvent faire des contre-
« sens ridicules et dangereux ; mais c'est
« un mal sans remède pour le présent, etc. »

Dès qu'Erik, fils aîné de Gustave, eut atteint l'âge de six ans, son père éprouvait le regret de ne pouvoir rencontrer dans toute la Suède un homme capable de former en même tems son esprit et son cœur : il fut donc encore obligé d'avoir recours à l'étranger, et s'adressa pour cet important objet à Mélanchton et à Luther, qui lui envoyèrent le savant Norman, dont les lumières, les conseils, et la conduite, exempte de tout reproche, répondirent parfaitement aux bons témoignages qu'on avait rendus de lui.

Le trône de Suède, qui, dans les premiers tems, avait été héréditaire, était devenu

électif ; et quoique le choix tombât assez ordinairement sur quelqu'un de la famille royale, le moment de l'élection était, ainsi que dans tous les états qui ont adopté cette forme de gouvernement, un tems de trouble et d'anarchie. Gustave, desirant, avant sa mort, connaître son successeur, convoqua, au mois de janvier 1540, les états à Œrebro. Ce tendre attachement qu'il avait pour ses enfans, influa peut-être autant que son amour pour sa patrie, sur la conduite qu'il tint dans cette occasion : il développa, dans un grand discours qu'il adressa à l'assemblée, les avantages de la monarchie héréditaire sur la monarchie élective, dans laquelle, suivant sa propre expression, « un royaume « n'est qu'une place remplie de gens en mou- « vement, et la couronne une balle qui saute « d'une main dans une autre. » Il démontra ensuite les malheurs auxquels le royaume serait exposé s'il perdait son indépendance, et redevenait une province du Danemarck. Le roi, qui crut en dire assez pour ses enfans, en employant l'expression de monarchie héréditaire, sortit de l'assemblée afin de lui laisser la liberté de délibérer.

Les opinions furent partagées ; les uns

insistèrent pour qu'on s'en tînt au mode d'élection, s'appuyant sur le principe constant que dans la monarchie héréditaire on est obligé de reconnaître pour roi, celui même que l'on sait être méchant et indigne du rang auquel il est appelé de droit. Ils représentèrent également le danger de voir passer l'autorité entre les mains d'un enfant, souvent encore à la mamelle, et la difficulté de trouver des vertus dans ceux qui, accoutumés, dès leur bas âge, à regarder le trône comme leur propriété, ne se donnent pas la peine d'étudier l'art de bien régner. Les autres, au contraire, rappelèrent tous les maux attachés aux élections, et n'oublièrent pas de faire observer, que souvent le choix n'avait donné que de mauvais gouvernans. Ils combattirent aussi la crainte que pouvait inspirer la trop grande jeunesse du successeur, puisque, dans ce cas, l'administration du royaume était confiée à un tuteur chargé d'instruire et d'éclairer le jeune prince. Après plusieurs débats de part et d'autre, la dernière opinion prévalut. Dès que le roi en fut instruit, il revint au milieu de l'assemblée, où il reçut, de tous les députés, la promesse solemnelle « de reconnaître les héritiers

« de la maison de Wasa pour roi de Suède,
« et de leur obéir en cette qualité. » Alors il tira son épée, et, l'étendant devant lui, il prononça les paroles suivantes : « Au nom
« de la sainte Trinité, et par la force du
« Dieu tout-puissant qui nous a accordé
« des héritiers, nous étendons cette épée
« de la justice comme un témoignage en-
« vers vous, tous nos sujets sur la terre,
« de vous gouverner héréditairement; et
« pour preuve de votre consentement, appro-
« chez-vous tous, et touchez avec vos doigts
« cette épée, en prononçant le serment de
« fidélité et d'obéissance que vous promettez
« à nous et à nos descendans. »

Quand Gustave eut fini de parler, les députés, chacun à leur tour, vinrent poser leurs doigts sur son épée, et lui jurèrent, ainsi qu'à ses descendans, fidélité et obéissancc. Après quoi l'on s'occupa de revêtir la délibération de toutes les formalités nécessaires.

Le comte palatin Frédérik, puissamment soutenu par l'empereur, montrait plus d'activité que jamais à faire valoir ses droits au trône de Danemarck : le peu d'harmonie qui régnait entre Gustave et Christian, lui

donnait l'espérance de mettre le premier dans ses intérêts. Christian ne tenait aucune condition de ses traités avec la Suède : les sommes dues à Gustave n'étaient point remboursées, ni les intérêts payés. Les mêmes sujets de plainte existaient toujours : les Suédois bannis, qui ne respiraient que vengeance, trouvaient en Danemarck une protection marquée, tandis que les Suédois fidèles, que leurs affaires amenaient dans ce royaume, y éprouvaient toutes sortes de vexations. Cette conduite odieuse de Christian était connue de tout le monde. Le comte palatin crut que, dans de semblables circonstances, son titre de prétendant influerait sur l'esprit de Gustave, et pourrait engager ce monarque à se séparer d'un allié ingrat et perfide : il envoya donc à Stockholm, en qualité d'ambassadeur, un gentilhomme allemand, nommé Haistadt, pour y traiter cette grande affaire. Mais tout l'art de l'ambassadeur échoua devant la prudence de Gustave, qui pensa, avec raison, qu'il était encore moins dangereux pour lui d'avoir pour voisin Christian, inquiété par Frédérik, que Frédérik, trop puissant par ses grandes alliances. Toutes les propositions de ligue furent donc rejetées. Les chroniques

de Suède disent que Haistadt fut si furieux du refus de Gustave, qu'il l'appela en duel, et jura, de ce moment, une haine éternelle aux Suédois.

Cette conduite prudente et généreuse de Gustave fit faire à Christian un retour sur lui-même : il sentit combien il avait eu tort, jusqu'à ce jour, de négliger l'amitié de ce prince ; et s'occupa sérieusement de la mériter, en mettant fin aux difficultés qui, depuis si long-tems, avaient désolé les deux royaumes. Afin de les aplanir, des plénipotentiaires des deux nations s'assemblèrent. Mais les Suédois, fiers du sentiment de leur dignité nationale, tinrent, pour la première fois, un langage noble et imposant : ils déclarèrent qu'ils voulaient enfin voir l'affaire de la Gothie terminée, et que, las d'attendre le remboursement des sommes prêtées avec tant de générosité, ils demandaient que l'on fixât une époque de paiement. Ils ajoutèrent que, dans le cas où l'argent ne serait pas rendu à Lœdosoë au jour marqué, ils enverraient des troupes sur les frontières, qui se paieraient par leurs propres mains. Christian fut tellement intimidé par ces menaces, qu'il s'exécuta avant le terme

dont on était convenu ; mais elles lui firent aussi sentir la nécessité de chercher des alliés dans le midi de l'Europe. Cette partie du monde était alors partagée entre deux princes puissans, Charles-Quint et François Ier. Connaissant l'inimitié que lui portait l'empereur, Christian tourna ses vues du côté du roi de France. Ce projet lui présentait de grandes difficultés. François Ier. n'avait que de faibles connaissances sur les états du Nord, et, étant lui-même occupé de guerre, il lui était difficile de pouvoir s'engager à fournir des troupes à un allié. Christian fut cependant assez heureux pour trouver ce souverain favorablement disposé en faveur de l'alliance qu'il lui proposait. Le traité ne tarda pas à être signé; traité par lequel les deux rois prirent l'engagement de se fournir réciproquement des vaisseaux, des troupes et de l'argent. C'est ainsi que furent établies les premières relations entre la France et le Danemarck.

Christian avait espéré intimider à son tour Gustave par la nouvelle alliance qu'il venait de contracter ; mais elle ne fit qu'indisposer encore davantage ce souverain contre le Danemarck : voyant ses espérances déçues,

Christian lui témoigna le desir d'avoir une conférence avec lui. Gustave y consentit. Mais ces pourparlers eurent lieu d'une manière toute particulière : six Suédois et cinq Danois, tous revêtus des premières dignités de l'état, furent chargés de terminer tous les différends. Gustave se rendit à Calmar, et Christian à Malmoë, pendant que leurs plénipotentiaires négocièrent à Grisebeck, ville située sur les frontières. On en vint alors aux plus grands éclaircissemens : les Suédois se plaignirent amèrement de la protection ouverte qu'avaient trouvée les rebelles de leur nation à la cour du roi de Danemarck, de la partialité qu'on avait constamment montrée pour Lubeck, ainsi que d'autres violations non moins graves, des différens traités. Ils demandèrent, en outre, une déclaration formelle sur le remboursement des frais d'une guerre qui n'avait eu d'autre but que celui de mettre Christian sur le trône. Ils portèrent ces frais à la somme de 800,000 risdales, sur lesquels, dirent-ils, on n'avait fait encore aucun à-compte, ni même tenu l'engagement qu'on avait pris de livrer des châteaux pour sûreté de ladite somme. Les Danois cherchèrent à s'excuser sur les torts

qu'on leur imputait, promirent de ne plus donner asile aux rebelles, et de faire tout ce qui dépendrait d'eux pour faire cesser tout sujet de mécontentement. Quant aux frais de la guerre, ils répondirent qu'elle avait été entreprise et faite contre l'ennemi commun. Aucun des deux partis ne voulait céder sur ce point, lorsqu'on imagina un moyen d'assurer, d'une manière solide, l'amitié des deux maisons régnantes: on proposa de fiancer une des filles de Gustave, la princesse Catherine, âgée de deux ans, avec le prince héréditaire de Danemarck, qui était encore au berceau. Ce projet ayant été adopté par les deux souverains, les Danois s'engagèrent à payer, sous le terme de six mois, tant pour le capital que pour les intérêts, la somme de 31,097 risdales, ou d'abandonner à la Suède les châteaux de Bohus et d'Aggerhus. Il fut convenu que, dans le cas où aucune de ces conditions ne serait remplie, Gustave aurait le droit d'entrer en Danemarck avec deux cents cavaliers, et de se faire payer de force. Tous les articles des anciens traités, qui avaient rapport soit au comte de Hoya, soit à Melen, furent abolis. Enfin Christian promit d'employer sa médiation,

pour faire cesser les différends de Gustave avec la ville de Dantzick et le duc de Prusse, dans les états desquels les Suédois rebelles trouvaient aussi un asile, ainsi que d'intervenir pour le faire recevoir dans la ligue évangélique des princes d'Allemagne.

Une chose remarquable est le soin qu'ont pris les écrivains suédois et danois, égarés par un faux point d'honneur et par une haine nationale, de se défendre comme d'une faiblesse, et même comme d'un déshonneur, d'une idée heureuse qui, en réunissant deux souverains par les liens du sang, assurait le bonheur et la tranquillité des deux nations. Rougissant de part et d'autre de ce dont ils auraient dû se glorifier, ils n'ont jamais voulu s'avouer les inventeurs de cette idée, et se sont réciproquement accusés de l'avoir conçue.

Les rois de Suède et de Danemarck desirant également tous deux avoir une entrevue, en fixèrent le lieu et le jour. Le 15 septembre 1541, ils se rendirent, accompagnés de troupes, auprès de Brœmsebro, et campèrent aux rives opposées d'une petite rivière qui servait de limites à leurs états. Gustave avait avec lui vingt galères et quelques autres bâtimens

armés ; Christian était sans aucune espèce de vaisseaux : ce qui décida le monarque suédois à passer dans le camp de Christian, après avoir reçu, (tant était grane la défiance dans un siècle que bien des gens veulent absolument trouver meilleur que le nôtre) quatre sénateurs danois en ôtage. Christian alla au-devant de Gustave, l'embrassa, le conduisit dans sa tente, et y resta une heure seul avec lui.

Cette conférence finie, les deux rois sortirent, et burent, en présence des troupes, à la santé l'un de l'autre. Gustave s'en retourna le même jour. Les plénipotentiaires des deux nations se rendirent à Calmar, où, dans un très-court espace de tems, ils rédigèrent, en vingt-six articles, un traité de paix et d'alliance. Les deux puissances se promirent, en cas d'attaque ou de soulèvement dans leurs états, des secours par terre et par mer, d'écarter toute partialité dans les discussions qui pourraient s'élever à l'avenir, et de prendre les moyens les plus propres de prévenir la mésintelligence. Cependant Gustave se réserva les droits qu'il prétendait avoir sur la Gothie ; et Christian, ceux qu'il croyait avoir sur quelques parties de la Suède. Ce

traité ne fut pas conclu à perpétuité, comme c'était alors, et comme c'est encore aujourd'hui l'usage ridicule, mais seulement pour cinquante ans. Mais pouvait-on encore compter sur cette durée lorsque la réserve réciproque qu'avaient faite les deux parties contractantes affaiblissait toute la force du traité, et laissait une porte ouverte à des hostilités nouvelles ?

Les Lubeckois, les Belges et les Hollandais s'étaient rendus maîtres absolus du commerce de la mer Baltique, ce qui réduisait les puissances du Nord à un état de pauvreté dont elles ne pouvaient sortir. La Suède, par l'accroissement de ses besoins et la disette de ses manufactures, ressentait particulièrement tous les fâcheux effets de ce mal : obligée de se fournir chez l'étranger, elle était exposée à la mauvaise foi de négocians avides et peu délicats. Quoique le numéraire de Suède eût la même valeur que celui du Danemarck et de l'Allemagne, il n'était point pris au pair hors du royaume, ce qui engagea Gustave à défendre, en 1538, son exportation sous les peines les plus sévères. Les habitans de Norkœping et de Wadstena s'étant plaints dans le même tems des corsaires

de Dantzick et de Rostock, qui leur enlevaient continuellement leurs bâtimens, Gustave leur conseilla d'user de représailles, et leur donna, à cet effet, des lettres de marque. Il prit aussi les mesures les plus fortes pour encourager la marine, et perfectionner l'art de la construction; il fit mettre sur le chantier des vaisseaux de guerre, établit à Upsal, à Engœping, à Sigtuna, des moulins à poudre, et affranchit les habitans de Wadstena et de Linkœping de tous droits de péage.

Les progrès de la Suède dans les arts et dans les sciences, et par conséquent sa prospérité, ne dépendaient plus que de ses succès à s'affranchir du joug commercial des villes anséatiques et de la Hollande. Afin de parvenir à ce but si desirable, Gustave résolut de proposer un traité de commerce à la France, et envoya son secrétaire Trebous, Français de naissance, à François Ier. Cet envoyé vanta beaucoup les productions de la Suède, l'étendue de ses côtes, la sûreté de ses ports: mais, malgré toute son éloquence, il eut bien de la peine à prouver aux ministres français les avantages d'un commerce immédiat avec un royaume qui leur était presque inconnu.

Le commerce n'était pas encore regardé dans les cours de l'Europe comme la véritable source de la richesse des états Les espérances que conçut François Ier. d'une alliance avec une nation guerrière, le déterminèrent enfin à accepter les propositions de Trebous; mais ce ne fut cependant qu'après un plus sévère examen que le traité fut conclu. Le roi de France envoya donc un de ses confidens intimes, nommé Richer, en Suède, avec ordre de prendre une connaissance exacte de ce royaume. Richer se conduisit avec tant de prudence, qu'il gagna bientôt l'estime de Gustave, et posa les bases de cette amitié qui règne sans interruption depuis deux siècles et demi entre les deux états. La différence de religion n'empêcha pas François Ier. de faire passer à son nouvel allié l'ordre de Saint-Michel, le seul que l'on portât alors en France. Gustave, reconnaissant de cette faveur, fit partir pour la cour de François Ier. son chancelier Pihy en qualité d'ambassadeur, ainsi que quatre autres seigneurs Suédois, chargés de pleins pouvoirs, qui rédigèrent et conclurent, en 1542, le traité d'alliance des deux nations.

FIN DU LIVRE ONZIÈME.

LIVRE DOUZIEME.

ARGUMENT.

Position actuelle de Gustave. — Captivité de Christiern. — Grand armement en Europe contre le sultan Soliman. — Etat de la religion en Suède. — Organisation d'une armée permanente, la première qui ait existé en Suède. — Lois et réglemens concernant l'agriculture, l'éducation des enfans, et la diminution du luxe. — Nouvelle révolte dans la Smalande, à la tête de laquelle est un paysan nommé Nils Dacke. — Progrès de cette révolte, la plus dangereuse du règne de Gustave. — Appel à la noblesse. — Moyens de douceur employés par Gustave pour appaiser la révolte. — Proposition de Dacke à Sture. — Sa défaite près de Bœrgwara. — Il ne doit son salut qu'à la faiblesse du gouverneur de la Gothie occidentale. — Echec des troupes royales dans la Smalande. — Activité et talens militaires de Dacke. — Gustave marche en personne contre les rebelles — Soumission des habitans de la Gothie orientale. — Nouvelles tentatives de gagner les rebelles par la douceur. — Traité du gouvernement avec les rebelles de la Smalande. — Justification publique de Gustave. — Nouveau serment prêté par les habitans de la Gothie orientale. — Preuves de fidélité des Dalécarliens.

Dix-huit ans s'étaient écoulés depuis que Gustave était monté sur le trône : il avait triomphé de ses ennemis tant extérieurs qu'intérieurs; le meurtrier de son père et de tant de Suédois, l'infame Christiern, gémissait dans le sein d'une prison; Trolle, le

grand maréchal Jœnson, le comte de Hoya, l'amiral Norby n'existaient plus; Magnus vivait en pays étranger dans la solitude; et Brask s'était retiré dans un couvent. Les Lubeckois, dont la puissance déclinait chaque jour, avaient épuisé leurs forces en cherchant à nuire à Gustave, et malgré toutes leurs intrigues, le souverain s'était réconcilié avec le Danemarck. Cependant il lui restait encore de nombreux ennemis: la plupart des princes du Nord ne pouvaient pas pardonner à un simple particulier de s'être élevé jusqu'au trône. Albert, duc de Prusse, cherchait à fomenter des troubles en Finlande pour s'en emparer. Albrecht, duc de Mecklenbourg, issu du sang royal de Suède, regardait toujours d'un œil d'envie une couronne sur laquelle il croyait avoir des droits. Deux gendres de Christiern, le prince François de Lorraine, et le comte palatin Frédérik, qui, malgré le peu de succès de ses négociations en Suède, n'avait pas, dans l'espoir qu'il fondait sur les secours de l'empereur, perdu ses prétentions à devenir maître des trois royaumes. Les Dantzickois, qui en voulaient toujours à la Suède, mettaient toutes les entraves possibles à son commerce. Melen,

enfin, qui avait su gagner la faveur de l'électeur de Saxe, allait de cour en cour, aigrissait les esprits contre Gustave, le peignait comme un tyran, et poussait la calomnie jusqu'à l'accuser d'être un lâche assassin.

Christiern était plongé dans la plus affreuse misère au château de Sundersbourg. Personne n'avait accès auprès de lui ; il soupirait souvent après ses enfans, implorait le ciel, pleurait sur ses crimes, mais plus encore sur l'abandon général où il se voyait. Relégué dans une petite chambre à peine meublée, il n'avait pour toute compagnie qu'un nain norwégien, chargé de le servir. Le desir d'obtenir sa liberté le porta à se priver de cette unique consolation : il engagea ce serviteur à supposer une maladie, et à aller, sitôt qu'il serait sorti du château, instruire sa sœur Dorothée de son sort. Le nain fut, en effet, mis hors du château ; mais on l'observa, et on l'arrêta au moment où il était prêt à partir.

Cependant on s'occupait vivement à la diète de Ratisbonne des affaires de ce prince : l'empereur sollicitait sa liberté auprès du chancelier danois Utenhof, présent à la diète, et prétendait en faire une des condi-

tions de la paix. Le landgrave de Hesse-Cassel, et plusieurs autres princes de l'empire prenaient à lui le plus grand intérêt. Utenhof répondit que ses instructions ne s'étendaient pas jusqu'à lui permettre de traiter une affaire si importante, et observa que les princes du Nord ayant décidé du sort de ce monarque plutôt que le Danemarck, eux seuls avaient le droit de le changer. L'empereur ne se serait peut-être pas contenté de cette réponse, si des soins plus pressans n'eussent attiré toute son attention.

Soliman, partout victorieux, menaçait la Hongrie et l'Allemagne. Le roi des Romains, Ferdinand, frère de Charles-Quint, et gouverneur de la partie orientale des états autrichiens, fuyait devant l'heureux sultan. L'empereur fit tant, qu'on décida de faire une espèce de croisade contre cet ennemi de la chrétienté. Les ligueurs de Smalkalde, qui craignaient plutôt l'empereur que le sultan et les Turcs, promirent de lui fournir de l'argent dont il disait avoir grand besoin, ce qui paraîtra bien extraordinaire quand on pense qu'il était le maître des mines du Mexique et du Pérou. Baumgarten, chancelier de l'empereur, fut chargé

par son maître d'aller prier Gustave de se réunir à la sainte ligue ; mais le monarque, s'excusant sur les troubles sans cesse renaissans dans ses états, déclara qu'il ne ferait cause commune que lorsque toutes les autres puissances de l'Europe auraient pris part à cette guerre. Et comme il n'y avait pas d'apparence que Charles-Quint et François Ier. pussent jamais devenir alliés, Gustave ne risquait rien en prenant cet engagement.

Ce fut précisément à cette époque, au mois de juin 1542, que Gustave conclut avec la France l'alliance dont nous avons déjà parlé : alliance qui, en établissant la liberté de commerce, était en même tems offensive et défensive. Le nombre des troupes auxiliaires fut fixé à 6000 hommes, et l'on convint que les frais de transport seraient au compte du requérant. On s'engagea de part et d'autre à porter, si le cas l'exigeait, les secours à 25,000 hommes et à 50 vaisseaux de guerre. On laissa la liberté aux rois de Danemarck, d'Angleterre et d'Ecosse, ainsi qu'aux ducs de Prusse, de Gueldre et de Clèves, d'entrer dans cette alliance ; mais il fut dit, dans un article particulier, que, si un des princes alliés venait à être en guerre avec un des

chefs de l'alliance (Gustave et François), l'autre serait obligé de venir au secours de l'attaqué, et non de l'agresseur. Le roi de France fut si satisfait de ce traité, qu'il accorda aux Suédois une exemption de droits pour une quantité déterminée de sel, et ce fut par-là que commencèrent les rapports de commerce entre les deux nations.

Gustave forma alors dans ses états une armée permanente, qu'il éleva à 6000 hommes. Jusque là on n'avait engagé des soldats que pour le tems de la guerre, et la plupart, étant paysans, s'en retournaient à la paix dans leurs foyers. La cavalerie, rassemblée de la même manière, avait une organisation différente: elle était composée, 1°. de compagnies nobles, formées entièrement de gentilshommes; 2°. de différens particuliers qui, moyennant une somme convenue, se chargeaient d'équiper un certain nombre de cavaliers allemands. Gustave, desirant conserver dans son armée la tactique et la discipline de ces derniers, écrivit aux ducs de Saxe, de Poméranie et de Clèves, ainsi qu'au margrave de Brandebourg, à l'évêque de Camin, et au comte d'Oldenbourg, pour leur demander la permission de recruter dans leurs états. Tous

l'accordèrent. Son armée fut bientôt complette ; mais elle ne débarqua en Suède que l'année suivante, sous les ordres de dix officiers expérimentés. Gustave traita splendidement les soldats à leur arrivée, et employa tous les moyens qu'il crut nécessaires pour se les rendre favorables.

Afin de donner à ses états quelque considération chez l'étranger, Gustave employa toutes les mesures qui furent en son pouvoir pour augmenter l'industrie nationale. Ses premiers regards se portèrent sur les affaires de religion ui, interprétées par des gens de mauvaise foi, avaient donné lieu à de fausses idées et à bien des erreurs : il éclaircit les unes, et releva les autres dans une circulaire qu'il fit répandre avec profusion dans le royaume, et par laquelle il exhorta les habitans des villes et des campagnes à donner une meilleure éducation à leurs enfans, et à perfectionner la culture de leurs champs, de leurs prairies et deleurs jardins. Il leur communiqua aussi, dans cette lettre, des instructions sur la manière de recueillir les foins, et de faire les moissons. Presque toute la Suède, et particulièrement la province d'Œland, étant fort ignorante sur ces points importans de l'agri-

culture, des lois salutaires furent promulguées et mises en vigueur. Par ces lois, l'exportation du blé, des bœufs et de plusieurs autres objets dont la Suède n'avait pas de superflu, fut expressément défendue; des bornes furent mises au luxe des seigneurs, des prêtres et même des paysans dans leurs festins. Des Suédois, surnommés *Birke-Kerle*, s'étaient établis à Luléa, Pitéa et Tornéa, lieux des marchés ordinaires des Lapons. Ils s'y étaient enrichis, non-seulement par leur pêche dans la mer du Nord, mais encore par le commerce qu'ils faisaient en monopole dans ce coin de la terre : ils étaient parvenus à asservir les Lapons à un tel point, que le peuple les regardait comme leurs seigneurs et leurs maîtres, et leur payait même des tributs. Le roi réforma ces abus, en donnant aux Lapons une meilleure organisation, et en obligeant les Birke-Kerle à verser dans le trésor public la moitié des droits qu'ils percevaient.

Par une fatalité inouie, sitôt que Gustave était occupé des moyens de faire fleurir ses états, des conspirateurs venaient l'empêcher de se livrer à des soins si doux. : une nouvelle sédition, bien plus sérieuse que les pré-

cédentes, éclata dans la Smalande. Cette province, depuis le commencement du règne de Gustave, n'avait pas joui d'une tranquillité parfaite, quoique la crainte que lui inspirait la puissance de ce souverain lui en donnât l'apparence.

Jean Anderson, dont nous avons déjà parlé, avait été, en 1536, à la tête des révoltés; mais, abandonné par les paysans qu'il commandait, il s'était sauvé à Lubeck. Il trouva dans cette ville le comte de Hoya et Melen, qui l'appuyèrent de toutes leurs forces, et engagèrent leurs amis à lui fournir les moyens d'équiper une petite flotte. Il se vit bientôt à la tête de treize bâtimens, avec lesquels il se mit à ravager les côtes de la Blekingie. Mais les Danois, ayant, à la demande de Gustave, armé contre ces pirates, vinrent à bout de les réduire ou de les disperser. Par malheur Anderson leur échappa : il se sauva avec quelques-uns de ses compagnons dans les forêts de Suède, où il forma une bande redoutable de voleurs. Nils-Dacke, ce riche propriétaire de la Smalande, auquel on avait imposé de fortes amendes, se joignit à lui. Cet homme hardi, actif, entreprenant, avait reçu de la nature toutes les qualités néces-

saires à un chef de parti : une belle figure, une taille élégante et majestueuse, attiraient tous les regards, tandis qu'un organe flatteur et une éloquence persuasive séduisaient les esprits. Anderson, sentant bien la supériorité que Dacke avait sur ses compagnons et sur lui-même, le revêtit de l'emploi de généralissime de la troupe.

Dacke ne tarda pas à jouir d'une considération qui surpassa ses espérances : tous les Suédois fugitifs et dispersés, tant en Allemagne que dans les autres états du Nord, entrèrent avec lui en correspondance, et lui envoyèrent même des députés. Il fixa l'attention du duc de Mecklenbourg, du comte palatin Frédérik et de l'empereur. N'ayant encore, au commencement de 1542, que cent hommes sous ses ordres, il eut l'audace de convoquer une diète, où il invita les paysans de Konigs-Hœrad et de Suder-More de se rendre. Dociles à cette invitation, ils y accoururent de toutes parts, et les habitans de la Blekingie, quoiqu'ils fussent sous la domination du roi de Danemarck, s'y montrèrent aussi en très-grand nombre. Dacke se servit des mêmes moyens employés par tous ceux qui, avant lui, avaient voulu porter les

paysans à la révolte : il déclama contre les outrages faits à la religion, contre la déloyauté du gouvernement, l'oppression des nobles, la cherté des impôts, et déclara que, si on voulait le seconder, on trouverait en lui un puissant protecteur. Son éloquence lui gagna non-seulement les habitans de la Smalande, naturellement portés à l'insurrection, mais ceux de la Blekingie, qui lui fournirent des armes et des munitions, et lui promirent un asile en cas de défaite. Dacke alors fit des incursions sur le territoire suédois, pilla les châteaux, assassina les nobles, et particulièrement les employés du roi qui tombèrent entre ses mains. Un vieillard respectable de la Gothie occidentale, qui, au moment où Gustave avait entrepris de délivrer sa patrie du joug honteux sous lequel elle gémissait, s'était distingué par son courage et son patriotisme, fut une des premières victimes qui périt sous le fer de ces brigands. Après l'avoir rendu témoin du pillage et de l'incendie de sa maison, ces barbares entraînèrent cet infortuné dans les champs, le dépouillèrent de ses habits, l'attachèrent à un arbre, et le fusillèrent. Le butin fait dans ces différentes incursions fut porté en Blekingie, où il fut

partagé. Enhardi par l'effroi général que causait en Suède le récit de ses crimes, Dacke écrivit impérieusement à plusieurs seigneurs de la Smalande que, s'ils ne rachetaient pas aussitôt leur vie et leurs propriétés par une somme considérable qu'il leur fixait, ils le verraient bientôt arriver le fer et la flamme à la main, pour les punir de leur désobéissance.

Gustave sentit alors la nécessité d'opposer la force à cette nouvelle insurrection : il fit un appel à la noblesse du royaume, et lui donna pour lieux de rendez-vous les villes de Wadstena et de Linkœping. Les troupes allemandes, qui devaient être commandées par dix officiers de cette nation, n'étant point encore arrivées, il fit faire à la hâte des recrues, tant en Suède qu'en Allemagne. Mais sa bonté naturelle, ou plutôt sa faiblesse, l'engagea encore dans une démarche impolitique qui lui devint funeste : entraîné par le desir et l'espérance de rendre le calme à ses états sans répandre de sang, il écrivit, de sa propre main, à Dacke pour lui faire des représentations sur sa conduite criminelle. Il l'invita de mettre bas les armes, et lui promit sûreté pour sa vie et ses propriétés, s'il

venait à la cour, où ses plaintes et ses griefs seraient écoutés et examinés avec douceur. Cette lettre, loin de produire l'effet que Gustave en avait attendu, ne fit qu'augmenter la vanité d'un homme insensible au bien de sa patrie, et livré aux transports d'une ambition effrénée. Bien convaincu qu'il ne méritait pas un traitement si favorable, Dacke s'imagina que la conduite de Gustave avec lui était une suite de la crainte qu'il lui inspirait, et une espèce de reconnaissance de son autorité. Il s'empressa de communiquer aux paysans la lettre de Gustave, qui ne fit que redoubler la vénération qu'ils avaient pour leur chef. Malgré tous ces avantages, Dacke était assez clairvoyant pour s'apercevoir que, sans l'appui d'un grand nom, il lui serait peut-être impossible d'opérer une révolution générale dans le royaume : en conséquence il s'adressa à Sture, que Gustave venait de nommer gouverneur de Stæckeborg, et lui offrit le trône de Suède, s'il voulait se mettre à la tête des mécontens. C'était la seconde fois que l'on cherchait à éblouir ce jeune homme par l'éclat d'une couronne ; mais aussi généreux que la première, il rejeta avec mépris ces nouvelles offres, et répondit à Dacke « qu'un

« paysan, au lieu d'offrir des couronnes,
« devait s'en tenir à sa charrue, et que, s'il ne
« mettait pas fin à sa révolte, il se réunirait
« au roi, et l'aiderait de toutes ses forces à
« le faire rentrer dans le devoir. »

Après ce refus, Dackese décida à agir par lui-même : ses forces consistaient en 2500 hommes, avec lesquels il marcha contre Steinbock, gouverneur de la Gothie occidentale, qui s'était retranché auprès de Bœrgqwara. La victoire lui paraissant certaine, il donna l'ordre de l'attaque. Mais quels furent son étonnement et son désespoir lorsqu'il vit ces mêmes paysans, qui lui avaient montré tant de zèle et d'obéissance, perdre courage, et refuser le combat ! C'est en vain qu'il eut recours à son éloquence ; les paysans furent sourds à toutes ses représentations, et envoyèrent des députés à Steinbock, pour lui déclarer qu'ils étaient prêts à abandonner Dacke, si on voulait leur répondre du pardon du roi. Steinbock le leur promit, mais sous la condition qu'ils livreraient leur chef. Les paysans ne voulurent pas accepter cette condition, disant que ce serait payer de la plus noire ingratitude les services de celui qui avait montré tant de zèle pour leurs intérêts. Ils

proposèrent donc une entrevue entre Dacke et Steinbock, qui eut lieu en effet, et où il fut convenu que les paysans se retireraient, et que Dacke se rendrait à Bœrqwara. Mais celui-ci s'étant aperçu, au premier entretien qu'il eut avec Steinbock, qu'il avait à faire à un homme faible et indécis, il prit une marche toute contraire à celle que l'abandon des siens semblait devoir lui commander : loin de chercher à pallier ses torts, il justifia sa conduite, et déclara que les paysans et lui ne se désisteraient de leur entreprise qu'autant qu'on satisferait à toutes leurs demandes. Après cette déclaration, il proposa une suspension d'armes de trois mois, à laquelle Steinbock eut la faiblesse de consentir. Croyant la révolte tout à fait terminée, ce dernier se retira avec ses troupes; mais à peine ses soldats eurent-ils quitté Bœrgqwara, que Dacke, ayant de nouveau rassemblé les paysans, ordonna le pillage de cette ville.

La retraite de Steinbock eut des suites encore plus funestes : Johannsson, qui venait de Linkœping avec un renfort de troupes, fut enveloppé par les paysans, qui le battirent, et le forcèrent de se sauver dans les montagnes.

Il est affreux d'être encore dans le cas de reprocher au gouvernement danois l'origine et la durée de cette nouvelle révolte; mais il est certain que, s'il n'eût pas fourni aux insurgés des munitions et des vivres, et s'il ne leur eût pas donné l'assurance d'un asile dans la Blekingie, en cas de défaite, jamais ils n'eussent osé se soulever ni pu se soutenir si long-tems. Toutes les représentations que Gustave fit à ce sujet à la cour de Copenhague ne produisirent aucun effet.

Dacke sut profiter, en homme habile, du bonheur qui venait de le couronner: il organisa ses troupes, les exerça au maniement des armes, et établit parmi elles une sévère discipline. Il choisit les paysans les plus robustes et les plus courageux, dont il se forma une garde particulière: il nomma Hane et Riddare ses aides-de-camp, et les éleva au grade de colonel. Après avoir fait toutes ces dispositions, il résolut d'étendre ses conquêtes, et entra dans la Gothie orientale, province qui tenait encore fortement à l'église romaine. Les habitans des montagnes vinrent en foule se ranger sous ses drapeaux, mais ceux des plaines demeurèrent tranquilles.

Justement effrayé des progrès de Dacke, Gustave résolut de marcher en personne contre ce redoutable révolté : il divisa ses troupes en plusieurs corps, qu'il mit sous les ordres de ses plus habiles généraux, et entra à leur tête dans la Gothie orientale. Ses efforts furent suivis de la victoire. Les insurgés, battus et dispersés, abandonnèrent partout le champ de bataille, et se virent forcés de chercher un asile dans les forêts. Le roi convoqua alors les bourgeois, les paysans, les montagnards, et les invita, avec douceur, à la tranquillité. Tous les assistans, même ceux qui s'étaient liés avec les rebelles, protestèrent de leur dévouement et de leur soumission au roi ; et afin de lui en donner une preuve non équivoque, ils adressèrent une circulaire à leurs voisins, menaçant particulièrement les habitans de la Smalande de marcher en masse contre eux, s'ils ne mettaient aussitôt bas les armes. Sigesson, de son côté, venait de remporter plusieurs avantages en Smalande : il avait, dans plusieurs rencontres, battu les rebelles, et fait un grand nombre de prisonniers. Malgré ces revers, Dacke ne perdit point courage, et ne chercha qu'à gagner du tems : il écrivit au général pour lui demander grâce,

mais en même tems pour lui exposer les plaintes du peuple. Ces plaintes, rédigees en dix-huit articles, portaient particulièrement sur la grande puissance des baillis, et l'abus qu'ils en faisaient, sur la cherté des impôts, sur la spoliation des églises, sur les nouvelles lois, (qui cependant n'étaient point encore en vigueur dans ces provinces) sur le désarmement des paysans, enfin sur les changemens faits dans les cérémonies de la religion. Le gouvernement, sans consulter Gustave, qui était alors à Stæckeborg, eût la faiblesse de se laisser séduire par les représentations de cet homme artificieux : une commission, composée des sénateurs les plus instruits et les plus distingués, s'assembla à Linkœping pour y faire l'examen des plaintes présentées par Dacke au nom du peuple. Plusieurs de ces plaintes ayant paru fondées, les sénateurs, qui desiraient ardemment mettre un terme à la guerre civile, promirent à Dacke, ainsi qu'aux paysans rebelles, sûreté pour leur vie et leurs propriétés, s'ils cessaient à l'instant toute hostilité. Ils s'engagèrent, en outre, à faire faire un nouvel examen de leurs griefs dans la Smalande même, par des anciens seigneurs auxquels on donnerait pour adjoints dans

cette affaire les paysans les plus intelligens, et ils se chargèrent d'obtenir le consentement du roi à toutes ces mesures. Dacke, qui atteignait par-là le but auquel il tendait, puisque rien ne se terminait encore, accepta avec joie ces propositions. Les hommes sages sentirent bien le danger d'une pareille négociation, qui avilissait la dignité du gouvernement, en donnant à un rebelle, dont on semblait alors reconnaître l'autorité, plus d'importance qu'il n'en avait effectivement. Cette faute en politique n'échappa point à Gustave, et il fut si mécontent de cette convention, qu'il ne l'eût jamais sanctionnée s'il n'eût craint d'ôter par-là aux sénateurs la considération dont il était bien aise de les voir jouir. La forme de l'acte fut cependant entièrement changée, et on le rédigea de manière à laisser croire qu'il ne s'agissait que de quelques différends entre la noblesse et les paysans de la Smalande, différends dont le roi devait être le médiateur. On signa à Stæckeborg, le 14 novembre 1542, un armistice d'un an, pendant lequel tous les paysans promirent de présenter à Gustave leurs griefs contre leurs baillis.

Le roi, n'écoutant plus alors que sa bonté

naturelle, écrivit aux habitans de la Smalande une lettre dans laquelle il leur reprocha, d'une manière douce et vraiment paternelle, la conduite qu'ils avaient tenue sans en avoir eu aucun sujet. Il leur rappela que toutes les fois qu'ils s'étaient adressés à lui avec confiance, ils l'avaient toujours trouvé prêt à leur rendre justice. Il leur fit, dans cet écrit remarquable, le fidèle tableau de son administration, et leur exposa les motifs qui l'avaient engagé à faire de nouvelles lois, et à publier des ordonnances qui leur avaient déplu, par l'ignorance où ils étaient de leur utilité. « Si j'ai, leur disait-
« il dans cette lettre, augmenté les forces de
« l'état; si, au lieu de 500 hommes, elles
« s'élèvent aujourd'hui à 6000; si j'ai fait
« venir de l'étranger les chevaux et les ar-
« mes nécessaires à cette armée, mon seul
« but a été de pourvoir à la sûreté du royaume;
« si j'ai couvert la mer Baltique des vaisseaux
« suédois; si j'ai mis de l'activité dans les
« ports et dans les chantiers, c'est que j'ai
« senti qu'une force maritime nous était in-
« dispensable. C'est à ces seules mesures que
« la Suède est redevable de la paix extérieure
« dont elle jouit depuis plusieurs années.

« Que, par un attachement inconsidéré pour
« les anciennes coutumes, et une haine
« injuste pour les nouvelles, l'on congédie
« maintenant les troupes, que l'on vende les
« armes, qu'au lieu de vaisseaux de guerre
« on ne veuille plus avoir que des bâtimens
« marchands, le royaume se trouvera bien-
« tôt en proie aux invasions des princes voi-
« sins, nos côtes seront infestées par les pirates
« qui viendront piller nos villages, emmener
« nos bestiaux, et détruire nos pêcheries; les
« ennemis, ne trouvant plus d'obstacle, pé-
« nétreront dans l'intérieur de la Suède,
« massacreront les paysans au milieu de leurs
« campagnes, ou les arracheront des bras
« de leurs femmes et de leurs enfans éplorés.
« Ces malheurs ne sont pas assez éloignés
« pour que vous en ayez déjà perdu la mé-
« moire: si vous ne les éprouvez plus, ren-
« dez-en grâce aux changemens qui ont été
« faits dans l'administration de l'état. Vous
« vous plaignez de la cherté des denrées;
« mais cette cherté est générale en Europe.
« D'ailleurs, n'en êtes-vous pas bien dédom-
« magés par la considération que vous avez
« acquise? Autrefois on connaissait à peine
« hors du Nord, le nom suédois; aujour-

« d'hui il est honoré et respecté des premiers
« princes de l'Europe : autrefois esclaves,
« vous gémissiez sous un joug étranger ; au-
« jourd'hui libres, vous vivez sous des lois
« sages dont vous avez confié l'exécution à
« un roi choisi parmi vous : autrefois dépen-
« dans des Lubeckois, vous étiez contraints
« d'attendre qu'il leur plût de vous appor-
« ter les objets de première utilité, qu'ils
« vous faisaient payer au gré de leur caprice
« et de leur avidité ; aujourd'hui, partageant
« avec eux l'empire de la mer, vous pouvez,
« par vous-mêmes, pourvoir à vos besoins, et
« ramener dans vos ports vos vaisseaux abon-
« damment chargés. Comparez donc votre
« état présent avec celui où vous étiez il y a
« quelques années, et vous reviendrez d'une
« erreur qui peut vous être funeste, et qui
« affecte vivement celui qui, sans cesse, est
« occupé de votre bonheur. Il me reste à
« vous répondre sur un point principal, et
« auquel vous paraissez attacher le plus grand
« intérêt : vous êtes mécontens des pertes
« qu'a éprouvées le clergé catholique, et des
« bornes qu'on a mises à sa puissance. Je vous
« pardonnerais ce mécontentement, si vous
« n'aviez sous les yeux l'exemple de Trolle,

« et l'abus affreux que ce monstre a fait de
« son autorité. Ah! croyez-en ma sollicitude
« et mon expérience, les ennemis les plus
« dangereux de la Suède sont les prêtres ca-
« tholiques, capables de tout entreprendre :
« ils verraient d'un œil sec la ruine totale
« de leur patrie, s'ils croyaient pouvoir exer-
« cer, au milieu de ses débris, l'empire ab-
« solu auquel ils ne cesseront jamais de pré-
« tendre. »

Cette lettre, écrite de Stockholm le 30 décembre 1542, et qui renfermait en même tems un compliment de bonne année, ne fit aucune impression sur les grossiers habitans de la Smalande, qui persistèrent dans leurs résolutions.

Dacke avait promis, dans le traité qu'il avait fait avec Gustave, de se rendre à sa cour. Ce monarque, qui desirait le voir, le fit assurer qu'il pouvait y venir sans aucune crainte ; mais, quoique l'on sût généralement que Gustave était esclave de sa parole, Dacke n'osa cependant pas se présenter devant lui. Persistant toujours dans ses plans de révolte, cet ambitieux ne pensait qu'aux moyens d'augmenter ses forces, et de recommencer avantageusement la guerre. Le comte

palatin Frédérik, qui nourrissait de nouvelles espérances, l'entretenait dans ses idées séditieuses, en lui promettant des secours pour le printems suivant. Mais Dacke, qui n'ajoutait pas une grande foi à ses promesses, crut qu'il devait se rapprocher de Christian, et lui proposer la couronne de Suède. Ce souverain sortit enfin du sommeil dans lequel il paraissait plongé : il s'aperçut combien il avait été impolitique en protégeant un révolté qui était en correspondance avec ses propres ennemis. Effrayé de la hardiesse de Dacke, et des suites que pourrait avoir une insurrection dont le foyer était si près de lui, il rejeta ses propositions, et en fit aussitôt part à Gustave, à qui il offrit 5000 hommes. Pour prouver la sincérité de ses offres, il ordonna à quelques troupes d'entrer dans la Smalande, en les faisant porteurs d'une lettre d'exhortation aux habitans de cette province, par laquelle il les invitait à renoncer à leur insurrection. La lettre ne fit pas plus d'effet que les troupes danoises, qui, en trop petit nombre pour oser entreprendre une attaque, se retirèrent sans en avoir même fait la démonstration.

Pour la première fois, Gustave eut la sa-

tisfaction de voir les Dalécarliens abandonner le parti des rebelles pour se ranger du sien : ils lui firent les offres les plus obligeantes de service, qui furent immédiatement suivies d'un corps de 2000 hommes armés. Mais l'armistice fait avec Dacke n'étant pas encore expiré, on les renvoya, après les avoir comblé de remercîmens. Le roi, cédant à leurs instances, choisit parmi eux 200 jeunes gens, dont il forma un corps de troupes auxiliaires. Les principaux habitans de la Gothie orientale se rendirent aussi à Suderkœping, auprès du roi, pour lui renouveler le serment de lui être fidèles, ce qui ne contribua pas peu à diminuer les craintes qu'on avait formées sur les suites de l'insurrection.

FIN DU LIVRE DOUZIÈME.

LIVRE TREIZIÈME.

ARGUMENT.

Zèle de Gustave pour les progrès de la réformation. — Calomnies répandues contre lui, et leurs suites. — Continuation de la révolte de Dacke. — Prétentions du comte Albrecht de Mecklenbourg à la couronne de Suède, et moyens qu'il emploie. — Promesses flatteuses de Frédérik et de plusieurs autres princes aux révoltés. — Lettre de l'empereur à Dacke pour l'encourager à persister dans son insurrection. — Assemblée des états à Œrebro. — Projet du gouvernement de traiter à l'amiable avec les révoltés. — Sévérité et politique de Dacke. — Trève rompue et pillage. — Siège du château de Stackeborg, dont Sture était le gouverneur. — Grande défaite des rebelles. — Mort de Dacke. — Fin de la révolte. — Mauvaise conduite et procès du chancelier de Suède, Pihy, nommé autrefois Conrad Peutinger. — Secours fournis par la Suède à la France en vertu du traité conclu entre ces deux puissances. — Assemblée des états à Westeras. — Résolution du roi de déposer la couronne. — Délibérations importantes prises par les états. — Déclaration solennelle qui accorde l'hérédité aux enfans de Gustave, et prestation de serment au prince Erik en qualité de successeur. — Améliorations apportées dans l'agriculture, les arts et les sciences. — Traité particulier du Danemarck concernant Christiern. — Démarches de Gustave pour faire la paix avec l'empereur. — Sa réception dans la convention de Spire. — Dernière tentative du duc de Mecklenbourg sur la couronne de Suède. — Christiern mis en liberté. — Nouveaux désagrémens que la cour de Danemarck fait éprouver à Gustave. — Christian unit à ses armes celles de Suède, ce qui devient la source d'une guerre qui a duré plus de cent ans.

Les princes allemands qui combattaient pour la doctrine de Luther ne furent pas assez

politiques pour profiter du zèle que Gustave. montrait pour la réformation: il leur aurait été facile, à l'époque du concile de Trente, de faire entrer ce prince dans la ligue de Smalkalde ; mais les conditions qu'ils lui imposèrent lui ôtèrent sa bonne volonté : au lieu de chercher en lui un appui de plus, ils agirent comme s'ils lui eussent fait une grâce de l'admettre parmi eux, et voulurent la lui faire payer en exigeant qu'il versât sur-le-champ dans la caisse commune de Bronswick 100,000 florins d'une part, 5,000 d'une autre, et qu'il tînt prêts à marcher 6000 hommes de troupes auxiliaires, dont la solde serait entièrement à sa charge. Les avantages que cette ligue offrait à Gustave n'étaient pas assez grands pour qu'il les achetât si cher. Son refus d'y accéder fut donc une nouvelle preuve de sa prudence et de sa sagesse.

Qui pourrait jamais calculer les effets de la calomnie ! Semblable à un volcan qui fume encore long-tems après son éruption, le poison qu'elle répand laisse après lui des traces qu'il est presque impossible d'effacer. Gustave était, sans contredit, un des princes de l'Europe qui avait le plus fait pour la réformation ; et cependant les chefs de la ligue de Smal-

kalde n'avaient aucune confiance en lui. Melen, alors au service de l'électeur de Saxe, répandait partout qu'il était le plus cruel des tyrans, et que sa cupidité pour les biens de l'église était la seule raison qui l'engageait à favoriser la doctrine de Luther. Il le peignait aussi comme un ennemi secret de l'empereur. Les ducs de Prusse et de Mecklenbourg, ainsi que les villes de Lubeck et de Dantzick ne le ménageaient pas davantage. Le roi de Danemarck qui, pour des raisons particulières, desirait voir son beau-frère admis dans la ligue, fit tout ce qu'il put auprès des princes allemands afin de les déterminer à adoucir les conditions qu'ils lui avaient imposées : peut-être même y auraient-ils réussi, si Gustave n'eût pas cru s'abaisser en joignant ses sollicitations à celles de ce monarque. Il écrivit cependant à Luther pour le prier de réfuter les bruits répandus contre lui. Mais ce dernier, qui ne croyait plus aux vertus de Gustave, lui répondit « qu'il avait peine à concevoir « comment un prince qui s'était montré, « comme lui, l'apôtre de la vérité évangélique « eût pu changer ainsi de sentimens. » Le roi chercha à se justifier dans une seconde lettre, en date du premier juin 1541, qu'il

adressa à Luther, et parvint à le si bien convaincre de son innocence, que ce réformateur entreprit d'amener l'électeur de Saxe à des dispositions plus favorables. Sa négociation eut un plein succès, et l'on offrit à Gustave d'entrer dans la ligue. Mais les conditions souscrites par Christian ayant été rayées, ce monarque en fut si piqué, qu'il se déclara contre tout changement, et l'affaire en resta là.

Dacke se préparait à recommencer les hostilités; il ne voulait pas même attendre l'expiration de l'armistice : afin de s'assurer des dispositions des paysans, il convoqua une assemblée à Wekiœ, à laquelle il invita deux députés de chaque paroisse de se rendre. Là, dans un discours plein de feu, il s'efforça de prouver combien il était peu vraisemblable que Gustave tînt ses promesses, et apportât dans les affaires de religion, et dans la levée des impôts, les changemens qu'il avait promis. Il leur conseilla de présenter au roi leurs sujets de plaintes, et de tenir la trève s'il leur rendait justice; mais, dans le cas contraire, il leur dit qu'il leur laissait le choix ou de se rendre à discrétion, ou de reprendre les armes, leur jurant qu'il était prêt à faire pour eux et pour sa patrie le sacrifice de sa vie. Les paysans,

électrisés par son éloquence, s'écrièrent de toutes parts qu'ils le suivraient partout. Dacke profita de ce moment d'enthousiasme pour exiger un serment solennel d'obéissance qui fut aussitôt prêté par tous les assistans. Il leur ordonna alors de se munir d'armes, de munitions de guerre, et de se disposer à marcher au premier signal. Dès ce moment, il changea entièrement de plan : afin d'augmenter le nombre de ses partisans, et de donner à son insurrection plus de considération et de force, il voulut mettre dans son parti tous les seigneurs mécontens du gouvernement : pour cela, il défendit, sous les peines les plus sévères, toute espèce de brigandage et de violence. Ceux qui se permirent quelques-uns de ces excès furent punis sans miséricorde; il fit même exécuter un de ses lieutenans, nommé Mans-Hane, qui fut convaincu d'avoir commandé le pillage du château d'un seigneur. Après s'être montré ainsi le protecteur de la noblesse, il s'empara de l'autorité suprême, démit, nomma les baillis, les fonctionnaires publics, et eut bientôt sur ses soldats, ainsi que sur les autres citoyens, le droit de vie et de mort.

La tournure que prenaient les affaires en

Suède excita l'attention du duc Albrecht de Mecklenbourg, qui, en qualité de descendant de l'ancienne maison royale des folkunger, avait des prétentions sur ce royaume : il envoya, en conséquence, un nommé Pflug, bourgeois de Rostock, chargé de pleins pouvoirs, à Dacke, afin de lui offrir son assistance; mais sous la condition qu'on lui donnerait la couronne de Gustave, et qu'on lui ferait l'avance d'une somme considérable pour lever des troupes. Mais Dacke, qui avait d'autres vues sur le trône de Suède, répondit au duc que s'il voulait venir il serait parfaitement reçu; mais qu'au lieu de demander de l'argent, il ne devait pas oublier d'en apporter beaucoup avec lui. Le député partit après cette réponse : malheureusement pour lui il fut arrêté en Scanie, et condamné à mort comme espion.

Malgré le mauvais succès de son négociateur, le duc de Mecklenbourg n'abandonna pas ses projets ambitieux, et ne s'en prépara pas moins à soutenir les révoltés suédois. Le comte palatin Frédérik, qui, jusque là, n'avait porté ses regards que sur le trône de Danemarck, se vit engagé par sa correspondance avec Dacke, à les tourner aussi sur celui de Suède : il s'adressa même à l'empereur, et lui demanda

son assistance. Ce prince, depuis long-tems ennemi de Gustave, et dont la haine s'était accrue à raison de la protection que ce dernier avait accordée au luthéranisme, et de l'alliance qu'il avait contractée avec François I.er, saisit avec empressement l'occasion de se venger; et, quoiqu'il eût lui-même besoin de troupes et d'argent, il ordonna à son ministre, le célèbre Granvelle, de négocier avec Dacke, et de partir à cet effet pour la Suède. Il s'abaissa même jusqu'à écrire de Barcelonne à ce rebelle, pour l'encourager à persister dans sa révolte, et lui annoncer la prochaine arrivée de son ministre. Mais Granvelle, ayant conçu des inquiétudes sur sa sûreté personnelle, ne passa pas en Suède, et se contenta d'entrer par écrit en négociation avec Dacke. Ce ministre, aussi bien que son maître, était bien mal instruit de la situation de ce royaume : ils regardaient déjà Gustave comme déposé, et croyaient qu'il ne s'agissait plus que de placer un nouveau roi sur son trône : ainsi prévenus, ils recommandèrent fortement Frédérick aux rebelles, qui, de son côté, écrivit à Dacke une lettre pleine d'amitié, dans laquelle il lui promettait les titres et les distinctions les plus honorables s'il parvenait à la couronne. A cette

lettre était joint un diplôme impérial, qui donnait la noblesse à celui qui, quelques années auparavant, simple paysan et peut-être plus heureux, n'était qu'un objet de mépris pour les grands princes qui lui faisaient aujourd'hui lâchement la cour. Melen et les autres Suédois mécontens, qui s'étaient retirés en Allemagne, entrèrent aussi avec lui en correspondance, et l'assurèrent de leur puissante protection. Le duc Albrecht, voyant alors que ses prétentions au trône de Suède étaient mal fondées, s'engagea à servir Frédérik, et à lui fournir des troupes.

Gustave, étant informé de tout, vit bien qu'il était tems d'employer les moyens les plus prompts et les plus efficaces : il convoqua l'assemblée des états à Œrebro, où l'armement général du royaume fut décidé. On choisit Wadstena pour le lieu du rendez-vous, et on arrêta que les troupes se porteraient toutes sur Jœnkœping, mais qu'elles feraient halte à une certaine distance de la ville, afin de laisser le tems à des hommes, jouissant de la plus grande considération parmi le peuple, de tenter encore de ramener, par de douces et de sages représentations, les paysans égarés.

Quoique l'expérience n'eût que trop prouvé

combien on devait peu compter sur ces mesures, Gustave et son conseil s'imaginèrent qu'une circonstance particulière contribuerait à les rendre favorables. La discorde avait agité son flambeau entre les rebelles et Dacke; le mécontentement contre lui était général: ses actes de cruauté envers ses lieutenans, la sévérité qu'il avait établie dans la discipline militaire, et surtout la défense de piller les châteaux des seigneurs, avaient révolté tous les esprits : dans une assemblée générale qu'il venait de convoquer à Jœnkœping, afin d'aviser aux moyens qu'il fallait prendre avant la cessation de l'armistice, les paysans lui avaient déclaré qu'ils ne voulaient plus recevoir d'ordre de lui. Il était donc bien permis à Gustave de fonder quelque espoir sur cette désunion. Mais la conduite de Dacke lui rendit en un moment la confiance qu'il avait perdue: s'étant aperçu que la principale cause du mécontentement des paysans était la défense qu'il leur avait faite de se livrer au pillage, il la leva, et leur permit d'exercer contre les seigneurs toutes les violences qu'ils jugeraient à propos. Les paysans, satisfaits, se rangèrent alors de nouveau sous ses drapeaux.

Dacke, qui craignait avec raison un rap-

prochement des rebelles avec le gouvernement, ne perdit pas un moment, et donna le signal de recommencer les hostilités. Les paysans, voulant se dédommager de la privation qu'ils avaient éprouvée, se portèrent comme des furieux sur les châteaux des malheureux seigneurs. Cet esprit de révolte s'étendit bientôt jusque dans la Sudermanie, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'on parvint à l'étouffer dans sa naissance.

Dacke se mit en campagne au mois de janvier 1543, et, massacrant sur son passage tout ceux qu'il savait tenir au parti royal, il marcha sur Calmar, et se disposa à en faire le siège. Mais le gouverneur, nommé Germund-Some ou Svensson, homme d'un rare mérite et d'un courage intrépide, se mit en état de pouvoir opposer une vigoureuse résistance : il ordonna de raser tous les villages voisins, de faire rentrer les troupeaux dans la ville; et ayant pris dans une sortie trente rebelles, il les fit expirer sur la roue. Dacke, qui avait compté sur une conquête plus facile, se retira pour former deux camps, l'un à Hasmo, et l'autre à Kleckeberg. Some les attaqua tous deux, battit complettement les troupes qui y étaient

renfermées, et les força à une prompte retraite.

Les rebelles alors se divisèrent en plusieurs corps, et entrèrent dans la Gothie orientale, qu'ils mirent à feu et à sang: un de ces corps se porta sur Suderkœping, et y pilla les magasins royaux; un autre, composé d'habitans de la Smalande, marcha contre Stæckeborg, dans l'intention de forcer le jeune Sture, qui était dans cette ville, à devenir leur chef. Mais ayant été prévenu de leur marche, ainsi que de leur dessein, le fils de l'administrateur alla au-devant d'eux sur les glacis, et les attaqua; mais malheureusement il fut repoussé, et forcé de se jeter avec le reste de ses troupes dans Stæckeborg, où il fut assiégé. Il fit plusieurs sorties qui ne lui furent pas favorables. Le manque de secours et la disette le déterminèrent à demander une suspension d'armes indéterminée, à laquelle Dacke fut forcé de consentir par la désertion de ses paysans, fatigués des longueurs d'un siège. Thuresson, qui n'était point instruit de la convention faite entre Sture et Dacke, attaqua le peu de rebelles qui étaient restés, et en fit un horrible carnage. Il s'avança ensuite plus

avant dans les pays ; Siggesson en fit autant avec le gros de l'armée. Sture alors se mit à la tête de deux mille hommes : partout où il se montra, les paysans tombèrent à ses pieds, et demandèrent grâce. A Tuna, (dans le West-Nordland, qu'il ne faut pas confondre avec Tuna dans la Dalécarlie) les habitans se rassemblèrent autour de lui, et s'écrièrent : « Nous voyons bien « que Dacke nous a trompés, et que la jus- « tice est de ton côté. » Sture leur répondit avec bonté qu'il était touché de leur repentir, et qu'il emploierait tout auprès du roi pour obtenir leur pardon.

Loin de mener une conduite si digne d'éloges, les autres généraux, persuadés que l'effroi était le meilleur moyen de ramener les paysans à l'obéissance, se portèrent à des excès qui les réduisirent au désespoir : ces malheureux, voyant qu'ils n'avaient aucune grâce à espérer, s'embusquèrent dans les forêts, et causèrent, par-là, de grands dommages aux troupes royales. On en vint enfin à une affaire décisive qui eut lieu dans une forêt épaisse, auprès du lac Asund. Dacke y commandait en personne ; il combattit avec un courage admirable jusqu'au

moment où il tomba couvert de blessures. On l'enleva du champ de bataille : mais la déroute se mit aussitôt dans son armée, qui fut complettement battue. Alors la plupart des districts se soumirent. Dacke ne se laissa point abattre par ses revers : dès qu'il fut guéri de ses blessures, il se remit à la tête de quatre cents hommes, et chercha à faire de nouveau révolter les paysans, en leur faisant le récit des cruautés exercées par les généraux de Gustave, et en leur disant qu'une mort glorieuse, les armes à la main, était préférable à celle qui les attendait sur l'échafaud. Il réussit bien à rassembler quelques petits corps, avec lesquels il tomba sur la Gothie occidentale et orientale; mais le souvenir de la dernière défaite, et le manque de secours étrangers l'empêchèrent de déterminer une levée en masse, qui seule pouvait le rendre encore redoutable. Les habitans de la Smalande mirent bas les armes, à l'exception de quelques peuplades de sauvages qui se réfugièrent dans les forêts. Les troupes de Gustave se mirent à leur poursuite, et parvinrent enfin à les disperser. Parmi les prisonniers qu'ils firent dans cette expédition, il se trouva un frère

et un fils de Dacke : le premier fut pendu; mais le second, n'ayant encore que dix ans, eut sa grâce, et mourut peu de tems après.

Dacke et ses partisans, fortement aidés par les prêtres catholiques, employèrent toutes les ruses imaginables pour exciter les habitans de la Smalande à la révolte : non contens d'intriguer à l'ombre du mystère, les curés attaquèrent le roi en pleine chaire : un d'entre eux, nommé Simon, termina un de ses sermons par ces paroles remarquables : « Je « vais dire aujourd'hui la messe, et appeller « la vengeance du ciel sur le roi cruel, sur « ses enfans et jusque sur ses serviteurs. « Suivez tous mon exemple, et qu'il tombe « pour ne se relever jamais. » Un autre fit courir dans la province un *écrit* ou plutôt un tableau bien extraordinaire; c'était une planche couleur de sang, sur laquelle on voyait une main, un pied et la gorge d'une femme : ce qui voulait dire que Gustave ferait couper ces parties à tous les habitans de la Smalande. Assez insensés pour croire de pareilles calomnies, quelques-uns prirent les armes. Mais Gustave ne leur donna pas le tems de se former : il fit entrer aussitôt de tous côtés ses troupes dans la Smalande,

dont les habitans, désarmés par la persuasion ou par la force, abjurèrent leur erreur.

Dacke forma encore quelques tentatives avec le peu d'amis qui lui étaient restés fidèles : il fut heureux dans quelques-unes, mais il se vit bientôt obligé de renoncer entièrement à en faire de nouvelles, pour songer à sa propre sûreté. Son projet était de se retirer en Allemagne. Skrifware, son ami et son confident, trahit son secret : il fut alors gardé à vue par ses propres soldats, et n'eut d'autre ressource que celle de se jeter dans les forêts de la Blekingie. Sa troupe se dispersa bientôt tout à fait; les uns se rendirent volontairement aux troupes du roi, les autres furent faits prisonniers. Plusieurs de ces scélérats eurent la bassesse de proposer de se mettre à la poursuite de leur ancien chef; Skrifware fut de ce nombre. Aucun espoir de salut ne restait donc au malheureux Dacke; tout avait fui pour lui, jusqu'au bonheur, qui, bien plus que la sagesse, décide les évènemens de la vie des hommes. Son heure fatale était marquée : un officier, nommé Péderson, fils d'un sénateur, le rencontra dans la forêt de Rœdebyer en Blekingie : il aurait bien desiré de le prendre

vivant; mais n'ayant pu y réussir, il le tua d'un coup de fusil : son corps fut coupé en quatre parties, que l'on plaça à Calmar sur quatre roues. On y exposa aussi sa tête, sur laquelle on mit une couronne de cuivre.

La révolte finit avec Dacke : cet homme étonnant, qui fut un assemblage de vertus et de vices, et auquel on ne saurait, sans injustice, refuser de l'admiration, fut de tous les rebelles celui qui donna le plus d'inquiétudes à Gustave. Il est vraisemblable que s'il eût paru quinze ans plutôt, à l'époque où le clergé catholique jouissait de toute sa puissance, il eût décidé du sort de la Suède.

Gustave était destiné à être toujours trompé par des étrangers qui devaient à ses bontés leur avancement et leur fortune. Le chancelier Pihy se mit du nombre de ces illustres ingrats qui marchent à la suite des rois : cet homme, né en Allemagne, et qui n'y était connu que sous le nom de Conrad Peutinger, possédait de véritables talens : après avoir long-tems erré en Europe, il épousa deux femmes à la fois. Il arriva en 1538 en Suède : il attira bientôt par son esprit l'attention de Gustave. La disette d'hommes capables de s'occuper des affaires du gouver-

nement contribua à son prompt avancement: il fut nommé en peu de tems chancelier et sénateur. Luther, qui connaissait son mauvais caractère, écrivit plusieurs fois à Gustave pour l'avertir du danger qu'il courait en donnant ainsi sa confiance à quelqu'un qui en était indigne. Mais Peutinger, par les mains duquel toutes ces lettres passaient, eut le soin de les soustraire. Le roi, toujours abusé, l'envoya en France à la tête de l'ambassade chargée de faire un traité d'alliance avec François Ier. Les dépenses énormes qu'il fit aux dépens du gouvernement suédois, six mille couronnes qu'il emprunta au nom de Gustave, excitèrent des plaintes dont ses ennemis profitèrent à son retour pour le perdre dans l'esprit du roi. On découvrit sa bigamie, la soustraction des lettres de Luther, et son infidélité dans l'administration des sommes qui lui avaient été confiées; on lui prouva un déficit de 58,640 risdales. Il fut alors destitué de ses places, et condamné à une prison perpétuelle. Il mourut quelques années après à Westeræs d'un coup de pierre que lui lança un assassin.

François Ier. s'étant trouvé dans le cas de demander à Gustave les troupes auxiliaires

stipulées par le traité qu'il avait conclu avec lui, elles lui furent aussitôt accordées, et Gustave fit recruter 2000 hommes en Allemagne, qu'il fit partir pour la France sous les ordres du comte Jean de Salm.

La Suède, après tant de troubles, jouissait enfin du plus doux repos, lorsque Gustave, au grand étonnement de tout le monde, convoqua, au mois de janvier 1544, une assemblée générale des états à Westeræs : il en fit l'ouverture par un grand discours, dans lequel il rendit compte de son administration, et présenta le tableau fidèle de la situation du royaume. Ensuite il parla, comme c'était alors l'usage, de la théologie, du service divin, de la foi, de la nécessité des sacremens, de l'éternité, etc., etc., et demanda aux assistans s'ils avaient entendu parler de cela dans leurs églises. Il leur reprocha ensuite leur obstination qui les empêchait d'adopter les dogmes d'une religion éclairée, et leur faisait préférer les ténèbres d'un culte qui avait servi de prétexte à tous les soulèvemens dont la Suède avait été désolée. Il dit qu'il voyait avec douleur que ses soins étaient vains, et que le serment d'obéissance qu'on lui avait prêté n'était qu'une promesse frivole dont chacun croyait

pouvoir se dégager. Il en appela à la postérité qui jugerait entre ses sujets et lui. Il finit enfin par déclarer que, n'ayant encore essuyé, depuis son avènement au trône, que les peines les plus cruelles, et voulant couler des jours heureux dans le sein du repos, et épargner à l'avenir toute effusion de sang, il laissait les Suédois libres de se choisir un autre roi.

Si l'on n'eût pas connu le caractère de Gustave, et surtout son éloignement pour toute espèce de dissimulation, on eût été tenté de croire qu'une pareille résolution était une ruse dont il voulait profiter; mais la position des affaires ne pouvant laisser soupçonner aucun motif secret de sa part, la surprise fut générale. Quelques personnes de la plus haute considération prirent cependant la parole, et lui représentèrent qu'il ne pouvait, sans injustice, attribuer à tous les égaremens de quelques-uns. Ils lui peignirent leur étonnement de le voir quitter un trône qu'il avait acheté si cher, lorsque le calme dont jouissait le royaume lui donnait l'assurance de recueillir le fruit de ses longs travaux. Ils lui observèrent que son amour pour sa patrie, dont il avait donné

tant de preuves, lui imposait la loi de ne pas l'abandonner à l'anarchie qui suivrait infailliblement son éloignement du trône. Enfin, ils lui jurèrent de nouveau une obéissance aveugle, et une soumission sans bornes.

Gustave sentit toute la force de ces raisons; mais avant de se rendre, il exigea de l'assemblée une déclaration formelle sur les moyens que l'on emploierait pour éteindre tout à fait le feu de la révolte qui couvait encore sous la cendre, et pour défendre le royaume, ainsi que sa personne, contre les ennemis extérieurs. L'assemblée lui promit plus qu'il ne pouvait espérer : toute la noblesse s'engagea à marcher avec ses vassaux aussitôt qu'il les en requérerait : les premiers seigneurs promirent de lui fournir trente, quarante et même jusqu'à quatre-vingts hommes de cavalerie ou d'infanterie, armés et équipés. On décréta l'organisation d'une force militaire permanente. Stockholm devait avoir une forte garnison, la ville de Wadstena être fortifiée, les côtes aux environs de la capitale flanquées de redoutes, et quelques entrées de la rade fermées avec des chaînes de fer. Des galères et des jagds, destinés à protéger le commerce, furent mis

aussitôt sur les chantiers; de nombreuses patrouilles rassurèrent les routes, qui furent réparées et rendues praticables entre les différentes villes; enfin on arrêta que, toutes les fois que le roi voyagerait, il serait accompagné de deux sénateurs spécialement chargés de faire exécuter ses ordres.

L'assemblée couronna cette séance remarquable par une délibération à laquelle le roi fut extrêmement sensible : elle confirma, d'une manière solemnelle, la décision déjà prise à Œrebro, qui donnait à perpétuité à la famille des Wasa l'hérédité du trône de Suède : le fils aîné de Gustave, Érik, âgé alors de onze ans, fut proclamé pour son successeur.

L'assemblée ayant terminé ses travaux, on s'occupa de mettre à exécution les délibérations qu'elle avait prises : on posa les fondemens du château de Wadstena, et celui de Cronenbourg fut entouré d'une forte muraille. Gustave fit augmenter les fortifications de la ville d'Upsal, fermer avec des blocs de pierre et des pieux un passage dangereux qui se trouvait près de Stockholm, et construire à Wachsholm un grand corps-de-garde, pour y placer un poste avancé qui

pût veiller à la sûreté de la capitale. Il profita aussi du calme général qui régnait dans le royaume pour faire plusieurs réglemens relatifs aux écoles publiques, aux arts mécaniques, à la police, etc., etc. Il invita les négocians à ne point borner leur commerce à la mer Baltique, et à lui donner plus d'extension, en construisant de plus grands vaisseaux capables de cingler vers la Hollande, la Belgique, l'Angleterre, la France et l'Espagne. Il fonda dans la Finlande la ville d'Helsingford, et la destina à être l'entrepôt du commerce étranger : elle fut bientôt peuplée par plusieurs habitans de Raumo, Ulfsby, Eckenæs et Borgo, qui s'empressèrent de s'y établir. Il accorda la liberté de la pêche dans toute la mer du Nord, sous la condition de verser dans le trésor public le quinzième du produit. Il défendit expressément aux ecclésiastiques, ainsi qu'aux paysans, de s'occuper de commerce, et renouvela les ordonnances qu'il avait précédemment faites concernant le luxe. Enfin, pour faire voir à toute l'Europe qu'il était aussi le chef suprême de l'église suédoise, il fut le premier qui ordonna dans ce royaume des prières générales, afin d'ob-

tenir du ciel des récoltes abondantes, et la guérison des maladies épidémiques qui régnaient alors.

Charles-Quint s'étant aperçu que son inimitié pour le roi de Danemarck n'était nullement préjudiciable à ce monarque, mais que le commerce des Belges en souffrait considérablement, consentit enfin à entrer avec lui en négociation. Le traité fut conclu à Spire. On engagea Gustave à y accéder, et on lui donna un délai de six mois pour se décider. Un des articles de ce traité concernait Christiern, auquel on promit un traitement plus doux, et la permission de jouir du plaisir de la chasse. Le roi de Danemarck agit dans cette occasion comme son père, en abusant de sa puissance, et en ne gardant aucun ménagement avec Gustave : certainement il n'avait pas le droit de disposer seul du sort de Christiern, puisque la captivité de ce prince avait été ordonnée par les différentes cours du Nord, dont la sûreté reposait sur cette mesure politique. Gustave fut donc très-mécontent de ce manque d'égards, et resta long-tems indécis s'il accéderait au traité de Spire : il sentait bien que son alliance avec un des plus grands

ennemis du luthéranisme affaiblirait les défenseurs armés de cette doctrine, indisposerait les princes de la ligue de Smalkalde, ainsi que le roi de France, qui avait si généreusement répondu à ses offres d'amitié. Malgré ces considérations, il céda au désir de prouver à son peuple les soins qu'il prenait d'assurer sa tranquillité au-dehors, et envoya un chargé de pouvoirs, nommé Holgesson, à l'empereur pour lui proposer les moyens d'établir la bonne harmonie entre les deux états. Mais les calomnies de Heichstedt, seigneur allemand, qui jouissait d'une grande considération à la cour de l'empereur empêchèrent, pour l'instant, les négociations d'avoir leur effet. Les Suédois fugitifs répandus en Allemagne, les haines de religion causées par les progrès de la réformation, le peu de communication qu'il y avait alors entre les cours, tout concourait à faciliter aux ennemis de Gustave les occasions de le peindre comme un tyran. Afin de combattre ces bruits injurieux, ce monarque fit imprimer en langues suédoise et allemande l'histoire de Christiern et celle de son avènement au trône. Mais il fallut encore bien du tems avant qu'il pût effacer

les impressions défavorables données contre lui, et ce ne fut qu'en 1551 que l'empereur consentit à ce qu'il accédât au traité de Spire.

Quoique le principal prétendant au trône de Suède, le comte palatin Frédérik, qui était devenu électeur, ne regardât plus qu'avec indifférence les couronnes du Nord, on n'en fit pas moins plusieurs tentatives pour troubler la tranquillité de ce royaume: le duc de Mecklenbourg, excité par les Suédois mécontens, et les parens de Christiern, s'agitèrent de mille manières. Le duc, à force d'intrigues, parvint à faire entrer dans son parti plusieurs princes, et même les chevaliers de Saint-Jean de Rhodes. Il rassembla quelques troupes; mais les villes de Lubeck et de Rostock lui ayant refusé des vaisseaux, il fut obligé de renoncer à ses projets.

L'empereur, secondé par plusieurs princes allemands, s'intéressa si vivement pour Christiern auprès de la cour de Danemarck, que Christian résolut de faire un voyage à Sonderbourg. Le plaisir de voir à ses pieds un monarque, dont le front avait été orné d'une triple couronne, influa bien plus sur cette résolution que le desir de satisfaire

l'empereur et les princes allemands. Le prisonnier montra devant Christian une grande résignation, et fit un éloge pompeux des vertus de ce prince. Il maudit son ambition passée, qui avait coûté tant de sang, et causé de si grands malheurs. Il demanda en grâce qu'on lui rendît plus supportable le reste de sa carrière, qu'on lui donnât pour retraite le château de Callenbourg, promettant d'en employer les revenus à son entretien, et de se rendre digne, par sa conduite, de la générosité de son bienfaiteur. Christian, vivement ému, s'éloigna en l'assurant que son sort serait incessamment changé : en effet, il envoya presque aussitôt son chancelier Fries à Sonderbourg, qui fit signer à Christiern une convention par laquelle il renonçait à toutes ses prétentions sur le Danemarck, la Norwège et la Suède, s'engageait à ne rien entreprendre ni publiquement, ni secrètement, contre Christian, et même à ne jamais sortir de l'arrondissement qui lui serait désigné. Cette convention signée, le chancelier accorda à Christiern, au nom de son maître, la jouissance à vie, et à titre de fief, du château de Callenbourg et de deux autres endroits, Samsoë et Sæby, et lui promit que

ses deux filles recevraient des trois royaumes, pour présent de noces, une somme assez considérable, et dont la part de la Suède serait fixée à 20,000 florins.

Cette convention fut encore faite sans le consentement de Gustave, et Christian ne lui en fit part qu'après sa conclusion. La liberté limitée qu'on donnait au roi prisonnier n'empêcha pas le monarque suédois de témoigner hautement, devant l'ambassadeur danois, combien il était étranger a la conduite qui avait été tenue à cet égard; mais il déclara qu'il ne contribuerait en rien au présent de noces promis aux filles de celui qui n'avait aucuns droits sur le trône de Suède. Les états de Strengnæs sanctionnèrent cette déclaration du roi, et s'engagèrent formellement à le défendre, ainsi que ses héritiers.

Christian, qui de petit prince était devenu possesseur d'un trône, ne se trouvait pas encore content, et ouvrait en secret son cœur à des desirs ambitieux. Atteint de cette maladie si commune aux souverains, la soif de s'agrandir, le passé s'effaça entièrement de sa mémoire : il crut pouvoir encore porter ses vues sur la couronne de Suède, ou du moins se livrer à l'espoir qu'un jour ses

enfans parviendraient, par l'intrigue ou par la force des armes, à le reprendre. Ce songe dura tant que ce royaume fut électif, et Christian, heureux par l'illusion, ne laissa rien éclater de ce qui se passait dans son ame. Mais aussitôt qu'il fut instruit de la délibération des états, qui rendait le royaume héréditaire dans la famille de Gustave, il ne cacha plus ses prétentions, et saisit l'occasion du mariage de sa fille Anne avec le duc de Saxe pour les découvrir, en affectant de faire placer sur les voitures et les meubles de la princesse les armes de Danemarck et de Suède, surmontées de trois couronnes. Gustave ne put passer sous silence une conduite si indécente, et en demanda les raisons à la cour de Copenhague, qui répondit que c'était une imagination du peintre que l'on devait excuser, puisqu'il était permis aux peintres, ainsi qu'aux poëtes, d'avoir des licences. Christian n'ayant pas autrement manifesté ses prétentions, Gustave parut satisfait de cette réponse. Cependant ce fut là le premier signal des guerres qui éclatèrent ensuite, et qui désolèrent pendant plus de cent ans les royaumes du Nord.

FIN DU LIVRE TREIZIÈME.

LIVRE QUATORZIÈME.

ARGUMENT.

Etat florissant de la Suède. — Jalousie et conduite des Lubeckois. — Ses suites. — Traité de commerce entre la Suède et l'Angleterre. — Nouvelles ordonnances ayant pour but l'accroissement du commerce et de la navigation du royaume. — Mort de la seconde femme de Gustave, et choix d'une troisième. — Disputes théologiques. — Différens moyens employés par Gustave concernant les arts, les sciences et l'industrie. — Dissentions avec la Russie. — Situation politique de la Livonie. — Entrée des Russes en Finlande. — Proposition d'alliance faite par Sigismond, roi de Pologne. — Grands préparatifs de guerre des Suédois. — Défaite des Russes. — Arrivée d'une flotte suédoise en Finlande. — Débarquement de Gustave. — La Finlande érigée en duché. — Un des fils de Gustave, le comte Jean, nommé gouverneur de cette province. — Trahison des Livoniens. — Tentative inutile des Suédois pour pénétrer en Russie. — Le czar Ivan entre en Finlande avec une armée considérable. — Siège malheureux de Wibourg. — Départ des Russes. — Armistice. — Ambassade suédoise envoyée à Moscou pour faire la paix. — Dispute de religion entre l'archevêque d'Upsal et le patriarche de Russie en présence du czar. — Conclusion du traité de paix.

Les Lubeckois regardaient d'un œil jaloux la prospérité de la Suède, prévoyant bien que la sagesse de son gouvernement porterait tôt ou tard le dernier coup à leur commerce et à leur existence politique; l'esprit des tems était

changé : les nations aspiraient généralement à se civiliser ; les princes du Nord connaissant enfin les avantages dont leurs états pouvaient jouir, réveillaient peu à peu l'industrie de leurs sujets, et cherchaient tous les moyens possibles d'étendre leur navigation et leur commerce. Les Lubeckois étaient furieux contre Gustave, qui, de son côté, ne se montrait pas disposé en leur faveur. Grâces à son économie, et au soin qu'il avait de tenir toujours ses coffres pleins, il pouvait se passer d'eux. Ses sujets, satisfaits d'avoir secoué le joug commercial de ces avides marchands, leur faisaient payer par mille désagrémens les vexations qu'ils avaient si long-tems endurées. Les Finois s'étant emparé de quelques objets qui leur appartenaient, le sénat de Lubeck envoya à Stockholm des députés chargés de porter les plus fortes plaintes. Ces députés, oubliant totalement que les choses avaient pris une face nouvelle, s'exprimèrent d'une manière si offensante, que Gustave, qui était disposé à rendre la valeur des objets réclamés, changea de dessein, et leur déclara qu'il ne rendrait rien. Dès ce moment il abolit les franchises qu'il avait accordées quelques années auparavant aux Lubeckois, leur fit

fermer ses ports, et défendit expressément à ses sujets d'avoir aucune communication avec eux pendant l'espace d'un an.

Non content d'avoir pris cette résolution rigoureuse, Gustave voulut leur ôter à jamais toute espérance d'obtenir encore dans ses états les avantages dont ils avaient joui si long-tems: afin d'y parvenir, il fit offrir au roi d'Angleterre un traité de commerce. Les Anglais, dont l'esprit commercial commençait à se développer, s'aperçurent d'abord des avantages d'un pareil traité, et envoyèrent, sans différer, des ambassadeurs en Suède. Gustave, de son côté, en fit partir deux pour Londres, dont l'un était un docteur en droit, et l'autre un officier de marine. Le traité ne tarda pas à être conclu. Ce fut un coup de foudre pour les villes Anséatiques; car l'Angleterre s'empressa de suivre l'exemple de la Suède, et leur ôta le privilège d'avoir, à Londres même, un entrepôt immense de marchandises, qui porte encore aujourd'hui son ancien nom, *Steal Yard.* Ce privilège était infiniment favorable à la navigation des villes Anséatiques, et mettait dans leurs mains la plus grande partie du commerce particulier de la Grande-Bretagne. Si l'on en croit

Rapin Thoyras, la compagnie des villes Anséatiques exportait d'Angleterre, en 1551, quatre cent quarante-quatre mille pièces de drap, tandis que tous les nëgocians réunis de ce royaume n'en exportaient que onze cents. Ce privilège, si impolitique, fut en grande partie aboli en 1552. Bientôt après, la Suède fit aussi un traité de commerce avec les Pays-Bas, de façon que l'on vit flotter dans ses ports le pavillon d'Anvers, ainsi que ceux des autres villes de la Belgique.

Jusqu'à cette époque, les nobles, les prêtres, les paysans avaient fait le commerce, et leurs vaisseaux, chargés de marchandises, les avaient portés à Riga, à Reval et dans les différens ports de la mer Baltique et de la mer du Nord.

Cette occupation étant un obstacle aux progrès de l'agriculture, il fut défendu à ces trois ordres de faire aucune espèce de commerce; les bourgeois mêmes furent restreints à une certaine qualité de marchandises. Ces réglemens faits, Gustave établit des foires, accorda des franchises, encouragea les habitans de la Bothnie orientale à la pêche des chiens marins, fit relever les fortifications de Waxholm, remplir les bas-fonds de la rade

de Stockholm, augmenter considérablement la citadelle de cette ville, et construire un château à Upsal. A l'exemple de plusieurs autres états, il fit percevoir des droits de douane et d'accises qui formèrent en peu de tems un revenu considérable par l'usage de l'eau-de-vie qui s'introduisit, malgré sa cherté et toutes les ordonnances qu'il fit contre cette boisson pernicieuse.

La mort enleva à Gustave sa seconde femme, Marguerite, une excellente princesse, avec laquelle il avait passé quinze ans dans l'union la plus heureuse, et dont il avait eu dix enfans, cinq garçons et cinq filles. Le bonheur qu'il avait goûté sous les lois de l'hymen l'engagea à s'y ranger une troisième fois : il fit choix d'une dame suédoise de la maison de Stenbock, fille de Gustave Oloffon, gouverneur de la Gothie occidentale, et nièce de sa défunte femme; Catherine était son nom. Au printems de son âge, et remplie d'appas, elle se vit forcée, comme sa tante, de renoncer à son amant Johannson, auquel elle était promise depuis l'enfance, pour pouvoir orner son front du diadême qui lui était offert. Ce mariage cependant éprouvait une grande difficulté : on regardait alors comme un péché

d'épouser une si proche parente. Gustave, qui s'était élevé contre tant de préjugés, n'avait pas la faiblesse de croire à celui-là. Il n'était plus question de demander des dispenses au pape; mais depuis que le roi exerçait la suprématie ecclésiastique, aucun cas pareil ne s'étant encore présenté, il ne voulut point agir arbitrairement, et soumit aux plus habiles théologiens du royaume la question de la validité d'un pareil mariage. Les réponses ayant été contradictoires, il convoqua à Wadstena une assemblée générale des évêques et des principaux casuistes de Suède, à laquelle assistèrent le fils aîné du roi et les sénateurs. Norman prouva, dans un long discours, qu'une semblable alliance n'était point défendue dans les saintes écritures, et dit que sa prohibition ne venant que d'une loi rendue par les juifs, on pouvait l'enfreindre sans crime. L'évêque de Linkœping fut du même avis, ainsi que la plupart des autres ecclésiastiques. Mais les évêques de Strengnæs et Skara, ainsi que l'élève de Luther, l'archevêque d'Upsal, montrèrent une opinion différente : ils allèrent dans le cabinet du roi pour lui faire à ce sujet les plus sérieuses représentations. Il les écouta avec beaucoup de

froideur, mais persista dans son dessein. Ils firent alors paraître plusieurs écrits dans lesquels ils cherchèrent à porter le trouble dans sa conscience. Fermant son ame à de vaines terreurs, Gustave fixa le jour de son hymen, qui fut, en effet, célébré, au mois d'août 1552, à Wadstena.

La réformation n'avançait qu'à pas lents dans un pays qui cependant était destiné à devenir un jour le siège du luthéranisme le plus affermi. Il s'élevait encore continuellement de vives contestations entre les théologiens catholiques et luthériens, auxquelles les habitans prenaient communément une part très-active : un chanoine de Linkœping, nommé Magni, n'écoutant que sa mauvaise tête, ne mit bientôt plus de bornes à ses déclamations contre la doctrine de Luther. Le roi le fit avertir plusieurs fois de garder le silence; mais ses représentations n'ayant fait aucun effet sur ce fanatique, il lui ôta son canonicat, le fit mettre en prison, et delà dans un couvent, où il demeura le reste de ses jours.

Un des plus grands desirs de Gustave était d'inspirer à ses sujets le goût des sciences, des arts et des belles-lettres : il pensa, avec

raison, qu'un des meilleurs moyens de parvenir à ce but si estimable était d'attirer dans ses états des savans, des artistes et des manufacturiers étrangers. Luther et Melanchton lui avaient envoyé des théologiens et des gens versés dans l'administration des affaires. Le célèbre docteur Munster fut chargé de lui procurer des médecins; et Andelius, estimé à Lubeck pour ses connaissances en botanique, des pharmaciens expérimentés. Il écrivit aussi en France au savant Languet, pour le prier d'engager toute sorte de manufacturiers et d'ouvriers à passer en Suède. Il fit la même prière à tous ses amis, ainsi qu'aux princes ses alliés. Tant de soins furent suivis d'un plein succès : l'appât des récompenses fit partir pour la Suède un grand nombre de verriers, de graveurs, d'orfèvres, de fondeurs, de chaudronniers, de tailleurs de pierre, de maçons, de potiers, de jardiniers, etc., qui quittèrent la France, les Pays-Bas et l'Allemagne, pour profiter des avantages qui leur étaient offerts. Le trait caractéristique suivant peut donner une idée de l'ignorance où était alors plongé le royaume : Jean Friese, qui fut engagé, en 1545, en Allemagne comme jardinier, fut en même tems chargé de l'entreprise de faire

filer en hiver du lin et de l'étoupe pour la reine.

Sans ce zèle ardent de Gustave pour la civilisation de ses états, il est certain que la Suède serait encore aujourd'hui dans un état de barbarie, puisque les efforts suivis et multipliés de ce monarque n'obtinrent que des résultats médiocres. Un rapport statistique, qui se trouve dans l'Histoire de Suède par Dalin, prouve combien cette partie de l'Europe était en arrière des autres du côté de l'industrie. A la mort de Gustave, on ne comptait à Stockholm, la résidence de la cour, la ville la plus considérable du royaume, et le port le plus important, que deux cent neuf négocians, marchands ou débitans; soixante-treize qui faisaient commerce de fer, de cuivre et autres marchandises de ce genre; vingt-deux qui vendaient du beurre, de l'huile de baleine, du lard, des peaux; et cent quatorze, des grains, de la viande et des poissons fumés. Il n'y avait que deux cent treize ouvriers, tant maîtres que compagnons; savoir, onze orfèvres, quatorze corroyeurs, deux potiers, deux menuisiers, deux ceinturiers, six tonneliers, quinze maréchaux, dix-sept cordonniers, dix tailleurs, et le reste d'autres métiers différens.

Il s'était élevé, depuis quelque tems, sur les frontières toutes sortes de contestations entre les Russes et les Suédois; et ces contestations devenant de jour en jour plus sérieuses, faisaient craindre une rupture prochaine entre ces deux nations. Le cruel Iwan Basilowitz régnait alors en Russie : il avait terminé ses campagnes contre les Tartares, et augmenté son empire, déjà immense, de deux grandes provinces, Casan et Astracan. Enorgueilli de sa puissance, il paraissait, au mépris des traités faits avec la Suèdè, vouloir attaquer ce royaume, peu en état de résister à un pareil adversaire. Guidés par leur seule ambition, les princes ne daignaient pas, à cette époque, chercher à concilier l'opinion publique sur la justice des guerres qu'ils entreprenaient, et ne prenaient pas la peine de cacher sous de spécieux prétextes l'ardeur guerrière dont ils étaient dominés : l'art de fasciner les yeux du peuple par des manifestes, était réservé à un siècle plus éclairé. Ce moyen, inventé par ceux qui tiennent dans leurs mains les destinées des empires, les dédommage amplement des tems où ils ne devaient aucun compte de leur conduite; et les peuples, dont le sort est d'être toujours abusés, sont aujourd'hui

victimes de leur crédulité, comme ils l'étaient autrefois de leur ignorance. Souverain d'une nation barbare qui tenait plus par ses usages, ses mœurs et ses lois, aux habitans de l'Asie qu'à ceux de l'Europe, Iwan n'avait pas besoin de couvrir d'un voile trompeur sa passion pour les conquêtes, et sa volonté seule lui servait de guide et d'excuse.

Les dispositions d'Iwan firent sentir à Gustave la nécessité d'avoir des alliés, et l'engagèrent à se rapprocher du Danemarck, malgré tous les sujets de plaintes qu'il pouvait avoir: il proposa donc un congrès, qui eut lieu à Elfsbourg. Mais les Danois, n'ayant pas les mêmes raisons de craintes que Gustave, ne terminèrent rien. Abandonné à ses propres forces, Gustave se vit alors forcé de se préparer à repousser les Russes, dans le cas où il serait attaqué par eux.

La Livonie, qui jusque là n'avait rien eu de commun avec la Suède, devint le sujet d'une querelle qui a duré deux siècles entiers, et qui ne s'est terminée qu'à la fin du dix-huitième en faveur du plus fort. Cette province, qui avait, en 1522, embrassé le luthéranisme, s'était distinguée dans les arts et les sciences sous le gouvernement du célèbre

Walter de Plettenberg. Mais le bonheur des Livoniens finit avec ce grand homme. Guillaume frère d'Albert, duc de Brandebourg, était monté sur le siège archiépiscopal de Riga : luthérien zélé, et jaloux d'une autorité absolue, il voulut changer sa dignité ecclésiastique en dignité séculière. Mais les évêques de Reval, Dorpat, Pilten et Œsel, soutenus par le général Galen, s'opposèrent fortement à ses desseins. Les habitans se divisèrent d'opinion ; ce qui donna bientôt lieu aux plus grands désordres. Iwan crut devoir profiter de ces circonstances, et prit le prétexte d'une ancienne obligation pour demander à la ville de Dorpat un tribut que les Livoniens, suivant ses desirs, lui refusèrent avec fierté, en se disposant à la guerre. Le général Galen, persuadé que le moment était favorable aux Suédois pour mettre un frein à la passion que les Russes montraient pour les conquêtes, demanda l'assistance de Gustave, qui lui fut aussitôt accordée. Dès que le czar en fut instruit, il rompit, sans donner au roi de Suède le tems de faire aucune disposition, le traité de soixante ans, et commença les hostilités. Il prétendit que plusieurs paroisses situées sur aux confins de la Finlande, sur lesquelles la

Suède avait jusque là levé des impôts, appartenaient à la Russie, et fit, en conséquence, entrer, au mois de novembre 1554, huit mille hommes dans la Finlande. Une partie se porta sur Wibourg et sur son district, dont les habitans furent livrés au pillage et à la fureur du soldat. Mais la vengeance divine éclata au même instant contre ces barbares : s'étant hasardés sans précaution sur le lac Rafel, qui était gelé, la glace se brisa sous leurs pieds, et ils furent tous engloutis.

Sigismond, qui régnait alors en Pologne, voyait aussi avec inquiétude les desseins ambitieux d'Iwan : il envoya donc des ambassadeurs à Gustave pour lui proposer des secours, et pour l'assurer qu'aussi long-tems que durerait la guerre ses sujets ne seraient inquiétés ni par les villes Anséatiques ni par les autres peuples habitant les bords de la mer Baltique. Cette offre gracieuse, et cette promesse rassurante furent reçues avec la reconnaissance qui leur était due : mais on ne profita cependant pas de ces secours si généreusement offerts.

Parvenu à l'âge de soixante ans, Gustave avait espéré passer le reste de sa vie dans le repos ; mais cette guerre lui parut

d'une si haute importance, qu'il crut devoir n'en confier les destins qu'à lui-même. Il attendait cependant que les Russes fissent une nouvelle invasion, pour se mettre en campagne, lorsque de nouvelles inquiétudes vinrent l'agiter : il apprit que les Danois se disposaient à entrer en Suède aussitôt que ses troupes auraient marché vers les frontières de la Russie. Frédérik, prince héréditaire de Danemarck, âgé de vingt-deux ans, manifestait publiquement le desir d'étendre les limites des états qui lui étaient destinés, et son père, afin de nourrir cette noble ambition, lui avait donné pour résidence la ville de Malmoë, située sur les frontières de la Suède. Le jeune prince portait constamment une bague sur laquelle il avait fait graver les armes de Suède. Gustave, instruit de tout, prit les mesures de défense nécessaires, et recommanda aux commandans des places frontières la plus grande vigilance.

Ces dispositions prudentes de Gustave furent cause que les Finois se trouvèrent, pendant quelque tems, abandonnés à eux-mêmes. Les nobles et les paysans, justement effrayés des cruautés des Russes, s'armèrent

et marchèrent en masse contre un ennemi qui mettait tout à feu et à sang, et qui, toujours repoussé, n'en revenait pas moins à la charge : tout ce qui tombait entre les mains de ces barbares, sans égard ni pour le sexe ni pour l'âge, était impitoyablement massacré. Leur armée, composée de trente mille hommes, formait quatre divisions : l'une d'elles, attaquée par le peu de troupes réglées qui se trouvaient dans la province, mais qui, secondées par 400 paysans, firent des prodiges de valeur, fut complettement battue. La plupart des généraux et 900 hommes restèrent sur le champ de bataille, 29 drapeaux, 2000 fusils et 500 chevaux tombèrent au pouvoir du vainqueur. Cette défaite jeta une telle épouvante parmi les Russes, qu'ils prirent tous la fuite, et regagnèrent à la hâte leurs frontières.

Ce ne fut qu'au mois de juillet que la flotte suédoise, commandée par l'amiral Bagge, arriva à Wibourg. Cet officier avait reçu l'ordre de ne point agir offensivement, mais de se borner à protéger les frontières, et à épier les desseins de l'ennemi. Gustave, après avoir confié le gouvernement du royaume au prince héréditaire Erik, partit avec une forte armée

et une seconde flotte. Le prince Jean l'accompagna dans cette expédition. La traversée fut heureuse, et les troupes débarquèrent sans obstacle à Abo. On répara aussitôt les ports et les places fortes de la Finlande, et on les pourvut de vivres et de munitions. Pour récompenser le courage des Finois, et leur prouver le prix qu'il attachait à la possession de leur province, Gustave l'érigea en duché, et la donna à son fils Jean, en lui assignant Abo pour résidence.

Le roi, d'après les secours que lui avaient demandés les Livoniens, croyait trouver sur les frontières de la Finlande leur armée; mais trompé dans cette attente, il prit le parti d'écrire au général, pour l'inviter à se rendre auprès de lui. Loin de répondre à cette invitation, le général conclut secrètement une paix provisoire avec les Russes qui avaient paru la desirer. L'amiral Bagge, fatigué de mille nouvelles contradictoires, parvint à obtenir de Gustave la permission d'agir à sa guise : sans attendre des ordres ultérieurs, il quitta Wibourg, prit avec lui 4000 hommes, se fit suivre le long des côtes par une petite flotte, et tomba sur la Russie. Mais quel fut son effroi quand il se vit dans un pays dé-

sert, et où ses soldats manquaient de tout! Il s'avança cependant jusqu'à Rotebourg, place forte autant par ses remparts q uepar la Newa, et les marais profonds qui la défendent. Il voulut en faire le siège; mais des difficultés insurmontables s'y opposèrent: un pays ravagé, ses troupes périssant de famine, sa flotte battue par la tempête, tout se réunit pour lui ôter l'espérance de réussir, et pour le forcer à une prompte retraite. Trente mille Russes voulurent la lui couper. Alors il ne lui resta d'autre ressource que de les attaquer. La victoire couronna sa témérité : les Russes furent mis en déroute, et l'amiral ramena heureusement sa petite troupe à Wibourg, où le roi arriva peu de tems après avec sa flotte et son armée.

Malgré les forces considérables à la tête desquelles se trouvait Gustave, son dessein n'était pas d'attaquer les Russes dans leur propre pays, mais de les contraindre à faire une paix honorable pour la Suède. Cependant il ne put remplir le but qu'il s'était proposé : le czar, débarrassé des Livoniens, rassembla ses troupes, et entra, si l'on en croit le rapport de plusieurs historiens, avec 100,000 hommes en Finlande. Malgré cette

supériorité de nombre, les Suédois, par leur discipline et leurs connaissances militaires, obtinrent de grands avantages sur des troupes qu'on pouvait comparer alors à des bandes de sauvages; mais cependant il n'y eut point d'action décisive. Les Russes se portèrent sur Wibourg, et voulurent en faire le siège: deux corps considérables, commandés par les princes russes, Démétrius et Pierre, et deux mille Tartares, conduits par le Chan de Casan, entourèrent la ville, et la battirent pendant trois jours consécutifs avec 15 pièces de campagne et 200 fauconneaux; mais, faute d'adresse et de munitions, ils ne causèrent presque point de dommages. Voyant leurs efforts inutiles, les Russes levèrent leur camp pendant la nuit, et prirent la fuite, comme s'ils eussent été battus. Les généraux suédois se mirent à leur poursuite, et parvinrent à les chasser totalement de la Finlande.

Iwan, s'apercevant enfin de la différence qui existait entre les Suédois et les Asiatiques, ses voisins, perdit toute envie de continuer la guerre, regagna ses états, et chargea le gouverneur de Novogorod de négocier la paix avec Gustave, qui écrivit à Iwan pour lui proposer de renouveler l'alliance de soixante ans, en lui

observant que les Suédois ne l'avaient pas rompue. On fit un armistice de cinq mois, pendant lequel il fut convenu qu'un ambassadeur suédois se rendrait au camp du czar pour y régler les articles de la paix ; mais sa cruauté reconnue, et son peu de respect pour le droit des gens furent cause que tout le monde se défendit de se charger de cette mission importante. Enfin le grand prévôt du chapitre d'Abo se décida à la remplir, espérant qu'on aurait quelques égards pour son caractère : il partit donc pour Moscou ; mais il en revint bientôt après avec la réponse d'Iwan, qui demandait pour traiter de la paix, non un simple chargé d'affaires, mais une ambassade dans toutes les formes.

Après avoir pris les moyens de préserver la Finlande d'une nouvelle invasion, Gustave se décida à retourner à Stockholm. Dès qu'il y fut arrivé, il nomma à l'ambassade de Moscou l'archevêque Pierre, l'évêque d'Abo et trois sénateurs, auxquels il donna une suite brillante. Le czar, dont la vanité fut flattée de voir à sa cour de si grands personnages, les reçut avec bonté, et témoigna le desir d'entendre disputer, en sa présence, l'archevêque suédois et le patriarche russe sur des points

de religion. Ce desir étant un ordre, on ne s'occupa plus que du choix de la langue: l'archevêque demanda la latine, le patriarche la grecque; mais le czar préféra la langue allemande, ce qui fit un grand plaisir à Pierre. Le patriarche, qui n'entendait pas assez l'allemand, s'en tint au grec, et la lutte commença. Les jeûnes et l'adoration des images furent tour à tour contestés par l'archevêque, et défendus par le patriarche. Le czar voulait qu'on lui expliquât chaque mot; mais l'interprète, qui ne comprenait rien à la théologie, et qui craignait que le czar ne le punît sévèrement de son ignorance, disait tout ce qui lui passait par la tête. L'évêque d'Abo, Agricola, qui savait les deux langues, ne put s'empêcher de rire des explications données au czar par l'interprète. Iwan s'en étant aperçu, fit aussitôt finir la controverse, combla de présens les ambassadeurs, et attacha au cou de l'archevêque, comme une faveur particulière, une chaîne d'or d'un grand prix.

Le 2 avril 1553, le traité fut enfin conclu entre les deux puissances, mais seulement pour quarante ans, terme déjà fixé dans celui qui avait été fait en 1537. Les principaux articles portaient que la liberté serait à l'instant

rendue aux prisonniers russes et suédois, et que les sujets des deux états pourraient réciproquement voyager et commercer, sans aucun empêchement, tant en Suède qu'en Russie. Il ne restait plus qu'à fixer les frontières : pour cela, l'on convint que le jour de saint Elie, 1559, cent hommes se rendraient des deux côtés sur les bords du fleuve Wopa, et se chargeraient de poser les limites des deux puissances. Le czar ratifia ce traité en présence des ambassadeurs suédois, à la manière russe, en baisant la croix, cérémonie qui fut répétée à Stockholm devant Gustave, par les ambassadeurs russes.

FIN DU LIVRE QUATORZIÈME.

LIVRE QUINZIÈME.

ARGUMENT.

Mauvaise intelligence entre la Suède et le Danemarck. — Lettre sérieuse de Gustave à Christian. — Satire composée à Copenhague. — Réponse faite à Stockholm. — Ambassade suédoise en Angleterre. — Propositions ridicules. — Accroissement de la navigation suédoise. — Les Livoniens implorent des secours de Gustave contre les Russes. — Jalousie du prince héréditaire Erik contre son frère Jean. — Erik devient maître d'un grand arrondissement. — Son ingratitude envers son père. — Projet de Gustave de lui ôter l'hérédité du trône. — Réconciliation de Gustave et de son fils. — Mariage de la princesse Catherine avec Ézar, comte de la Frise orientale. — Aventure galante entre la princesse Cécile et le frère d'Ézar. — Ses suites. — Projet d'Erik de demander la main d'Elisabeth, reine d'Angleterre. — Ambassade à ce sujet. — Déclaration d'Elisabeth. — Départ du prince Jean pour Londres.

DEPUIS quelques années les Anglais avaient découvert la route de d'Archangel, lieu qui fut d'abord reconnu très-commode pour le commerce, puisque les Russes pouvaient y faire passer par la Dwina toutes leurs productions, au lieu de les envoyer, avec beaucoup de peine et de frais, à Riga et à Reval, qui n'appartenaient point encore à la Russie. Ce nouveau genre de commerce causa de vives

inquiétudes à Gustave, et il s'empressa de les communiquer à la cour de Danemarck. Ses inquiétudes portaient sur la considération qu'acquérerait par-là la Russie, sur l'indépendance où elle se trouverait des puissances, dont elle avait coutume de tirer les objets de première nécessité, et sur la diminution qui en résulterait pour le commerce de la mer Baltique. La cour de Danemarck, quoique plus intéressée dans cette affaire que la Suède, ne vit rien dont sa tranquillité pût être troublée. Gustave alors fit remarquer à Christian le dommage que porterait aux péages établis à l'entrée du détroit du Sund, cette nouvelle route qui conduisait à Archangel, s'il ne prenait pas les moyens de la rendre difficile, en fermant aux Anglais les ports de la Norwège.

Ces représentations, dictées par la prudence et la sagesse, ne firent qu'une légère impression sur un cabinet qui, se fiant sur la distance qui séparait le Danemarck de la Russie, semblait ne pas redouter les forces considérables de cette puissance, et voir d'un œil indifférent l'accroissement de son commerce. Au lieu de confondre ses intérêts avec ceux de Gustave, Christian ne s'occupa que de ses prétentions chimériques et ridicules:

non-seulement les armes de Suède furent jointes à celles de Danemarck et à celles de Norwège, mais les lettres écrites à Gustave lui-même portèrent l'empreinte des trois couronnes réunies. Un tel excès d'insolence devait être réprimé, et le fut en effet : Gustave, dans une lettre qu'il adressa à Christian, s'exprima d'une manière qui nous paraîtrait peut-être aujourd'hui peu convenable. Voici ses propres expressions : « Je suis « étrangement surpris qu'un prince si éclairé « puisse, dans un âge avancé, former des de- « sirs indiscrets, qui dans sa jeunesse ne « se seraient pas offerts à son imagination. « Son père et ses aïeux n'auraient jamais « osé pousser aussi loin la témérité ; et s'il ne « renonce pas à ses prétentions injurieuses, « plus d'amitié, plus de paix avec Gustave. « Il ne doit pas oublier que sans lui il ne « serait pas roi de Danemarck. Est-ce donc « pour lui prouver sa reconnaissance qu'il « prétend aujourd'hui asservir la Suède ? « Tout autre, après une telle offense, au- « rait déjà volé à la tête d'une armée pour « effacer les armes de Suède sur les écussons « danois ; mais je veux montrer au monde « entier ma modération, et combien il m'en

« coûterait pour troubler une paix qui nous « a coûté si cher, » etc.

Christian, qui ne s'était pas attendu à une lettre si ferme, y répondit par une défaite misérable : il assura Gustave que son intention, en unissant les armes de Suède à celles de Danemarck, avait été uniquement de donner une preuve de l'amitié et de la bonne harmonie qui régnaient entre eux. Cette réponse parut satisfaire Gustave. Mais il ne fut cependant apporté aucun changement au sceau danois : on imprima même à Copenhague avec approbation, et peut-être avec l'instigation du roi, une vieille chronique, à laquelle on fit quelques additions, et dont le but était d'abaisser la Suède. Gustave témoigna beaucoup d'humeur à la lecture de cette chronique; et, afin de se venger, il ordonna sur-le-champ à son secrétaire Oloffon, versé dans l'art de la poésie, de travailler à une pièce de vers où régnerait le même ton de raillerie. Il lui en fournit le sujet, et l'ouvrage ne tarda pas à être achevé. C'est ainsi que ces deux souverains nourrissaient par leur haine particulière celle des deux nations.

Gustave voyait toujours avec peine les

Anglais faire route vers Archangel. L'indifférence de Christian ne lui laissant aucun espoir d'être secondé par lui, il prit le parti de s'adresser directement à la cour d'Angleterre : il envoya donc Rosenberger et Helsingus en qualité d'ambassadeurs à Londres, lesquels, d'après nos idées actuelles en politique, firent une demande bien indiscrète : ils sollicitèrent la reine Marie, alors régnante, de défendre à ses sujets de faire voile vers Archangel, lui observant que ce nouveau commerce procurait de grands avantages à la Russie, et était au contraire très-préjudiciable aux autres puissances du Nord. Ils témoignèrent aussi le desir de voir accorder aux Suédois la permission d'entrer et de commercer dans les ports d'Angleterre. La première demande fut rejetée, et la raison qu'on en donna fut que la constitution anglaise laissait aux négocians la liberté de naviguer où bon leur semblait : on s'engagea cependant à s'opposer à ce que les ennemis de la Suède tirassent, par ce moyen, des munitions de guerre. Quant à la permission demandée pour les Suédois d'entrer et de commercer dans les ports d'Angleterre, on promit une prompte réponse. La cour de

Londres était aussi peu disposée à accorder le second point qu'à défendre le premier; et si l'une de ces demandes lui avait paru indiscrète, l'indécence de l'autre avait dû la choquer, puisque, quelque tems auparavant, Gustave avait refusé au gouvernement anglais l'entrée de ses ports, et la liberté d'y venir chercher les productions de ses états. Cependant la prospérité nationale, le besoin indispensable des productions de la Suède, et le louable desir d'accroître encore la navigation anglaise, firent passer le ministère britannique sur ces considérations, et l'engagèrent à permettre aux Suédois de venir commercer dans les ports d'Angleterre.

Les soins multipliés de Gustave avaient accru considérablement la navigation suédoise : en 1557, il était parti du port de Stockholm dix-neuf vaisseaux pour la Hollande, quatre pour la France, et treize pour les villes anséatiques situées sur la mer Baltique. La ville de Gefle en avait expédié seize, Elfsbourg quatorze, et Œregrund quatorze. Les cargaisons consistaient en fer, le seul métal que la Suède fournit alors, le cuivre étant peu abondant, en mâts, planches, bois à brûler, beurre, goudron,

chevaux, peaux et divers autres articles, dont plusieurs ne sont plus aujourd'hui pour ce royaume des objets d'exportation.

Les Livoniens, qui, loin de seconder les efforts généreux de Gustave, avaient tenu avec lui une conduite si perfide, payèrent, par la ruine de leur pays, leur mauvaise foi, et l'esprit de discorde qui régnait parmi eux. Le czar, profitant de sa paix avec la Suède, entra à la tête d'une armée considérable en Livonie, et s'empara de Narwa. Sigaley, commandant des Tartares, prit Dorpat, et y exerça les plus grandes cruautés. Dans cette position critique, les Livoniens sentirent la nécessité de recourir à des secours étrangers : Ketler, nouvellement élu général, s'adressa à Christian, qui ne lui donna pas de troupes, mais qui lui fit passer de l'argent et des munitions.

On n'osa rien tenter auprès de Gustave; mais on espéra beaucoup de l'inexpérience du prince Jean, jeune, ambitieux, et qui, en sa qualité de gouverneur de la Finlande, pouvait, vu la distance qui le séparait de son père, agir de sa propre autorité. Ketler lui envoya une ambassade brillante, chargée de lui demander des troupes et 300,000 écus, pour sûreté desquels on promit d'engager quelques districts

de Livonie. Loin de prévoir les suites fâcheuses que pourrait avoir sa condescendance, le prince, flatté de cette démarche des Livoniens, et satisfait de trouver l'occasion d'étendre son autorité, montra des dispositions favorables, mais ne voulut cependant prendre aucun engagement sans en avoir prévenu son père. Gustave, justement effrayé de voir une pareille négociation entamée, donna à son fils les ordres les plus sévères d'y mettre fin. L'ambassadeur livonien, dont l'éloquence avait si bien triomphé à Abo, ne perdit pas toute espérance : il partit pour Stockholm ; et dans l'audience qu'il eut avec Gustave, il lui représenta la triste situation de la Livonie, situation qui pouvoit influer sur la Finlande, et rejeta l'inactivité perfide des Livoniens sur le général Galen, qui n'existait plus. Le roi l'écouta à peine, et lui refusa toute espèce de secours. Sans se rebuter, Ketler suivit Gustave dans un voyage qu'il fit en Gothie, et se borna enfin à le prier d'engager les Lubeckois à ne point porter à Narwa des provisions de guerre aux Russes, qui en étaient dépourvus. Gustave, fidèle à son traité de paix avec la Russie, refusa encore sa médiation sur cet objet.

Le prince héréditaire Erik, qui, depuis longtems, était jaloux de la prédilection que son père avait pour son frère Jean, ne vit qu'avec des yeux d'envie la place de gouverneur de la Finlande qui lui avait été donnée, et à laquelle était attaché un si grand pouvoir. Cet exemple d'indépendance lui fit desirer encore plus ardemment de jouir de la sienne. Ce prince, avec des dehors agréables et des moyens de plaire, avait un très-mauvais cœur : il menait une vie déréglée, et, sans respect pour la vertu et l'innocence, se faisait un jeu de l'honneur des familles. A une méfiance sans bornes, il joignait un caractère violent qui le portait souvent à des excès de fureur qui tenaient de la folie. La crainte que le rôi ne fît en faveur de Jean quelques changemens dans ses dispositions testamentaires, et, au mépris de son droit d'aînesse, ne le nommât successeur au trône, nomination que celui-ci, soutenu par les Livoniens et par l'amour des Suédois, n'aurait pas manqué de faire valoir un jour, l'engagea à lui proposer d'abdiquer la couronne, et de lui remettre les rênes du gouvernement. Le refus de Gustave, dont l'âge avait changé la fierté en faiblesse, fut fait de manière à enhardir le jeune ambitieux au point qu'il se permit de

faire à son père les reproches les plus amers. Le roi les endura, et se vit forcé, pour les faire cesser, de lui donner, à titre de fief, le château de Calmar, ainsi que Kroneberg et Œland, dépendans de son arrondissement. Le traité que Gustave fit avec son fils, quoique les clauses en fussent rigoureuses, peut donner une idée des droits dont jouissaient alors les possesseurs de fiefs : le prince promit d'entretenir au service du roi cinq cents hommes de cavalerie et deux mille d'infanterie, de réparer les châteaux compris dans l'arrondissement de son fief, et de les munir de garnisons suffisantes. Il s'engagea à ne donner à personne des titres de noblesse, à ne point mettre de nouvelles impositions, à conserver les anciennes, à ne nommer aucun fonctionnaire public, à ne point faire de lois, enfin, à ne conclure aucun traité sans le consentement de son père.

A peine Erik fut-il arrivé à Calmar, qu'il oublia ses promesses et ses engagemens : il ordonna à toute la noblesse de la Smalande de se rendre auprès de lui pour prêter entre ses mains le serment de fidélité; il s'empara de l'argent qui se trouvait dans les caisses publiques, s'entoura de ceux qui étaient tombés dans la disgrace de Gustave; méprisant à la

fois l'autorité d'un père et d'un souverain, il résolut de se marier à son insu, et se livra aux conseils d'un de ses confidens, qui lui proposa de demander la main de la princesse Elisabeth d'Angleterre. La grand' mère de cette princesse, Catherine de Lunébourg, femme méchante et versée dans l'art de l'intrigue, vint le trouver à Calmar, le fortifia dans ce dessein, et fit tout ce qu'elle put pour l'exciter encore plus contre son père. Gustave, indigné de la conduite d'Erik, et, ne voulant pas laisser la couronne à cet indigne fils, il résolut d'étouffer sa tendresse paternelle, et d'employer contre lui des moyens de rigueur. Tourmenté par l'idée d'avoir pour successeur au trône, où la fortune l'avait porté, et sur lequel il ne s'était soutenu qu'avec tant de peines, un jeune homme méchant et vicieux, il communiqua aux états la résolution où il était d'ôter à Erik l'hérédité du trône, disant « que ce fils ingrat avait « violé tous ses sermens, méconnu l'autorité « d'un roi et d'un père, et traité ses frères et « ses soeurs d'une manière odieuse; que puis- « que, sous ses yeux, et n'étant encore que « prince, il s'était permis taut d'excès, on de- « vait tout craindre de lui lorsqu'il serait roi. »

Il leur proposa de nommer le duc Jean pour son successeur : proposition que les états reçurent avec joie. Mais le jeune duc, dont l'ame était plus portée à la générosité qu'à l'ambition, se jeta aux genoux de Gustave, et implora la grâce de son frère. Le roi fut long-tems inflexible. Jean n'en fut que plus pressant; et, pour parvenir à le fléchir, il lui fit entrevoir deux maux affreux, l'anarchie et la guerre civile qui résulteraient infailliblement d'un pareil changement dans l'ordre de la succession. Gustave céda enfin à ses instances, et pardonna à Erik, qui, aussi insensible à la bonté de l'auteur de ses jours qu'à la générosité de son frère, joua le repentir, mais conserva pour tous les deux une haine secrète qui ne s'éteignit jamais.

Au milieu des chagrins domestiques qui assiégèrent Gustave, il eut la satisfaction de marier, suivant ses desirs, sa fille Catherine, âgée de dix-neuf ans. Mais la joie qu'il goûta fut bientôt troublée par de nouvelles peines: Ézard, fils aîné d'Enno, comte de la Frise orientale, âgé de vingt-six ans, et doué des plus heureuses qualités, demanda la main de la jeune princesse. Enno était mort, et sa veuve, Anne d'Oldenbourg, qui gouvernait,

mit de son côté beaucoup de chaleur à cette alliance. Ezard se rendit à Stockholm, gagna les bonnes grâces de Gustave, qui consentit à cet hymen, dont la célébration eut lieu au mois d'octobre 1559. La princesse eut pour dot, outre des bijoux et beaucoup d'habits précieux, 100,000 écus suédois, qui furent comptés à Ézard le lendemain de la cérémonie. Par malheur, Jean, le plus jeune de ses frères, l'avait accompagné à Stockholm : Cécile, qui était aussi la plus jeune des filles de Gustave, avait reçu de la nature mille attraits en partage, et un cœur facile à s'enflammer : Jean et Cécile ne purent donc se voir sans s'aimer, sans se le dire, et sans chercher toutes les occasions de se le répéter. Tant qu'ils restèrent à Stockholm, le voile du mystère couvrit leurs amours. Mais la jeune princesse, ayant obtenu de son père la permission de conduire sa sœur jusqu'aux frontières de la Suède, partit avec elle. Erik fut aussi du voyage. Nos heureux amans, loin de se plaindre de sa longueur et des obstacles qui les arrêtaient souvent, auraient desiré pouvoir reculer encore les lieux où ils devaient se séparer. Enfin, dans un séjour que l'on fit à Wadstena, Cécile eut la faiblesse d'accorder à son

amant la permission de venir la voir pendant la nuit, et le prince, à l'aide d'une échelle, abusa trop souvent de cette permission. Erik en fut instruit : n'écoutant alors que son étourderie, ou pour mieux dire la méchanceté qui le caractérisait, il fit épier le trop heureux amant, et, sachant qu'il était entré dans l'appartement de la princesse, il enleva l'échelle. On entra aussitôt brusquement chez Cécile, où l'on trouva le jeune prince dans une toilette qui ne laissait aucuns doutes sur son intimidité avec la princesse. Erik ordonna qu'il fût arrêté et conduit dans la prison de Wadstena. Cet évènement, si malheureux pour la maison royale, et auquel l'imprudence d'Erik venait de donner la plus grande publicité, empoisonna toute la joie que Gustave avait goûtée : il fit à son fils les reproches les plus amers d'avoir eu si peu de ménagement pour l'honneur d'une sœur dont la jeunesse et l'inexpérience rendaient la faute excusable. Mais le mal étant sans remède, le comte Jean fut transféré des prisons de Wadstena dans celles d'Œrby en Uplande.

Il est facile de se former une idée de la consternation dans laquelle cet évènement plongea les cours de Suède et de Frise, et du chagrin profond qu'éprouva Anne d'Ol-

denbourg quand elle en fut instruite. Ézar prit vivement le parti de son frère, et déclara qu'il ne partirait pas sans lui; il demanda même la permission d'aller partager sa prison à Œrby. Mais Gustave lui ordonna de rester à Wadstena jusqu'à l'arrangement de cette affaire. Toute la cour s'employa en faveur du comte Jean auprès de Gustave, qui, vu l'éclat scandaleux qui avait été fait, ne pouvait pas, quelque desir qu'il en eût, manifester ses intentions. Erik lui-même osa intercéder pour le prisonnier, et voulut excuser sa sœur. Mais le roi lui ferma la bouche en lui disant : « Tu fais à présent ce que « tu aurais dû faire : malheureusement il est « trop tard. » Erik crut pouvoir réparer son imprudence en publiant partout que sa sœur était innocente : il fit même, à ce sujet, frapper une médaille où, d'un côté, l'on voyait le portrait de Cécile, et de l'autre celui de la chaste Suzanne.

Le comte Jean était toujours prisonnier à Œrby : il fut même question, pendant quelque tems, de lui faire son procès. Mais sa mère et son frère parvinrent, à force de prières, à amener Gustave à des moyens plus doux; enfin, après une détention de huit

mois, et à l'intercession de l'électeur de Brandebourg, il obtint sa liberté. On exigea de lui une déclaration, sous serment, qu'il ne s'était rien passé entre lui et la princesse dont l'honneur pût être blessé, et que leurs entrevues nocturnes s'étaient bornées à de simples entretiens.

Erik, toujours occupé de son mariage avec Elisabeth, finit par faire part de ses desseins à son père; mais une pareille alliance, vu les affaires embrouillées de l'Angleterre, n'offrait pas de grands avantages sous les rapports politiques; et sous ceux du commerce, l'inégalité des deux états n'en présentait aussi que de fort douteux. Gustave conseilla donc à son fils de renoncer à cette idée, et de faire un autre choix. Mais Erik, dont la défiance augmentait par ces refus, et qui n'aspirait qu'à affermir son trône futur par son alliance avec une puissance qui devenait de jour en jour plus formidable, redoubla ses instances auprès de son père, et lui arracha son consenteme n : quatre ambassadeurs partirent aussitôt pour Londres, afin d'aller en faire la demande.

Erik n'était pas le seul qui prétendait à la main d'Elisabeth : cette princesse, d'ailleurs,

dépendait entièrement de sa sœur Marie, qui ne témoignait pas un grand desir de la voir engagée sous les lois de l'hymen. D'un autre côté, le roi de Danemarck, qui n'envisageait qu'avec effroi une alliance pareille entre la Suède et l'Angleterre, avait envoyé un agent secret à Londres, chargé de mettre toutes les entraves possibles à la conclusion de cette affaire. Gustave ne savait de ses ambassadeurs que ce que son fils jugeait à propos. Ce dernier avait le soin d'ouvrir toutes les dépêches, et ne communiquait à son père que les nouvelles qui pouvaient flatter ses espérances. Il était aussi souvent trompé par ses agens à Londres, qui, sur la plus petite attention de la coquette Elisabeth, dont le plaisir était d'encourager en même tems tous ceux qui prétendaient à sa main, ne manquaient pas d'en tirer les conséquences les plus flatteuses. Erik, qui ne doutait plus du consentement de la princesse, commanda à Anvers des habits magnifiques, et fit tous les préparatifs d'un hymen auquel il ne voyait plus d'obstacles.

Pendant le cours de cette négociation, la reine Marie mourut, et Elisabeth monta sur le trône. Si la passion dominante d'Erik,

l'ambition, acquit par cette circonstance encore plus de force, les inquiétudes de Gustave augmentèrent aussi, par la crainte qu'il eut que cette alliance ne devînt préjudiciable aux intérêts de la Suède. Erik, qui craignait de ne pouvoir vaincre l'éloignement que son père montrait pour ce mariage, pria son frère Jean, qui venait d'arriver à Stockholm, de se joindre à lui. Jaloux de saisir toutes les occasions de détruire l'injuste méfiance de son frère, Jean promit de le servir, et alla même jusqu'à lui proposer d'aller en Angleterre, si le roi approuvait ce voyage. Ce dernier point était difficile à obtenir, et quoique Gustave eût de nouveau consenti au mariage d'Erik avec Elisabeth, il ne voyait qu'avec peine le départ de son fils chéri, et soupçonnait de la part d'Erik quelques motifs secrets pour l'éloigner. Mais les instances de Jean le déterminèrent enfin à tout accorder. Les préparatifs du voyage furent faits, et Jean, après avoir reçu la bénédiction de son père, fit voile vers l'Angleterre avec une flotte composée de vingt vaisseaux.

FIN DU LIVRE QUINZIÈME.

LIVRE SEIZIEME.

ARGUMENT.

Etat politique et commercial de la Suède à la fin du règne de Gustave. — Sa navigation. — Sa marine. — Ses mines. — Son industrie. — Sa population. — Sa manière de vivre. — Son luxe. — Ses amusemens. — Maison des pauvres. — Hôpitaux. — Mort de Christiern et de Christian III. — Démarches du nouveau roi Frédérik II pour rétablir la bonne harmonie avec la Suède. — Nouvelles insultes de la cour de Copenhague. — Négociations du prince Jean à Londres. — Lettres d'Elisabeth à Gustave et à Erik. — Nouvelles démarches pour obtenir la main de la princesse. — Retour du prince Jean en Suède. — Assemblée des états à Stockholm, la dernière à laquelle assista Gustave. — Lecture publique du testament de ce souverain. — Adieux touchans du roi à l'assemblée. — Erik est chargé du soin de gouverner. — Voyage de ce prince en Angleterre. — Dernière maladie de Gustave. — Exhortation de ce prince à ses enfans au lit de la mort. — Coup d'œil sur la Suède. — Conclusion.

Avant d'arriver à la fin du règne de Gustave, il est bon de connaître l'état de la Suède à cette époque, afin de pouvoir le comparer avec celui où elle était lorsque ce grand homme prit les rênes du gouvernement. La nation et le monarque étaient maintenant bien convaincus que la prospérité, la considération et la puissance d'un royaume dépendaient entièrement de l'étendue de sa na-

vigation et de son commerce : aussi tous les efforts s'étaient-ils portés vers l'industrie, la navigation et les finances. Avant Gustave, les Suédois achetaient ou empruntaient leurs vaisseaux des Lubeckois, ce qui les entraînait dans des frais considérables; et quoique cet abus cessât peu à peu par les soins que prit Gustave de faire venir des constructeurs étrangers, il se passa encore bien du tems jusqu'à ce que les Suédois, au milieu de l'abondance de tous les matériaux bruts nécessaires à la construction des vaisseaux, pussent se procurer, par leur propre industrie, ces besoins des nations. Les villes anséatiques, par leurs richesses, leurs alliances, et surtout leurs connaissances dans le commerce, apportaient toujours les plus grands obstacles aux efforts des Suédois. Ces derniers fournissaient alors aux Lubeckois et aux Danois des grains qu'on venait ordinairement chercher à Norkœping, ainsi que dans d'autres petits ports, et recevaient en échange des pommes, des poires et toutes sortes de fruits dont la Suède manquait encore. On a déjà vu l'état où se trouvait la navigation de ce royaume en 1557: elle n'avait fait que prendre de l'accroissement; et en 1559, Stockholm

avait, sans compter les caboteurs et les vaisseaux chargés pour le commerce de la Baltique, vingt-huit navires marchands qui faisaient voile pour les pays étrangers. La ville de Gèfle en avait aussi dix-sept, et celle d'Oregrund neuf.

On parvint enfin à mettre sur le chantier de gros vaisseaux marchands et de guerre; à l'instar des grandes puissances, on construisit même des vaisseaux de ligne qui, suivant les rapports des chroniques, ne le cédaient pas en grandeur aux nôtres. Cependant il n'est fait dans ces histoires, pour la plupart inexactes, aucune mention du nombre de canons qui étaient sur ces vaisseaux : d'ailleurs, ces canons n'étaient que des pièces de fonte de différens calibres, et généralement fort petites, semblables à celles qu'on voit encore aujourd'hui à bord des bâtimens marchands. L'historien suédois Lagerbring parle, à la vérité, d'un vaisseau énorme, nommé *l'Éléphant*, percé pour 125 canons, et qui fut employé sous Erik XIV, fils de Gustave, dans la guerre qu'il eut contre le Danemarck. Mais Lagerbring oublie de parler de la circonstance la plus importante, celle de savoir combien ce vaisseau portait effectivement de

canons, puisqu'alors il était impossible qu'on pût y mettre même le tiers du nombre désigné. Olaus Magnus cite aussi un vaisseau, nommé le *Krafelen*, que Gustave fit construire en 1553, et qui avait à bord 1000 soldats et 300 matelots, nombre qu'il est bien permis de révoquer en doute, puisqu'il n'est point en proportion avec l'état où se trouvait alors la marine suédoise, ni avec les forces militaires de ce tems-là. Il est bien plus naturel de s'en rapporter à une lettre de Gustave, en date du 30 décembre 1542, dans laquelle il avoue lui-même que sa marine ne consiste que dans quelques petits bâtimens de transport, et en une couple d'autres vaisseaux, aussi peu propres à servir de parade qu'à faire la guerre. Il est vrai que, quelques années après, à l'époque où l'on voulut secouer le joug des Lubeckois, les forces maritimes devinrent plus considérables : elles consistèrent, sans compter nombre de galères nouvellement construites sur les côtes de la Finlande, et destinées contre les corsaires russes, en douze vaisseaux de guerre qui triomphèrent, près de Bornholm, du redoutable amiral Norby. L'équipage de douze vaisseaux de guerre était alors composé de

1500 soldats, sans y comprendre les matelots. Mais en 1558, la marine suédoise était déjà respectable : il y avait vingt-trois vaisseaux de guerre dans le port de Stockholm, et six étaient détachés dans d'autres parties du royaume.

La plus grande activité régnait dans les mines, et leurs produits dédommageaient amplement de la peine qu'on prenait de les exploiter : en 1544, on tira de la mine de Sala 21,281 livres d'argent.

Les villes étaient encore petites, et leur nombre peu considérable : ce qui provenait moins de la disette d'hommes que de l'état de barbarie où se trouvait la nation. Le peu d'industrie des villes engageait les Suédois à préférer le séjour de la campagne, ou celui des côtes. Quoique les villages ne consistassent que dans quelques maisons isolées, dont la réunion formait une commune, les paysans y coulaient des jours tranquilles, soit que leurs habitations fussent dans les plaines ou au milieu des forêts et des montagnes. Ces habitations étaient nommées *hemman*. Le célèbre italien Befali, qui a longtems demeuré en Suède, fait monter, à cette époque, sa population à plus de trois millions

d'ames ; mais depuis le règne de Gustave, elle a diminué avec chaque génération. (1)

Il est à remarquer qu'on ne voyait alors dans les campagnes que des châteaux de nobles, des couvens, des églises, des maisons de paysans : les plus grandes portaient seules le nom d'*hemman*. Dans la dernière année du règne de Gustave, on en comptait dans la Gothie orientale, 5,576 ; dans l'occidentale, 11,986 ; dans la Sudermanie, 4,744 ; dans l'Uplande, 7,939 ; dans la Smalande, 15,711 ; dans les pays du Nord et la Dalécarlie, 11,133 ; dans la Finlande et la Bothnie orientale, 32,871 : en tout, 89,960. (2)

Le droit de bourgeoisie dans les villes avait peu d'attraits pour les Suédois : de là s'en suivait leur peu d'étendue, leur dépopulation et le petit nombre de leurs bourgeois : on n'en comptait que 151 à Upsal, 263 à Gèfle, et 17 à Sigtuna, etc., etc. L'exactitude des rapports statistiques de ce royaume était réservée à des tems bien plus reculés.

Les plaisirs de la table étaient les seuls que connût cette nation si lente à sortir de la barbarie. La bière était la boisson ordinaire, et, dans les repas de cérémonie, on y joignait du poiré, de l'hydromel, et enfin

de l'eau de vie. Les riches buvaient du vin que dans d'autres pays on eût trouvé détestable, mais qui paraissait bon à des hommes qui n'en avaient pas goûté de meilleur. Cependant, peu à peu, on introduisit dans les villes de nouveaux plaisirs : la musique, autrefois si profondément méprisée, fut élevée au rang des plus nobles amusemens. Gustave, qui l'aimait, donna le premier l'exemple; mais, voyant que les Suédois ne voulaient pas se livrer à l'étude de cet art charmant, il fit venir des musiciens étrangers, et forma à sa cour un orchestre auquel il donna des appointemens considérables.

La nation suédoise devait à des lois insensées une originalité remarquable dans ses amusemens. Il est constant que tous les peuples civilisés ou barbares, et même les plus sauvages, se sont de tout tems livrés aux plaisirs de la danse. Les Suédois seuls ne connaissaient pas cette récréation innocente, parce que leurs législateurs leur avaient défendu expressément la musique, et avaient déclaré tous les musiciens déshonorés et coupables des plus grands crimes. Peu de tems avant Gustave, il existait même une loi qui les proscrivait. Gustave abolit cette loi bar-

bare, et voulut que l'art de la musique fût honoré. Il fit aussi arranger une des grandes sales du palais pour y donner des bals, et procura, depuis ce tems, plusieurs fois par semaine ce plaisir aux dames de sa cour.

Les habitans des villes et des *hemman* ne tardèrent pas à adopter la récréation que Gustave venait d'introduire : ils allumèrent de grands feux sur les plus hautes montagnes, et dansèrent autour. L'été même n'apporta aucun changement à l'ordre de leurs fêtes, parce que, dans un climat si rigoureux, la vue d'un élément bienfaisant ajoutait encore à leurs plaisirs.

Tous les deux ou trois jours le roi montait à cheval, accompagné des seigneurs et dames de la cour, soit pour aller à la chasse ou à une simple promenade. Il établit aussi, à ses frais, une école d'armes à Stockholm, dans laquelle les jeunes seigneurs pouvaient s'instruire dans l'art de l'escrime. Il visitait souvent cette école; et distribuait aux plus adroits des récompenses qui consistaient ordinairement en bagues d'or ou en perles fines.

Depuis plusieurs siècles l'habillement de la nation n'avait éprouvé aucun changement;

c'était le costume bourguignon, autrefois si fort en usage, et qui l'était encore à cette époque en Allemagne. Les Suédois portaient aussi de longues barbes; leurs habits étaient garnis de dentelle de Brabant, et le luxe sur ce point était même monté au plus haut degré. Le commerce considérable des Suédois avec Anvers et les autres villes de la Belgique favorisait l'importation de ces objets, auxquels l'idée seule peut donner un prix. Les fourrures étaient aussi fort recherchées: Gustave, naturellement porté à la magnificence, et qui considérait l'importance de cette branche de commerce, se montrait jaloux d'avoir les plus belles; et afin de conserver dans sa cour seule le luxe qu'il y avait introduit, il fit une loi qui défendait aux filles de mauvaise vie de porter de l'écarlate, des fourrures précieuses, et d'orner leurs vêtemens d'or ou d'argent.

Ce n'est que chez les peuples civilisés que l'on voit des hôpitaux, des maisons pour les orphelins, et autres institutions semblables; mais aussi, par ces raisons mêmes, le devoir sacré de l'hospitalité finit par y être tout à fait méconnu. Le petit nombre des villes, la facilité de se procurer une existence dans les campagnes, les châteaux des seigneurs,

toujours ouverts aux voyageurs et aux malheureux, rendaient ces établissemens inutiles en Suède : cependant Gustave fonda des hôpitaux dans les villes les plus considérables, ainsi que des hospices particuliers pour les gens attaqués de la lèpre.

Mais il est tems de finir une digression qui n'a été faite que pour prouver l'influence d'un seul homme sur toute une nation, lorsque son ame, uniquement enflammée du noble amour de la patrie, dirige vers le bonheur de ses concitoyens ses soins, ses efforts et ses plaisirs.

Christian III venait de subir la loi commune aux rois et aux sujets. Sa mort avait suivi de près celle de Christiern, qui, dans le cours d'une vie de soixante et dix-sept ans, s'était vu si souvent le jouet de la fortune, et avait fini ses jours dans la captivité. Frédéric II, fils aîné de Christian, succéda à son père : son premier soin fut d'écrire à Gustave, pour lui exprimer le desir de mettre fin à toutes les difficultés qui existaient entre les deux états, et lui proposa, comme le plus sûr moyen d'augmenter leur considération et leurs avantages réciproques, de vivre à l'avenir en bonne intelligence. La

réponse de Gustave fut honnête, mais froide: il y déclara, en rappelant à Frédéric II les services qu'il avait rendus à son père, qu'il était très-disposé à oublier le passé, s'il voulait renoncer à porter les armes de Suède, auxquelles il n'avait aucun droit. Frédéric, qui, en acceptant des conditions si raisonnables, aurait cru souscrire à la perte de ses prétentions sur le trône de Suède, tint une conduite bien opposée aux dispositions pacifiques qu'il avait montrées : non-seulement il continua de porter les armes de Suède, mais il poussa l'insolence jusqu'à les faire peindre sur les vaisseaux danois qui allaient à Stockholm.

Le prince Jean était arrivé à Londres: argent, démarches, promesses, prières, il n'épargnait rien pour gagner la bienveillance d'Élisabeth. Cette princesse, qui, par son esprit et ses connaissances, était bien à même d'apprécier le vrai mérite, ne tarda pas à distinguer le prince parmi la foule des adorateurs empressés de lui plaire; mais cette justice rendue à ses qualités personnelles ne servait en rien aux succès de sa négociation: Gustave venait de donner à Érik le titre d'héritier présomptif de la couronne de

Suède, espérant flatter par-là l'amour-propre d'Élisabeth. Érik, de son côté, croyant la séduire, avait chargé son frère de mettre à ses pieds tous les revenus de la Smalande, et de lui dire que, si elle l'ordonnait, il viendrait à Londres même se faire couronner. Élisabeth éludait toujours de répondre; mais pressée par le prince Jean, elle eut recours à sa dissimulation ordinaire, et déclara enfin qu'elle ne croyait personne plus digne de son estime et de posséder son cœur que le prince Érik, et que, si elle ne s'était pas promis de ne jamais s'engager sous les lois de l'hymen, elle s'empresserait de lui donner la préférence. Cette réponse verbale fut suivie de deux lettres qu'elle écrivit, de sa propre main, l'une à Gustave, et l'autre à Érik, dans lesquelles elle manifesta les mêmes intentions: mais dans celle adressée au premier, elle l'invitait sérieusement à s'occuper du choix d'une autre épouse pour son fils.

A la réception de la lettre d'Élisabeth, Gustave s'aperçut de l'erreur dans laquelle on s'était plu à l'entretenir: il écrivit aussitôt à Érik pour lui peindre la situation du royaume, les ennemis prêts à profiter de la

faiblesse de son âge, les préparatifs nécessaires pour s'opposer à leurs desseins, les sommes considérables employées à une ambassade infructueuse, et la nécessité de renoncer à un hymen auquel il n'avait consenti que par excès de tendresse. Loin de céder à de si sages représentations, Érik crut obtenir par opiniâtreté ce qu'on avait refusé aux soins et aux égards les plus flatteurs. Le prince Jean, qui connaissait le caractère entier de son frère, fit partir de Londres Sten-Érichson, et le chargea de rendre à Érik un compte exact de l'état des choses. Ce dernier, informé de son arrivée, envoya à sa rencontre pour lui ordonner de ne point aller à Stockholm, mais de venir aussitôt le joindre dans la Smalande. Gustave, qui fut aussi instruit de cette ambassade, fit donner à l'envoyé l'ordre précis de ne point passer par la Smalande, et de diriger sa route vers Stockholm. Érichson crut de son devoir d'obéir au roi. Érik, furieux, écrivit à son père la lettre la plus indécente, dans laquelle il lui reprocha d'avoir constamment cherché à lui nuire. Gustave, affaibli par l'âge et les maladies, se contenta de rappeler dans sa réponse à ce fils ingrat le quatrième commandement de Dieu.

Sten-Érichson chercha vainement à détourner Érik de l'hymen qu'il avait tant à cœur, en lui faisant un fidèle récit de ce qui se passait à Londres. Le prince, irrité par ces obstacles, crut que sa présence pourrait les lever, et résolut de partir pour l'Angleterre. Élisabeth elle-même, qui, malgré ses refus, desirait secrètement que le prince rendît, par cette démarche, un hommage éclatant à ses charmes, laissa échapper devant le prince Jean quelques mots qui semblaient légitimer le parti que voulait prendre Érik : « Je n'épouserai jamais, dit-elle, une personne « que je n'aurai pas vue. » Gustave s'opposait fortement au dessein d'Érik qui, formant mille plans aussi fous les uns que les autres, disait tantôt qu'il prendrait un nom supposé, tantôt qu'il paraîtrait sous un déguisement devant sa trop cruelle maîtresse. Le prince Jean, dans cet intervalle, revint dans sa patrie, chargé des bienfaits d'Élisabeth. Parmi les présens de cette reine généreuse était un superbe carrosse, le premier qui eût paru en Suède. Gustave se faisait une fête de revoir son fils chéri ; mais Érik agit avec son frère comme avec Sten-Érichson, et l'invita à venir le voir à Calmar avant de se rendre à

Stockholm. Malgré les instances de Gustave, qui supplia Jean de ne pas retarder le plaisir qu'il se promettait, celui-ci, écoutant plutôt des considérations politiques que son devoir, céda au desir de son frère. Cette désobéissance d'un fils tendrement aimé fit l'impression la plus douloureuse sur le cœur de Gustave; car, le même jour qu'il en fut informé, une fièvre violente le saisit. Craignant que cette maladie ne mît le terme à son existence, ce trop sensible père envoya un second courrier à Jean, pour lui dire de partir sur-le-champ pour Stockholm, s'il voulait encore le voir avant sa mort. Les deux princes se mirent en route, et eurent la satisfaction, en arrivant dans la capitale, de trouver la santé du roi un peu rétablie. Rassemblant alors toutes ses forces, Gustave convoqua une assemblée des états, qui se tint à Stockholm le 25 juin 1560, et qui fût la dernière à laquelle il assista.

S'étant fait conduire dans la salle des états, où ses quatre fils et tous les ordres du royaume étaient assemblés, le roi fit lire publiquement son testament, et fit jurer à ses enfans d'en maintenir l'exécution : Érik y était déclaré successeur au trône; Jean, possesseur de la

Finlande; Magnus, de la Gothie orientale; et Charles, de la Sudermanie, avec la restriction que ces trois provinces, dont les deux premières étaient érigées en duchés, continueraient d'être fiefs de la couronne.

Cette lecture faite, Gustave remercia la nation de l'avoir élevé au trône et déclaré le chef d'une nouvelle dynastie : « J'ai, leur « dit-il, depuis quarante ans que je règne, « couru bien des dangers, éprouvé bien des « contradictions, et combattu contre des en- « nemis connus ou secrets; mais je vous jure, « par ces cheveux blancs et par ce front sur « lequel les chagrins et les inquiétudes ont « creusé de profondes traces, que la prospé- « rité du royaume a toujours été le but de « toutes mes actions. Si j'ai fait quelque bien, « c'est à Dieu seul qu'il faut en rendre grâces; « mais si j'ai commis quelques fautes, n'en « accusez que la faiblesse humaine, et dai- « gnez me les pardonner. Je sais que mon « souvenir durera plus que ma vie, et qu'a- « près ma mort mes actions seront portées au « tribunal de la justice et de l'équité. Je vous « recommande l'obéissance à mon successeur, « et la plus grande union entre vous: de là « dépendront votre force et votre indépen-

« dance. Je sens, hélas! à ma faiblesse que
« je vous vois aujourd'hui pour la dernière
« fois, et que je vais paraître devant le roi
« des rois pour lui rendre compte de ma vie.
« Que vos prières me suivent auprès de lui!
« ne m'oubliez pas dans vos assemblées, et
« quand mes yeux seront fermés, qu'aucun
« reproche de votre part ne trouble mon re-
« pos ni ma mémoire! »

En finissant ce discours, Gustave étendit les mains, et donna sa bénédiction à l'assemblée, qui fondait en larmes. Ensuite il s'éloigna, soutenu par les deux plus âgés de ses fils: il s'arrêta plusieurs fois pour détourner la tête, et témoigner à l'assemblée ses regrets de s'en séparer. Les députés, le pressant de toutes parts, et baisant jusqu'à la trace de ses pas, firent retentir les voûtes et les avenues de la salle des cris mille fois répétés: *Vive Gustave! vive le plus aimé des rois!*

Ce fut là le dernier acte d'autorité de Gustave, qui n'abdiqua pas réellement la couronne, mais qui, depuis ce jour, laissa à son fils Érik le soin de gouverner. Le jeune prince profita du pouvoir qui lui était remis pour aller en Angleterre, voyage auquel Gustave donna enfin son consentement. Deux

jours après son départ, le roi tomba malade; et s'étant mis au lit de mort, il travailla avec son ancien ministre, Sten-Érichson, aussi long-tems que ses forces le lui permirent. Une fièvre violente s'étant emparé de lui, il sentit bien que sa fin approchait, et fit appeler ses trois fils, Jean, Magnus et Charles: il leur recommanda, dans les termes les plus touchans, de rester unis, et d'obéir à celui qui porterait après lui la couronne. Leur ayant donné ensuite sa dernière bénédiction, il les éloigna, ainsi que ses médecins, qui le flattaient encore cependant de vaines espérances, afin de passer le peu de momens qui lui restaient dans les prières. C'est ainsi que ce grand homme vit approcher, avec calme et résignation, l'heure fatale, et le 29 septembre 1560 il rendit le dernier soupir, à l'âge de soixante et onze ans. Son corps, que suivit une foule innombrable de Suédois de tout sexe et de tout âge, qui, par leurs larmes et leur désespoir, donnèrent la preuve la plus certaine de leur amour, fut conduit à Upsal, et déposé dans la cathédrale de cette ville.

Ce prince, qui ne dut la couronne qu'à sa prudence, son courage, ses talens et ses vertus, avait reçu de la nature les dehors les

plus agréables : il joignait à une taille assez élégante une très-belle figure ; ses cheveux étaient blonds, et son teint avait une fraîcheur qu'il conserva même jusque dans sa vieillesse. Quoiqu'il fût naturellement enclin à la colère, défaut qu'il chercha toujours à réprimer, il était d'une humeur douce et joviale ; mais ce qui le distingua particulièrement, ce fut un esprit passablement orné pour son siècle, une certaine grâce dans ses manières, et surtout cet art si nécessaire à ceux qui veulent captiver le peuple, celui de parler en public : il savait si bien diriger les inflexions de sa voix, qu'elle était, suivant les circonstances, touchante et persuasive, terrible et menaçante : aussi le peuple l'écoutait avec plaisir ; et il arrivait souvent que, dans l'assemblée des états, lorsque des sénateurs, ou quelques grands seigneurs, voulaient prendre la parole, les ordres inférieurs leur imposaient silence, et disaient : Nous préférons entendre parler le roi : ce qu'il ne refusait jamais. Dans la société, il était gai et aimait à railler. Comme le grand Frédéric, il réglait sa conversation sur l'état et les connaissances de chacun, et gagnait par-là l'amitié des grands et des petits. Cette popularité, qui

caractérise les grands rois, et qui, malheureusement, n'est que trop rare, n'a jamais été poussée à un aussi haut degré par aucun roi de Suède. Gustave attira constamment à sa cour des étrangers, mais par des motifs bien différens du monarque prussien : celui-ci ne l'a fait que pour satisfaire des préjugés ou ses caprices, tandis que l'autre n'a jamais eu en vue que le desir de faire sortir sa nation de la barbarie, et d'inspirer à la noblesse l'amour de l'instruction et de l'étude.

Gustave, persuadé que l'éclat d'un bel habit rejaillit toujours un peu sur celui qui le porte, aimait à être vêtu magnifiquement; cependant il paraît qu'il dédaignait les décorations, puisqu'il n'a jamais porté le cordon de l'ordre de Sainte-Séraphine, déjà fondé en Suède dans le quatorzième siècle, et qui n'a repris faveur qu'au couronnement de son fils Érik. Son palais était toujours ouvert à tous ceux qui avaient quelques grâces à demander, quelques plaintes à faire, ou quelques bons conseils à donner; jamais il ne refusait de leur accorder audience. Jaloux d'imiter les autres cours, une de ses passions dominantes fut le luxe, et celui qu'il introduisit parmi ses courtisans ne s'était jamais vu chez

aucun de ses prédécesseurs. Il se plut aussi, dans sa jeunesse, à cultiver la musique, et apprit même à jouer de plusieurs instrumens; mais son caractère étant devenu plus sérieux à mesure qu'il avançait en âge, il renonça à cet amusement. Il recommandait souvent à ses enfans de ne point s'enorgueillir du rang où la fortune et le hasard les avaient placés, et leur disait : « Un homme vaut un autre ; « et quand la comédie est finie, nous deve- « nons tous égaux. »

Les bonnes qualités de Gustave étaient, à la vérité, un peu effacées par quelques défauts, dont les uns tenaient à son caractère, les autres à ses préjugés : par exemple, il avait la faiblesse d'être soumis à ce piétisme si commun alors aux luthériens, et par lequel les vertus n'étaient rien sans la foi : aussi n'aimait-il pas que ses fils lussent les ouvrages des anciens. La Bible était, selon lui, le premier et le meilleur de tous les livres : « Là, « écrivait-il au prince Jean, se trouvent la « véritable instruction, la morale la plus pure, « la plus raisonnable, et la science de bien « gouverner. » Il se plaisait à citer des passages de ce livre sacré, et ses lettres étaient assez généralement semées d'expressions religieuses.

Gustave fut, en même tems, le roi, le père et l'instituteur de son peuple, et il peut être réellement regardé comme le fondateur de la monarchie suédoise : les affaires politiques, la religion, l'administration de la justice, le commerce, les finances, la marine, l'état militaire, l'industrie, l'éducation, les mœurs, tout prit sous son règne une forme nouvelle. Par une sage économie politique, qui dégénéra cependant quelquefois en exaction, il parvint à laisser, à sa mort, le trésor public, qu'il avait trouvé vide à son avènement au trône, richement pourvu : ce n'était point en papiers, représentation toujours dangereuse, mais en lingots d'argent entassés dans quatre grandes salles voûtées. Il augmenta aussi considérablement les revenus de la couronne, fortifia les frontières, et laissa sur pied une armée prête à marcher au premier signal, une flotte considérable, et des arsenaux pleins de munitions de toute espèce.

L'ingratitude, ce vice si communément reproché aux rois, n'a jamais souillé la vie de Gustave, comme son histoire a pu le démontrer ; jamais il n'oublia qu'il était redevable de son élévation aux paysans de la Dalécarlie, et que c'étaient eux qui, par leur courage et

leurs sacrifices, avaient chassé les tyrans, et procuré au gouvernement son repos et sa stabilité : aussi sa phrase favorite était : *Dieu et les paysans suédois.*

Pour juger avec équité le souverain dont on vient de lire l'histoire, il faut non-seulement ne pas perdre un seul instant de vue l'état déplorable où il trouva la Suède et l'état florissant où il la laissa après sa mort, mais considérer encore les obstacles sans nombre qu'il eut à vaincre.

C'est donc à Gustave qu'appartient la gloire d'avoir ouvert la carrière dans laquelle la nation suédoise a continué de marcher. Digne émule du pape Sixte-Quint et de la reine Élisabeth dans l'art de gouverner, son nom est digne d'être placé avec ceux des grands hommes qui ont illustré un siècle où la nature, si j'ose m'exprimer ainsi, frappa l'heure morale de l'humanité. Le siècle des Médicis, si célèbre par de grands évènemens, si glorieux pour les progrès des sciences et des arts, si sacré pour les muses, si lumineux pour la religion, vit naître Luther, Calvin, Mélanchton, Érasme, et cet Ignace Loyola qui fonda l'ordre des Jésuites d'après un plan si profondément médité.

Charles-Quint et François Ier., tous deux aussi recommandables par leurs rares qualités que par leur puissance, s'y distinguèrent par leur acharnement à se combattre. Henri VIII offrit en Angleterre, aux yeux du monde chrétien, l'image d'un monstre couronné, tandis que Ximénès fut en Espagne le modèle des rois; des mers et des peuples nouveaux furent découverts; Copernic arracha le voile qui nous cachait les secrets du ciel; Arioste et le Tasse charmèrent l'Italie par la mélodie de leurs chants; Raphaël et Corrège l'étonnèrent par la vérité de leurs pinceaux; Michel-Ange et Palladio par la hardiesse et l'élégance de leur architecture. On pourrait encore citer Machiavel et Guichardini, si l'odieuse politique du premier, adoptée aujourd'hui par presque toutes les cours de l'Europe, ne faisait détester l'époque de sa naissance.

Siècle fertile en hommes illustres! le philosophe doit-il te maudire ou te combler de ses bénédictions? En multipliant les connaissances humaines, a-t-on travaillé pour le bonheur des hommes? Hélas! c'est une question bien difficile à résoudre!

FIN.

NOTES

Pour les pages 270 et 290 du second volume.

La population de la Suède qu'on ne connaissait pas sous le règne de Gustave Wasa, a été encore deux cents ans plus tard un mystère pour les souverains de ce royaume. Ce n'est qu'en 1749, qu'on s'est occupé d'en faire le récensement. Dans le milieu du seizième siècle, la Suède, en y comprenant la Finlande, avait, suivant le rapport du célèbre italien Befali, plus de trois millions d'ames; mais en 1769 on s'est aperçu sensiblement de la diminution de sa population; car, malgré une paix de cinquante ans dont avait joui la Suède, (la part qu'elle a pris à la guerre de sept ans, ne pouvant lui avoir fait éprouver qu'une très-légère perte d'hommes,) sa population ne s'est élevée en y comprenant toujours la Finlande, qu'à 2,571,825 ames.

Deux siècles plus tard, en 1760, d'après le rapport du conseiller d'état Bielke, ces Hemman étaient au nombre de 83,431.

ERRATA DU PREMIER VOLUME.

Page 135, ligne 20, *restent*, lisez : *restèrent*.
Page 141, ligne 22, *immortel*, lisez : *immortelle*.
Page 260, ligne 8, lisez : *bâteaux chargés de vivres*.
Page 184, ligne 10, *accoururent*, lisez : *accourut*.
Pages 274, 276, 336, 337, *Schonie*, lisez : *Scanie*.
Page 275, *Schonois*, lisez : *Scaniens*.
Page 295, ligne 11, *produit*, lisez : *produite*.
Page 314, ligne 13, *Revel*, lisez : *Reval*.
Page 333, ligne 23, *Remit*, lisez : *Remis*.

NOTA. Le Smaland et la Gothie méridionale étant la même province, j'ai cru pouvoir, contre l'usage reçu dans les géographies, en faire un substantif féminin.

ERRATA DU SECOND VOLUME.

Page 16, lignes 1 et 8, *Jœs*, lisez : *Jœns*.
Page 42, ligne 19, lisez : *opinions religieuses*.
Page 47, ligne 6, lisez : *abjurez cet esprit*.
Page 52, ligne 13, lisez : *remettraient au roi les châteaux*.
Page 53, ligne 15, *et prenant*, lisez : *en prenant*.
Page 56, ligne 5, *déploya*, lisez : *déployer*.
Page 57, ligne 25, *exhortait de*, lisez : *exhortait à*.
Page 62, ligne 4, *Hoga*, lisez : *Hoya*.
Page 64, ligne 14, *pairs*, lisez : *frères*.
Page 76, ligne 25, *Gilostube*, lisez : *Gildstube*.
Page 159, ligne 15, *éprouvait*, lisez : *éprouva*.
Page 162, ligne 1, *roi de Suède*, lisez : *rois de Suède*.
Page 229, ligne 15, *portés*, lisez : *portées*.
Page 252, ligne 23, *OEregrumd quatorze*, lisez : *quinze*.
Page 260, ligne 11, *intimidité*, lisez : *intimité*.



